



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



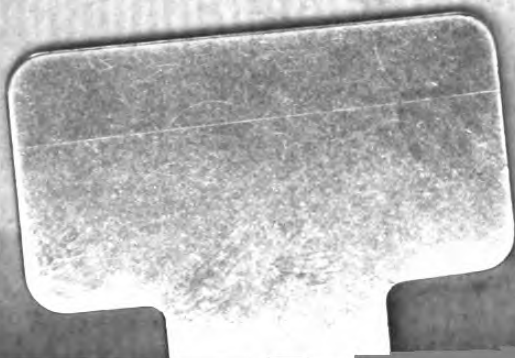
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



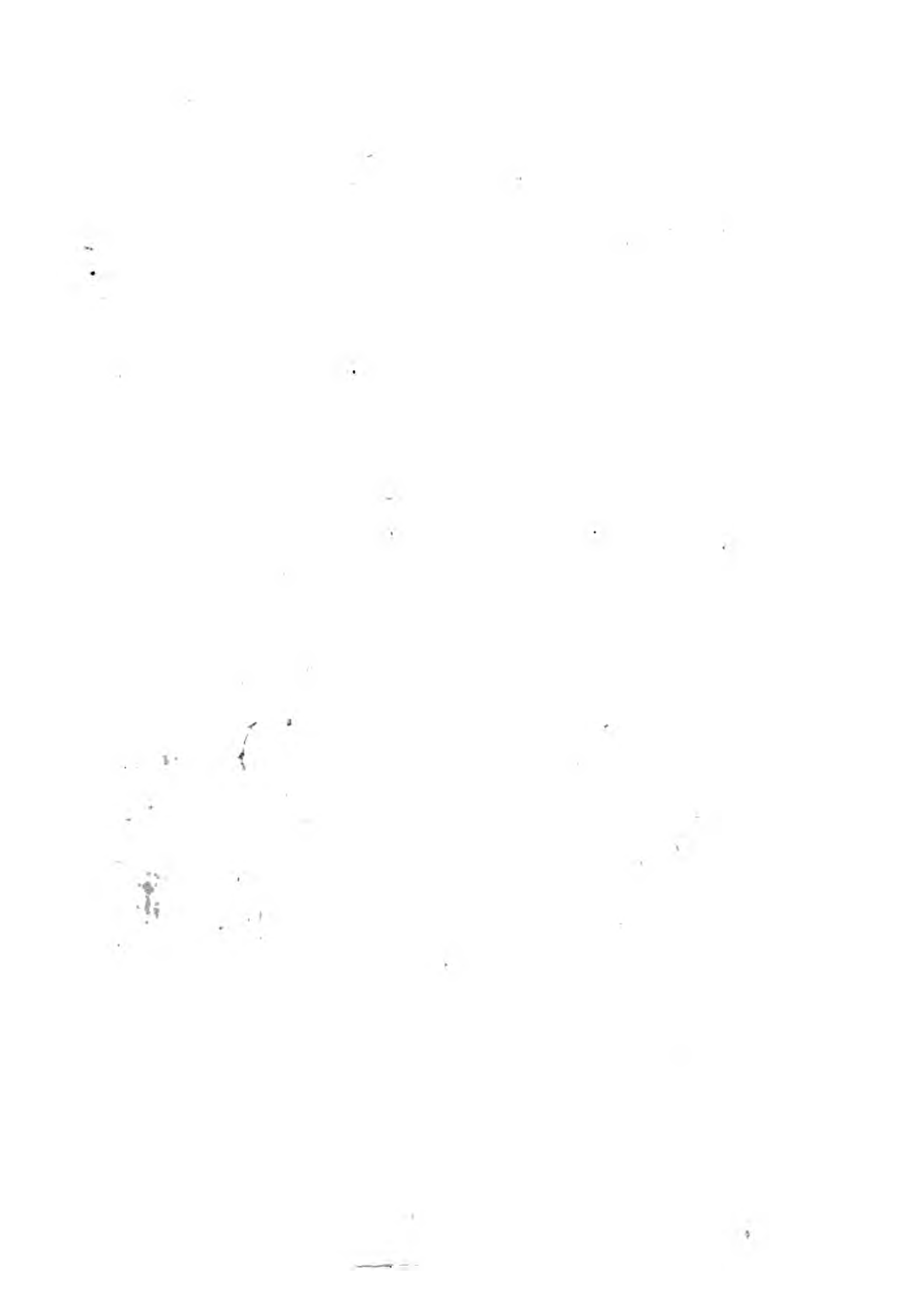


LEWES Ann 1748

2960 f. 37







LES
LETTRES

DE

PLINE LE JEUNE.

NOUVELLE EDITION,
revüe & corrigée.

TOME SECOND.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

25





LA VIE

D E

PLINE LE JEUNE.

PLINE le jeune naquic
à Côme, Ville d'Italie,
dont les Citoyens jouïf-
foient des mêmes privileges que
ceux qui étoient nez à Rome.
On ne ſçait pas trop quels em-
plois avoit exercé C. Cecilius
ſon pere; mais on ne peut dou-
ter que ſon rang & ſa fortune

Tome II.

a ij

ne fûssent considérables, puisqu'il avoit épousé la sœur de Plin le Naturaliste, homme très-riche, & qui avoit passé par de grandes Charges; qu'il fit élever Plin le jeune, comme on élevoit la plus illustre Noblesse Romaine de ce temps-là, & qu'il luy laissa de grands biens.

Quoyque l'éloquence & la vertu commençassent à être négligées, dans un Etat où elles ne conduisoient plus aux honneurs; cependant ce qui restoit de vrais Romains, avoient peine à s'en détacher. On ne s'étoit point alors avisé qu'il fût honteux à un homme de condition de trop

DE PLINE LE JEUNE. v

ſçavoir ; une profeſſion ouverte de vice & de débauche , n'ano- blifſoit encore perſonne. On ſe ſouvenoit , que le premier des Ceſars n'avoit pas été moins ſçavant que brave. Enfin ſi le mérite n'avoit pas le crédit d'élever , du moins on n'étoit point parvenu juſqu'à le mé- priſer. La ſervitude & la flatte- rie , qui traînent toujourns à leur ſuite l'ignorance & les plus honteux déreglements , ſe ré- pandoient déjà : mais arrêtées de temps en temps par quelques Heros , comme par de puiffan- tes digues , elles n'innonderent tout-à-fait l'Empire , que ſous les Regnes ſuivants.

Il ne faut donc pas s'étonner des soins extraordinaires que l'on eut de cultiver l'esprit de Pline, par la connoissance de toute sorte de sciences, & de former ses mœurs par les leçons de la plus saine Philosophie.

Il y apporta des dispositions heureuses, & il y fit bien tôt un si grand progrès, qu'à l'âge de quatorze ans il composa une Tragedie Grecque.

Dès que le temps de s'appliquer aux études les plus sérieuses fut venu, on le mit entre les mains de Quintilien. C'étoit le premier Professeur d'Eloquence de son siècle. Son

DE PLINE LE JEUNE. vij
génie n'avoit pas moins de force que de finesse. Son goût étoit exquis , son érudition profonde ; mais sur tout il possédoit souverainement cet heureux talent , de communiquer ses idées les plus déliées , par des images & par des expressions , qui étoient également à la portée des différentes personnes à qui il devoit se faire entendre.

Aussi , sans craindre de passer pour vain , ni pour téméraire , il osa bien entreprendre un ouvrage , sur lequel il ne sembloit pas qu'Aristote & Cicéron eussent rien laissé à désirer. Il traça des regles pour

l'Orateur , qu'il prend soin de former dès le berceau ; & le fait avec tant de succès , que son livre est regardé , comme l'un des plus précieux trésors que nous tenions de l'antiquité.

Ce fut sous ce grand maître que Pline le jeune apprit l'art de parler , de persuader , & de plaire. Ce fut à ses préceptes qu'il dû ce fameux Panégyrique , que tous les siècles ont regardé comme un chef-d'œuvre.

Il crut pourtant devoir entendre aussi Nicete de Smyrne , le plus célèbre Rhéteur qui fut alors à Rome. Ensuite on

DE PLINE LE JEUNE. ix

l'envoya en Syrie , où il servit pendant quelques années à la tête d'une Legion. Là , tout le temps que son devoir luy laissoit , il le donnoit aux leçons & aux entretiens d'Euphrate. Ce Philosophe , aussi recommandable par l'étendue de ses lumieres que par la pureté de ses mœurs , crut dès-lors voir dans Pline tout ce qu'il fut dans la suite. Il en fit des pronostics si avantageux , qu'ils ne pouvoient manquer d'être suspects de flatterie , si Pline n'eût pris de bonne heure le soin de les justifier. Pline le Naturaliste son oncle , qui n'avoit point d'enfants , fut char-

x LA VIE

mé de trouver dans son neveu, toutes les qualitez qu'il auroit pû désirer dans un fils, si le Ciel luy en eût donné un au gré de ses desirs. Il l'adopta.

Une faveur si glorieuse n'ébloüit point Pline le jeune. Il en connut tout le prix : mais aussi il en sentit tout le poids. Persuadé que les grands noms deshonorent ceux qui les traînent, s'il n'oublia rien des plus tendres devoirs que la reconnoissance & le respect demandoient de luy pour son bienfaicteur, il ne négligea rien aussi de ce qui luy parut propre à se rendre digne du

DE PLINE LE JEUNE. xj

bienfait. A la vûë de cette haute réputation qu'avoit acquise celuy dont il prenoit le nom ; à la vûë de tout ce qu'il avoit fait pour y arriver , de tout ce qu'il faisoit chaque jour pour s'y maintenir ; il ne cessoit de se reprocher sa paresse & sa langueur , au milieu du travail le plus pénible & le plus assidu. Pline le Naturaliste ne sembloit pas seulement être devenu son pere. C'étoit son maître , son modèle , son guide. Pline le jeune le suivoit par tout ; il recüelloit ses moindres discours ; il étudioit toutes ses actions.

C'est ainsi qu'à son retour

de Syrie il s'occupoit à Rome dans ses premières années, lorsque son oncle, alors âgé de cinquante-six ans, fut obligé d'aller du côté de Naples, pour y commander la Flotte que les Romains avoient à Misene. Pline le jeune l'y accompagna, & le perdit par la plus tragique de toutes les aventures.

Un nuage extraordinaire que l'on découvroit de Misene, fit juger à Pline le Naturaliste, que le Mont-Vesuve, plus embrâsé qu'à l'ordinaire, causoit aux environs quelque désordre. Il voulut s'en éclaircir de plus près, soit

DE PLINE LE JEUNE. xiiij

pour y remedier , s'il avoit deviné juste , soit pour satisfaire sa curiosité , si ce n'étoit qu'un jeu de la nature. Il monte sur une Fregate ; il tire vers le lieu d'où le nuage venoit , & reconnoît bien-tôt que le plus affreux débordement de feu dont jamais on eût entendu parler , jettoit par tout l'épouvante & la consternation. Loin de se retirer , il ne songea qu'à rassurer les autres par son exemple , & à s'instruire plus exactement luy-même par ses propres yeux. Mais dans ce dessein , s'étant trop avancé , la fumée le suffoqua.

Cette horrible désolation ne

se fit pas moins sentir à Misenne, où Pline le jeune étoit demeuré; & il n'y montra pas moins de courage. Il n'avoit alors que dix-huit ans. A cet âge il est aussi naturel d'aimer la vie, que de s'alarmer dans le danger. Cependant au fort du tremblement de terre, il poussa la constance, jusqu'à lire tranquillement Tite Live: Comme si dans une pareille conjoncture, il n'avoit eû rien de plus à craindre que de perdre du temps. Mais ce qui fut encore plus glorieux pour luy, c'est que ni les prieres ni les larmes de sa mere, ne le pûrent obliger de

la quitter ; & qu'il aima mieux se livrer à toutes les horreurs d'une mort qui paroissoit inévitable , que d'aller chercher un azile où il ne voyoit pas sa mere en état de le suivre.

Enfin les flammes s'arrêtèrent , les noires vapeurs commencerent à se dissiper , le seul tremblement de terre continua , mais beaucoup moins violent : & Pline , que le péril avoit obligé de se sauver dans la campagne avec sa mere , rentra dans Misene.

Il y attendoit avec impatience des nouvelles de son oncle. Dès qu'il en eut appris le triste sort , & qu'il eut donné

à sa douleur , & à de justes devoirs , tout ce qu'ils luy demandoient , il retourna à Rome.

Cette perte le toucha plus qu'on ne peut dire ; mais il n'en fut point accablé. Destitué d'un tel appuy , il ne songea plus qu'à s'en faire un , qui ne pût jamais luy manquer. Des inclinations naturellement douces , & un amour excessif pour les lettres , sembloient l'engager à la retraite & au repos ; la vertu & la gloire l'emportèrent. Il croyoit que la vie n'est point à nous ; que nous la devons à la Patrie ; que nez dans une société dont nous

DE PLINE LE JEUNE. xvij
voulons partager les douceurs
& les avantages , nous som-
mes obligez d'y contribuer
comme les autres ; que nous
ne pouvons sans injustice re-
jetter sur eux tous les travaux
d'où dépendent la sûreté &
la tranquillité publique , &
garder pour nous tout le plai-
sir d'en jouir. Il croyoit hon-
teux de se reposer avant que
d'avoir travaillé ; il regardoit
le repos comme une récom-
pense qu'il falloit avoir méri-
tée , & où la nature défendoit
de prétendre avant le temps
qu'elle a prescrit.

Plein de ces idées , il se tour-
na tout entier du côté des

affaires publiques, & plaida sa première cause à dix-neuf ans. Il continua depuis avec une approbation aussi universelle, que rare, dans une ville où l'on ne manquoit ni de concurrents ni d'envieux.

Comme il avoit naturellement du feu, de l'élevation, & de l'agrément dans l'esprit, & que la première règle qu'il tenoit de son excellent maître, c'étoit de suivre son propre génie, & de s'y accommoder; la symétrie exacte, les pensées brillantes, les tours hardis regnerent par tout, & peut-être un peu trop dans ses ouvrages. Ce n'est pas qu'il

DE PLINE LE JEUNE. xix
allât à grands frais les chercher loin de son sujet ; mais la facilité qu'il avoit à les trouver , luy faisoit croire qu'ils en sortoient , pendant que ceux à qui un génie différent les cachoit , les regardoient comme des ornemens affectez , étrangers , & qui coûtent beaucoup. Aussi la raison n'y perdit jamais rien. Elle en fut plus belle , plus à la mode du siècle où il vivoit, mais non pas moins forte. Il eut plus d'une fois la satisfaction de se voir l'entrée du Barreau fermée par la foule des Auditeurs , qui l'attendoient, quand il devoit plaider. Il falloit qu'il passât au

travers du Tribunal des Juges pour arriver à sa place. Il parloit quelquefois sept heures ; & il en étoit seul fatigué. Comme il ne s'écartoit jamais de son sujet ; comme ce qu'il disoit étoit toujours juste & nouveau ; qu'il sçavoit interesser l'esprit & le cœur tout à la fois ; le temps couloit rapidement ; la chaleur la plus violente devenoit supportable ; & toutes les incommoditez inséparables d'un nombreux Auditoire s'évanouïssent , tant qu'on avoit le plaisir de l'entendre. Souvent les Juges , au milieu de son action , oubliants ce qu'ils devoient à leur ca-

DE PLINE LE JEUNE. xxj

raçtere, & comme transportez hors d'eux, se levoient de leurs sièges, & méloient leurs applaudissements à ceux du Public. C'est ce qui fait dire à Quintilien*, le plus grand admirateur que Cicéron ait eu, qu'il voyoit de son temps des Orateurs comparables aux anciens, & propres à former de dignes successeurs.

L'éloquence alors vénale ouvroit une voye sûre aux richesses. Plusieurs y allerent

* *Habebunt, qui post nos de oratoribus scribent, magnam, eos qui non vident, materiam verè laudandi. Sunt enim summa hodie, quibus illustratur forum, ingenia; namque & consummati jam patroni veteribus æmulantur, & eos juvenum ad optima tendentium imitatur ac sequitur industria.*
Quintil. lib. Instit. orat. 10.

par cette route avec tant d'ardeur, que pour la moderer, il fallut renouveler les anciens Décrets du Senat, faits sur ce sujet, & fixer le prix d'un travail qui n'en devoit point avoir.

Ce nouveau Décret fut honorable pour Pline. Jamais il n'avoit plaidé que pour l'intérêt public, pour ses amis, ou pour ceux à qui leur mauvaise fortune n'en avoit point laissé; & il s'étoit toujours si religieusement abstenu d'en recevoir les plus legers présents, que ceux qui aimoient à rire, disoient quand le Décret parut, les uns, qu'il étoit

DE PLINE LE JEUNE. *xxiiij*
Devin *, & qu'il avoit prévû
le Décret ; les autres , qu'on
avoit voulu arrêter le cours de
ses rapines.

Les occasions où il se signa
la davantage , furent contre
Boebius Massa Gouverneur de
la Bétique, accusé de concus-
sion, & contre qui le Sénat
le chargea de plaider du vivant
même de Domitien , dont
l'accusé avoit plus d'une fois
servi la cruauté contre Ceci-
lius Classicus Gouverneur de
la même Province , & con-
tre Marius Priscus Gouverneur
d'Afrique. Il plaida contre ce
dernier, non-seulement en plein

*Allusion à la dignité d'Augure , dont il étoit re-
vêtu.

Sénat comme les deux autres, mais même en présence de l'Empereur Trajan, & parla cinq heures de suite. Ce Prince en fut si charmé, qu'il ne pût s'empêcher de le marquer publiquement, par l'inquiétude où il parut qu'un si grand effort n'alterât la santé de Pline. Cette inquiétude alla si loin, qu'il avertit luy-même plusieurs fois un Affranchi qui étoit derrière Pline, de luy dire de ménager ses forces, témoignait ainsi combien le discours luy étoit agréable, & l'Orateur précieux.

Pline eut même la satisfaction que donne le succès. Ceux qu'il

DE PLINE LE JEUNE. **XXV**
qu'il accusa, furent condam-
nez. Mais rien ne luy fit tant
d'honneur, que ce qu'il entre-
prit pour venger Helvidius son
ami. C'étoit le fils de cet il-
lustre Helvidius, le Caton de son
siècle, à qui des vertus auste-
res, & une liberté Romaine,
coûterent la vie sous l'Empire
de Vespasien. Domitien fils de
cet Empereur, & l'un des plus
cruels Princes qui ait jamais
été, ne se trouva gueres moins
importuné de l'innocence des
mœurs d'Helvidius le jeune,
que Vespasien l'avoit été de la
haute estime que l'ancien Hel-
vidius s'étoit acquise. Le jeune
Helvidius fut donc condamné

à la mort sur la dénonciation de Certus ; & l'on exila toute sa famille.

Quelque temps après, Domitien fut tué. Nerva son successeur rappella tous ceux qui avoient été injustement bannis. Sous ce nouveau Prince, que le mérite seul avoit élevé, la haine publique éclata contre les Délateurs, dont les calomnies avoient rempli de deuil les plus illustres familles. Ils furent vivement poursuivis par les parents de ceux qu'ils avoient fait périr, & livrez à la sévérité des loix.

Certus seul échappoit. Soutenu par de grandes alliances,

DE PLINE LE JEUNE. xxvij
& par de puissants amis, élevé luy-même à la place de Préfet du Tresor Public, & Consul désigné pour l'année suivante, il pouvoit en sûreté braver le ressentiment de la femme d'Helvidius, & de deux autres femmes que des raisons d'alliance engageoient dans la même querelle. Ces femmes, chargées seules d'une si juste vengeance, au retour d'un exil, étoient trop timides pour rien entreprendre, & trop foibles pour rien exécuter.

Mais l'amitié de Pline pour Helvidius, & son horreur pour l'infamie de Certus, y suppléa. Il ne fut point retenu par tou-

tes les confiderations , qui pouvoient rendre le succès douteux. L'entreprise étoit périlleuse pour un jeune homme , que sa réputation & sa fortune naissante engageoient à ne se point faire d'ennemis. Cependant il ne voulut pas même s'appuyer de la colere commune : il en laissa éteindre le premier feu , & crut que le sacrifice qu'il vouloit faire à la mémoire de son ami , luy seroit beaucoup plus glorieux , s'il n'étoit fait qu'à luy , & par les mains de la seule justice , au milieu du Sénat tranquille.

Ce dessein ne fut communiqué à personne , pas même à

DE PLINE LE JEUNE. xxix

Corellius , l'un des hommes de son siècle le plus sage , & sans l'avis de qui Pline n'entreprendoit rien d'important. Les seules personnes intéressées furent de la confiance.

Il en arriva ce que Pline avoit prévu. Dès qu'il eût demandé au Sénat la permission d'accuser Certus , qu'il ne fit que désigner , il souleva tout le monde. Les Partisans de Certus s'écrierent , & voulurent que la proposition fût rejetée. Les amis de Pline furent effrayez du péril où il s'exposoit. Le Consul luy-même parut contraire , & remit à l'entendre , quand son tour d'opi-

ner sur d'autres affaires seroit venu. Pendant que les autres qui devoient parler avant luy disoient leur avis , il n'y eut rien que l'on ne mît en usage pour l'obliger à se désister de cette poursuite. Mais tout fut inutile ; jusques-là qu'un de ses amis luy ayant remontré, que par cette conduite il se rendroit redoutable aux Empe-reurs à venir , il eut la fermeté de luy répondre ; *Tant mieux, pourvu que ce soit aux méchants Empereurs.* Enfin son tour de parler vint ; & il parla avec tant de force & tant de véhémence , que si la clémence du nouvel Empereur sauva la

DE PLINE LE JEUNE. xxxj
peine à Certus , sa justice du
moins nota l'indignité de ce
scélerat , par l'exclusion du
Consulat où il avoit été nom-
mé.

On ne peut dire combien
cette action augmenta l'esti-
me que l'on avoit déjà pour
Pline : il n'y eut plus person-
ne à Rome qui ne voulût être
ou paroître de ses amis. Les
uns aimoient sa fermeté , les
autres la craignoient : tous se
fentoient interieurement for-
cez de l'admirer. Mais il ne
borna pas là les témoignages
de son amitié pour Helvidius.
Après l'avoir vengé , il s'effor-
ça de l'immortaliser par trois li-

vres , où il n'oublia rien de ce qui pouvoit rendre son ami recommandable , & qu'il intitula , *De la vengeance d'Helvidius*. Son éloquence n'éclata pas seulement à poursuivre le crime, mais aussi à défendre l'innocence. Il plaida pour Julius Bassus , homme qui étoit célèbre par ses disgraces , & qu'au retour du Gouvernement de Bithynie les peuples de cette Province avoient accusé. Et il sçût si bien mettre en jour l'esprit de la loy , que malgré la rigueur de ses termes , il le fit absoudre. Il défendit avec un pareil succès Varenus , successeur de Julius Bassus dans ce Gouverne-

DE PLINE LE JEUNE. xxxij
ment , & qui depuis avoit été
chargé d'une semblable accu-
sation. Toutes ces causes furent
plaidées dans le Sénat ; mais
Pline ne se fit pas moins admi-
rer dans les autres Tribunaux ,
& principalement devant les
Centumvirs. Quoyqu'il ne nous
reste aucun de ces plaidoyers,
il est aisé pourtant d'en faire
un jugement certain, en le re-
glant sur le Panegyrique de
Trajan. Un Auteur célèbre qui
vivoit dans un temps où l'on
conservoit encore & ces plai-
doyers & le souvenir de leur
succès, nous en donne en un
mot l'idée la plus haute. Il écrit
à un de ses amis , que Pline

remporta plus de gloire de son plaidoyer pour Accia Variola, qu'il n'avoit fait du Panegyrique de l'Empereur Trajan* ; c'est en dire assez pour n'y pouvoir rien ajouter.

Ce fut par ces degrés que bien-tôt Pline monta jusqu'aux premières Charges de l'Etat ; il y porta par tout les vertus qui l'y avoient élevé.

Dès le temps de Domitien, il avoit été Préteur. Ce Prince farouche, qui regardoit comme une censure délicate l'innocence des mœurs, & comme une révolte déclarée tous les discours qui tendoient à

* *Sidonius Apollinaris*, liv. 6, Lettre à Rusticus.

DE PLINE LE JEUNE. xxxv

rende le vice odieux ; chassa de Rome & de l'Italie tous les Philosophes. Il n'étoit pas tûr de les assister dans leur retraite. Pline le devoit faire beaucoup moins qu'un autre. Sa place l'exposoit au grand jour ; & ses moindres démarches étoient importantes , sous un Empereur qui ne cherchoit que des prétextes pour condamner , & qui souvent s'en passoit. Toute la Ville étoit remplie de dénonciateurs. Trois des amis de Pline venoit de périr , Senecion , Rusticus & Helvidius. Quatre avoient été bannis , Mauricus , Gratilla , Arria , Fannia. Cependant la gé-

nerosité de Pline pour les Philosophes exilez , luy ferme les yeux sur le danger. Il ne se contente pas de les favoriser sous main : il va trouver Artemidore , l'un des plus célèbres d'entr'eux , jusques dans une maison qu'il avoit aux portes de la Ville ; & pendant que de riches & puissants amis veulent ignorer le besoin que ce Philosophe avoit de grosses sommes , pour acquitter des dettes honorables , Pline emprunte ces sommes & les luy donne.

- Il ne faut pas douter , qu'une vertu si peu timide dans une Cour aussi corrompuë , ne luy eût été funeste ; mais la mort

DE PLINE LE JEUNE. xxxviij
imprévûë de Domitien mit en
fûreté ce qui restoit de gens
de bien à Rome. Pline étoit
trop redoutable aux délateurs
pour leur échapper : on trouva
une accusation toute prête con-
tre luy parmi les papiers de Do-
mitien ; & Pline n'évita le coup,
que par celuy qui tomba sur ce
Prince.

Aussi les révolutions étoient
si étranges & si fréquentes en
ces temps-là, que l'on voyoit
subitement l'Empire passer des
mains les plus pures dans les
plus infâmes. La même vertu
qui avoit conduit aux hon-
neurs, pouffoit tout à coup
dans le précipice. Pline l'éprou-

va plus qu'un autre ; & c'est ce qui luy fit dire, *que les Belles-lettres l'avoient élevé ; que les Belles-lettres l'avoient abaissé ; & qu'enfin les Belles-lettres l'avoient relevé.*

Il ne s'acquitta pas moins dignement des autres charges sous de meilleurs regnes. Il fut Tribun du Peuple, Préfet du Tresor Public, Consul, Gouverneur de Bithinie & de Pont, Commissaire de la Voye Emiliene, & enfin Augure, espece de Dignité Sacerdotale, qui ne se perdoit qu'avec la vie.

C'étoit depuis long-temps la coûtume, que le Consul, à l'entrée de son Consulat, après

DE PLINE LE JEUNE. xxxix

avoir remercié le Prince , proposât au Sénat de luy décerner quelque nouvel honneur. Moins les Empereurs de ce temps-là en étoient dignes, plus ils en étoient avides. Pline crut que ces honneurs, tant de fois profanez par la flatterie, étoient au-dessous de Trajan. Persuadé que cet Empereur pouvoit confier le soin de sa gloire à ses actions, & que rien n'étoit plus propre à la rehausser, que de faire voir qu'elle se pouvoit passer des titres où les autres avoient mis toute la leur, il ne luy en décerna point. Mais Trajan n'y perdit rien. La harangue où Pline les luy refuse,

a duré plus que le marbre, & que le bronze, où tant d'inscriptions pompeuses avoient été gravées. Elle charme encore aujourd'huy; & en la lisant, on a peine à démêler qui l'on doit admirer le plus, ou du Prince qui a pû mériter de tels éloges, ou de l'Orateur qui scût les donner.

Après son Consulat, il fut fait Gouverneur de Bithinie. C'étoit une des plus grandes Provinces de l'Empire, & composée de deux puissants Royaumes, dont l'un avoit été conquis sur Pharnaces fils de Mitrivate, fameux par les guerres qu'il soutint si long-temps con-

DE PLINE LE JEUNE. xli

tre les Romains ; l'autre leur avoit été donné par Attale fils de Prusias l'un de ses Rois, & qui se disoit l'Affranchi de la République. Pline ne prit pas moins de soin d'embellir les Villes de cette Province, que d'en soulager les peuples. Il fit élever un magnifique Théâtre à Nicée ; des Aqueducs à Nicomedie, & à Sinope Colonie Romaine. Il bâtit des bains publics à Pruse ; & joignit, par un grand Canal, le Lac de Nicomedie à la mer.

Mais pendant qu'il s'appliquoit tant aux embellissements extérieurs, il ne négligeoit pas le dedans. Il liquida les

dettes des Villes ; il en modéra les dépenses par de sages reglements, & mit un si bon ordre à la police, que rien ne manquoit à la sûreté & à la commodité publique. Il maintint les Juges dans le devoir par ses exemples, & les Peuples dans la tranquillité par ses jugements. Il ne songea point à s'en attirer le respect par le faste de ses équipages, par la difficulté de son accès, par son dédain à écouter, par sa dureté à répondre : Mais une simplicité majestueuse, un accès toujours libre, toujours ouvert ; une affabilité qui consoloit des refus nécessaires ; une modera-

DE PLINE LE JEUNE. xliij
tion qui ne se démentit jamais ,
luy concilierent tous les cœurs.
Enfin il prit pour luy les con-
seils , que dans une de ses let-
tres il donne à son ami Maxi-
me , envoyé pour gouverner
l'Achaïe , & pour en réformer
les défords.

Si quelquefois une affaire ,
plus difficile ou plus importan-
te , sembloit demander les lu-
mieres & la décision du Souve-
rain , il la luy renvoyoit. Mais
alors , en homme qui cherchoit
sincerement la justice , & non
pas la confirmation de son avis,
il ne se contentoit pas d'en
faire un simple rapport. Dans
la défiance où il étoit , que mal-

gré sa droiture , ce rapport ne tint toujours de la première impression qu'il avoit prise & ne tendit à la communiquer , il envoyoit les mémoires même des parties , & leurs titres ; afin que le Prince , libre de toute prévention étrangere , & pleinement instruit , pût juger comme s'il les avoit entendues.

Revenu à Rome , il reprit les affaires & ses emplois. Juge , quand les loix l'y engageoient ; Avocat , quand l'intérêt public , le besoin de ses amis , ou l'honneur le demandoient ; souvent appelé au Conseil du Prince ; assidu au Sénat ; il remplit toujours fidelement

DE PLINE LE JEUNE. xlv

toute la mesure des devoirs que la Patrie a droit d'exiger d'un bon Citoyen.

Tant de vertus luy acquirent la bienveillance de Trajan. Il étoit sûr d'en obtenir toutes les graces qu'il luy demandoit ; & il n'en demanda que pour les autres. Un homme qui ne connoissoit rien de plus précieux , que de faire du bien , n'étoit point gêné par cette basse politique de la plûpart des Courtisans , qui craignent d'user leur crédit , dès qu'il le faut employer pour autruy. Jamais plus éloquent , jamais plus vif que dans ces occasions , s'il falloit solliciter un Gouver-

nement , une Charge , une grace pour quelqu'un de ses amis ; on eût dit que , du succès de la sollicitation , dépendoit toute sa fortune. Les seules faveurs qu'il se réserva de demander pour luy , ce fut de pouvoir offrir luy-même , en qualité d'Augure , des sacrifices pour un Prince qu'il aimoit sincèrement ; & de jouir du droit de ceux qui ont trois enfants , après deux mariages , qui ne luy en avoient point donné.

On ne sçait rien de sa première femme , si ce n'est qu'elle venoit de mourir , lorsqu'il entreprit de venger la mémoire d'Helvidius.

DE PLINE LE JEUNE. xlvij

Sa seconde femme s'appelloit Calphurnie. Comme elle étoit fort jeune, quand il l'épousa, & qu'elle avoit beaucoup d'esprit, il n'eut pas de peine à luy inspirer le goût des Belles-lettres. Elle en fit toute sa passion; mais elle la concilia toujourns si bien avec l'attachement qu'elle avoit pour son mari, que l'on ne pouvoit dire, si elle aimoit Pline pour les Belles-lettres, ou les Belles-lettres pour Pline.

S'il plaidoit quelque cause importante, & que gênée par la bienséance elle ne pût l'entendre, elle chargeoit toujourns plusieurs personnes de ve-

nir luy apprendre les premières nouvelles du succès ; & l'agitation où la mettoit cette attente , ne cessoit que par leur retour. S'il lisoit quelque Harangue , ou quelque autre pièce dans une assemblée d'amis , elle ne manquoit jamais de se ménager quelque place , d'où elle pût , derrière un rideau , ou voilée , recueillir elle-même les applaudissements qu'il s'attiroit. Elle tenoit continuellement en ses mains les ouvrages qu'il avoit composez ; & sans le secours d'autre maître que de son amour , elle composoit sur sa lyre des airs pour les vers qu'il avoit faits.

Une

DE PLINE LE JEUNE. xlix

Une femme de ce caractère méritoit bien d'être aimée. Elle le fut ; mais avec des sentiments si tendres, que lors qu'on les retrouve dans les Lettres que Pline luy écrivoit, on n'y sent guères moins le mérite & les charmes de celle qui fait penser de la sorte , que l'esprit & la douceur de celuy qui sçait si délicatement s'exprimer.

Il ne manquoit à ce mariage , pour le rendre parfaitement heureux, que des enfants. Pline se croyoit à la veille de jouïr d'un bien qu'il désiroit si fort , lors que sa femme se blessa. Il se consola par les esperances qu'il fondoit sur cet acci-

I LA VIE

dent même. Les suites en furent pourtant plus tristes qu'il ne l'avoit appréhendé. Elle guérit à la vérité , & vécut assez long temps ; mais elle ne luy laissa point de posterité.

Il eut pour amis tout ce qu'il y avoit de grands Hommes dans son siècle. Entre ceux que leurs rares vertus distinguoient , Virginus Rufus , qui refusa l'Empire ; Corellius , que l'on regardoit comme un prodige de sagesse & de probité ; Helvidius , dont nous avons déjà parlé ; Rusticus Arule- nus & Senecion , que Domi- tien fit mourir. Entre ceux que les Belles-lettres ont rendus

DE PLINE LE JEUNE. ij
illustres , Quintilien , qui avoit
été son maître ; Corneille Ta-
cite & Suétone , célèbres , l'un
par ses Annales , l'autre par
ses Vies des Empereurs ; Fron-
tinus , Ariston , Neratius , fa-
meux Jurisconsultes ; Silius Ita-
licus & Martial , Poètes.

Son amitié fut aussi douce
que solide. Il n'avoit rien qui
ne fût à ses amis. Biens , cré-
dit, talens , tout leur étoit pro-
digé , souvent sans qu'ils eussent
la peine de le demander ,
quelquefois sans qu'ils le scussent.
On eut dit qu'au milieu
des affaires qui l'assiégeoient ,
& des études où il se plongeoit ,
il n'avoit d'attention qu'aux

avantages de ceux qu'il aimoit. Toujours éclairé sur leurs bonnes qualitez qu'il vantoit sans cesse, il ne sentoit point leurs défauts; & s'il les voyoit, ce n'étoit que pour les trouver infiniment moindres que les siens. Ce n'est pas qu'il ait jamais trahi ses sentimens, ou qu'il ait négligé de remettre dans la voye ceux qui s'égaroient; mais, sincere sans chagrin quand il falloit reprendre, il étoit complaisant sans molesse quand il falloit supporter. Il distinguoit un foible d'un vice, une saillie d'humeur d'une expression du cœur; & n'exigeoit point des autres qu'ils mîssent dans le commer-

DE PLINE LE JEUNE. liij
ce une perfection qu'il croyoit
ne pouvoir y porter. Comme il
ne s'attachoit qu'au mérite, il
n'aimoit pas les personnes selon
le degré de leur noblesse & de
leur élévation. Si en public il
suivoit sur cela les bienféances,
en particulier son inclination &
leurs vertus regloient seules les
rangs. Enfin la mort & l'adver-
sité, qu'on voit rompre ordinai-
rement tous les nœuds qui lient
les hommes, serroient plus étroi-
tement ceux de son amitié. Elle
se tournoit en Religion, dès que
ses amis étoient morts, ou mal-
heureux. Aussi personne n'eut
jamais plus de respect pour la
volonté des morts : elle étoit

pour luy une loy supérieure à toutes les autres. S'il s'y trouvoit de l'obscurité, c'étoit toujours contre luy, & de la manière qui convenoit le plus à leurs desseins & à leur réputation, qu'elle étoit expliquée. Si les formes la condamnoient, sa fidélité les faisoit taire & la confirmoit.

Il n'y eut pas jusqu'à ses affranchis, & à ses esclaves, qui n'éprouvâssent sa douceur & sa modération. Loin des sentiments de la plupart des maîtres, qui regardent leurs domestiques avec plus de mépris que s'ils étoient, non pas d'une condition, mais d'une espece dif-

DE PLINE LE JEUNE. Iv
ferente de la leur ; il ne voyoit
en eux que des hommes d'au-
tant plus dignes de bonté, qu'ils
étoient plus malheureux. Il vi-
voit au milieu d'eux, avec la no-
ble familiarité d'un pere qui se
communique à ses enfants, &
qui cherche bien moins à s'en
faire craindre, qu'à s'en faire
aimer. Il croyoit que le nom de
Pere de famille, que les loix
donnent aux Maîtres, l'aver-
tissoit sans cesse de ses devoirs ;
& que ces devoirs devoient s'é-
tendre également sur tous ceux
qui composoient la famille.
Toujours prêt à les excuser, s'ils
avoient manqué ; toujours prêt
à leur pardonner, dès qu'ils se

repentoient, il ne croyoit point que parce que les domestiques font plus mal élevez & plus foibles, les maîtres eussent droit d'en attendre plus de lumiere & de sagesse qu'ils n'en ont eux-même. Leurs maux le touchoient; tous leurs besoins le trouvoient attentif; leur perte l'affligeoit. Enfin il traitoit à table les affranchis comme il se traitoit luy-même; & pour s'excuser à ceux qui luy en faisoient la guerre, il disoit avec son enjouement ordinaire, *que ses affranchis ne bûvoient pas du même vin que luy; mais qu'il bûvoit du même vin que ses affranchis.*

Dans une fortune médiocre

DE PLINÉ LE JEUNE. Iviij
pour un homme de sa condition, il trouva le secret d'être excessivement liberal ; non pas en prenant sur les uns ce qu'il donnoit aux autres , mais en prenant sur luy tout ce que la modestie & la frugalité luy conseilloyent de se refuser. Ainsi voyant Calvine , qu'il avoit en partie dotée de son bien , sur le point de renoncer à la succession de Calvinus son pere , dans la crainte que les biens qu'il laissoit ne fussent pas suffisants pour payer les sommes dûes à Pline ; il luy écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de son ami ; & pour la déterminer , luy envoya une quittance générale.

Dans une autre occasion , il donna trois cent mille sesterces * à Romanus , pour le mettre en état d'entrer dans l'Ordre des Chevaliers Romains , sans luy demander autre chose , sinon d'user de cette dignité en homme qui se souvenoit qu'il ne la pouvoit deshonorer sans deshonorer Pline luy-même. Il acheta une Ferme cent mille sesterces ** pour y établir sa nourrice. Il fit présent de cinquante mille sesterces *** à la fille de Quintilien, lors qu'elle se maria ; & la lettre polie dont il accompagna son présent , pour ména-

* Environ trente mille livres, monnoye de France.

** Environ dix mille livres de notre monnoye.

*** Environ cinq mille livres de notre monnoye.

DE PLINE LE JEUNE. lix
ger la peine que cela pouvoit
faire à un homme de ce caractere , valut infiniment mieux
que le don même.

Mais où sa générosité éclata
davantage , ce fut dans un mar-
ché qu'il fit avec Corellia. C'é-
toit la sœur de Corellius Rufus ,
qui , après avoir été pendant sa
vie l'Oracle de Pline , étoit en-
core après sa mort l'objet de
sa vénération. Elle eut envie
d'avoir quelques Terres aux en-
virois de Cosme. Pline luy of-
frit à choisir entre plusieurs
qu'il y avoit , à l'exception de
ce qu'il tenoit de son pere ou
de sa mere. Dans cette conjon-
cture, il recueillit une succession

dont les principales Terres étoient en ce pays-là : il mande à son affranchi de les vendre à Corellia pour le prix qu'elle voudroit. Elle s'informe de leur valeur ; on luy dit qu'elles valent sept cent mille sesterces* : elle les offre à l'affranchi : il luy en passe la vente , & reçoit l'argent. Peu de temps après , Corellia , mieux instruite du juste prix de ce qu'elle avoit acheté de Pline , apprend que ces Terres valent neuf cent mille sesterces. ** Elle le presse avec les dernières instances de recevoir un supplément de cette somme

* Environ soixante-dix mille l. de notre monnoye.

** Environ quatre-vingt-dix mille livres de notre monnoye.

DE PLINE LE JEUNE. 1xj

qu'elle luy envoie ; mais Pline les refuse , & luy écrit qu'il la supplie de ne pas considerer seulement ce qui est digne d'elle , mais aussi ce qui est digne de luy ; & de souffrir que l'extrême soumission qu'il a toujourn euë pour les moindres ordres , se démente en cette occasion par la même raison qui luy sert de principe dans toutes les autres.

Les particuliers ne furent pas les seuls qui se ressentirent de sa liberalité ; le public y eut sa part. Il fit établir des Ecoles à Cosme sa patrie , & contribua du tiers à fonder les appointements des Maîtres ; mais avec tant de désintéressement , qu'il

en laissa le choix au suffrage des parents. Il ne borna pas là son bienfait : il y fonda une Bibliothèque, avec des pensions annuelles, pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaise fortune avoit refusé les secours nécessaires pour étudier. Mais surtout il eut grand soin de marquer sa reconnoissance aux Dieux, qu'il regardoit comme les auteurs de tous les biens dont il jouïssoit. Il leur éleva des Autels, & leur bâtit un Temple dans une de ses Terres.*

Ce respect pour les Dieux de ses peres ne le rendit ni cruel

* Près de Tifernum Tiburinum.

DE PLINE LE JEUNE. *lxiii*
ni injuste envers les Chrétiens.
Né dans le sein du Paganisme,
il les regardoit comme des mal-
heureux, séduits par les char-
mes d'une fausse & vaine su-
perstition, & les plaignoit. Pen-
dant que ses plus chers amis
Corneille Tacite & Suetone,
en parloient comme d'une se-
cte impie & détestable, com-
me d'une peste publique, &
qu'ils les traitoient ainsi dans
leurs histoires; pendant que
l'esprit de la Cour où il vivoit,
étoit de les poursuivre & de les
exterminer par tout, la droitu-
re de son cœur corrigea les éga-
rements de son esprit. Il osa
bien non-seulement apporter

dans l'instruction de leur procès tous les adoucissements que la sévérité des loix luy permirent d'imaginer ; mais il alla même jusqu'à écrire à Trajan en leur faveur , & à rendre témoignage à leur innocence ; non qu'il reconnût la sainteté du culte qu'ils professoient, mais il rendoit justice à la pureté de leurs mœurs.

C'en fut assez pour modérer le feu de la persécution, sous un Empereur, qui, tout Payen qu'il étoit, avoit des principes d'équité naturelle. Il ordonna que l'on ne recherchât point les Chrétiens, & que l'on se contentât de les punir

DE PLINE LE JEUNE. lxxv
lors qu'ils seroient dénoncez ,
& qu'ils persévereroient.

Ceux qui ne peuvent s'empêcher de canoniser la vertu par-tout où ils la trouvent, auroient crû commettre un crime, s'ils eüssent laissé échaper une si belle occasion, de faire de Pline un Chrétien, & même un Martyr, en le confondant avec un Secundus qu'ils trouvent dans la Légende. Mais ceux dont le zele se regle selon la lumiere, assure qu'il ne fut ni l'un ni l'autre ; & qu'un événement de cette importance n'eût jamais échapé à la vigilance & à l'attention des Auteurs Chrétiens de ce siècle-là

& des suivans. Non-seulement ces Auteurs n'en font aucune mention, mais ils parlent d'une maniere qui ne permet pas seulement de le soupçonner.

Aussi ne peut-on douter, que la gloire ne fût l'ame des vertus de Pline. Pour elle, les plus durs travaux luy paroissent pleins de charmes; par elle, le sommeil luy devenoit comme inutile. Veilles, repos, divertissemens, études, il y rapportoit tout; il y excitoit sans cesse ses amis; il reprochoit aux gens de son siècle, que depuis que l'on s'abstenoit des actions louables, on méprisoit la louan-

DE PLINE LE JEUNE. lxxvij
ge. Il avoit pour maxime , que
la seule ambition convenable
à un honnête homme , c'é-
toit ou de faire des choses di-
gnes d'être écrites , ou d'écrire
des choses dignes d'être lûës.
Il ne dissimuloit point que l'ap-
probation des bons Juges du
mérite le touchoit ; il ne ca-
choit point la passion qu'il avoit
de plaire à la posterité ; il luy
faisoit publiquement sa cour
dans ses écrits : il avouoit qu'il
seroit bien-aïse d'obtenir une
place dans l'histoire. En un
mot , il alloit à visage décou-
vert à l'immortalité.

Cet amour de la réputation
l'a fait accuser de vanité. Si

c'est avec raison, chacun en jugera. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne courut à la gloire que sur les pas de la vertu. S'il chercha le plus grand jour, il n'y porta qu'une conscience pure & nette : s'il brigua les louanges, il prit soin de les mériter.

On luy reproche de parler souvent de luy ; mais on ne peut au moins luy reprocher de ne parler que de luy. Loin d'avoir fondé sa réputation sur le mépris des autres, jamais homme ne prit plus de plaisir à vanter le mérite d'autruy ; il en faisoit les moindres occasions, & il le publioit avec une abondance

DE PLINE LE JEUNE. Ixix
de paroles, que l'esprit ne four-
nit point, & qui ne peut couler
que du cœur. Il ne mit pas la
délicatesse du goût, à ne trou-
ver rien de bon. Sa colere s'al-
lumoit, quand il rencontroit
des gens de ce caractère, à la
lecture des Pièces où il étoit
invité. Comme l'admiration luy
paroissoit un bien commun,
& dont le fonds étoit inépu-
sable, il ne croyoit pas que
l'on prît rien du sien, quand
on distribuoit aux autres la part
qui leur en étoit dûë; & ils
avoient toujours sujet d'être
contents du partage qu'il leur
en faisoit. Sans craindre d'être
devancé, il animoit généreuse-

ment ceux qui couroient la même carrière. Personne ne soutenoit plus que luy les jeunes Avocats de son temps dans l'exercice de leur ministère ; personne n'encourageoit d'avantage les Auteurs , & ne revoyoit leurs écrits avec une envie plus sincère de les porter à la dernière perfection. En un mot , amoureux de la gloire , jamais il n'en fut jaloux ; & il traita ses rivaux en frères , & non pas en ennemis.

Son inclination & son attachement à l'étude , passe ce qu'on en pourroit dire. Il y employoit tout ce qui luy restoit de temps , après que les devoirs publics

DE PLINE LE JEUNE. lxxj
étoient remplis. Dès que les affaires le permettoient, il fuyoit à la campagne, non pour se délasser, mais pour composer, pour étudier plus librement & sans interruption. Là, comme il étoit maître de luy, rien n'étoit plus rangé, plus ordonné que sa vie. Il ne s'occupoit que du soin de la prolonger, soit par le bon usage qu'il en faisoit, soit en travaillant à des ouvrages, qui pûssent le faire vivre d'une manière plus noble & plus glorieuse dans les siècles à venir. S'il se promenoit, c'étoit avec un livre, ou avec des personnes dont les conversations valoient des livres. S'il étoit à

table , on lisoit pendant le repas , ou bien l'on recitoit des vers. Le temps même de la chasse n'étoit pas exempt de méditations & de réflexions solides. Enfin , toutes ses heures étoient remplies , tous ses moments mis à profit.

Il vantoit fort le plaisir de ne rien faire ; & jamais homme ne le goûta moins. Le changement de travail étoit son unique repos. Tantôt il composoit des Plaidoyers & des Harangues ; tantôt il écrivoit quelque morceau d'histoire : Quelquefois il traduisoit ; souvent il s'amusoit à faire des vers. Il aimoit à lire devant des gens de

DE PLINE LE JEUNE. lxxiij
de lettres assemblez ce qu'il
avoit composé, moins pour y
recevoir des applaudissements,
que pour en rendre ses ouvra-
ges dignes.

Quoyqu'il en ait fait un très-
grand nombre, il ne nous reste
que ses Lettres, & son Pané-
gyrique de l'Empereur Tra-
jan. On ne peut trop regret-
ter ceux que l'on n'a plus, si
l'on en juge par ceux que
l'on a.

On ne connoît ni le temps,
ni les particularitez de la mort
de Pline. Tout ce qu'on peut
assûrer, c'est que les hom-
mes de ce caractere vivent
toujours trop peu ; & que ce

Tom. II. o

lxxiv LA VIE DE PLINE LE J.

qu'on sçait de sa vie, suffit à
quiconque ne cherche sincé-
rement qu'à bien régler la
sienne.



T A B L E
D E S L E T T R E S
Contenuës en ce second Volume,
Ensuite de
L A V I E D E P L I N E.

L I V R E C I N Q U I È M E.

L Lettre I. *A Severe*, pag. 1
Lettre II. *A Flaccus*, 7
Lettre III. *A Ariston*, 8
Lettre IV. *A Valerius*, 13
Lettre V. *A Maximus*, 15
Lettre VI. *A Apollinaire*, 18
Lettre VII. *A Calvisius*, 40
Lettre VIII. *A Capiton*, 42
Lettre IX. *A Saturnin*, 49

T A B L E

Lettre X.	<i>A Antonin,</i>	51
Lettre XI.	<i>A Suetone,</i>	52
Lettre XII.	<i>A Fabatus,</i>	
	<i>ayeul de sa femme,</i>	54
Lettre XIII.	<i>A Scaurus,</i>	56
Lettre XIV.	<i>A Valerianus,</i>	57
Lettre XV.	<i>A Pontius,</i>	63
Lettre XVI.	<i>A Marcellin,</i>	67
Lettre XVII.	<i>A Spurinna,</i>	71
Lett. XVIII.	<i>A Macer,</i>	75
Lettre XIX.	<i>A Paulin,</i>	76
Lettre XX.	<i>A Ursus,</i>	79
Lettre XXI.	<i>A Rufus,</i>	83

L I V R E S I X I É M E.

L ettre I.	<i>A Tyron,</i>	87
L ettre II.	<i>A Arrien,</i>	89
L ettre III.	<i>A Verus,</i>	94

DES LETTRES.

Lettre IV.	<i>A Calphurnie</i> ,	95
Lettre V.	<i>A Ursus</i> ,	97
Lettre VI.	<i>A Fundanus</i> ,	100
Lettre VII.	<i>A Calphurnie</i> ,	104
Lettre VIII.	<i>A Priscus</i> ,	105
Lettre IX.	<i>A Tacite</i> ,	110
Lettre X.	<i>A Albin</i> ,	111
Lettre XI.	<i>A Maxime</i> ,	113
Lettre XII.	<i>A Fabatus</i> ,	
	<i>ayeul de sa femme</i> ,	115
Lettre XIII.	<i>A Ursus</i> ,	117
Lettre XIV.	<i>A Mauricus</i> ,	120
Lettre XV.	<i>A Romanus</i> ,	121
Lettre XVI.	<i>A Tacite</i> ,	122
Lettr. XVII.	<i>A Restitutus</i> ,	133
Lett. XVIII.	<i>A Sabin</i> ,	135
Lettre XIX.	<i>A Nepos</i> ,	137
Lettre XX.	<i>A Tacite</i> ,	139
Lettre XXI.	<i>A Caninius</i> ,	149

T A B L E

Lettre XXII.	A Tyron,	151
Lettre XXIII.	A Triarius,	155
Lettre XXIV.	A Macer,	157
Lettre XXV.	A Hispanus,	159
Lettre XXVI.	A Servianus,	161
Lettr. XXVII.	A Severe,	162
Lettr. XXVIII.	A Pontius,	165
Lettr. XXIX.	A Quadratus,	166
Lettre XXX.	A Fabatus,	171
Lettr. XXXI.	A Cornélien,	172
Lettr. XXXII.	A Quintilien,	180
Lettr. XXXIII.	A Romanus,	181
Lettr. XXXIV.	A Maxime,	186

LIVRE SEPTIÉME.

L ettre I.	A Restitutus,	188
Lettre II.	A Justus,	191
Lettre III.	A Priscus,	192

DES LETTRES.

- Lettre IV. *A Pontius* , 195
Lettre V. *A Calphurnia*, 199
Lettre VI. *A Macrinus* , 200
Lettre VII. *A Saturninus*, 206
Lettre VIII. *A Priscus* , 207
Lettre IX. *A Fuscus* , 208
Lettre X. *A Macrinus*, 215
Lettre XI. *A Fabatus* , 216
Lettre XII. *A Minutius* , 219
Lettre XIII. *A Ferox* , 222
Lettre XIV. *A Corellia* , 223
Lettre XV. *A Saturninus*, 224
Lettre XVI. *A Fabatus* ,
 ayeul de sa femme , 225
Lettre XVII. *A Nonius*
 Ceter , 227
Lettre XVIII. *A Caninius*, 234
Lettre XIX. *A Priscus* , 236
Lettre XX. *A Tacite* , 241

TABLE DES LETTRES.

Lettre XXI. A Cornutus,	244
Lettre XXII. A Falcon,	245
Lettre XXIII. A Fabatus,	
<i>ayeul de sa femme,</i>	247
Lettre XXIV. A Geminus,	248
Lettre XXV. A Rufus,	252
Lettre XXVI. A Maximus,	255
Lettre XXVII. A Sura,	256
Lettre XXVIII. A Septi-	
<i>tius,</i>	265
Lettre XXIX. A Fontanus,	267
Lettre XXX. A Genitor,	269
Lettre XXXI. A Cornutus,	271
Lettre XXXII. A Fabatus,	
<i>ayeul de sa femme,</i>	275
Lettre XXXIII. A Tacite,	276

*Fin de la Table du second
Volume.*



LES



LES
LETTRES
DE
PLINE LE JEUNE.

LIVRE CINQUIÈME.

LETTRE PREMIÈRE.

A Severe.

ON VIENT de me faire un petit legs, que j'estime plus qu'un legs considérable. Vous demandez pourquoy ? Le voicy. Pomponia Gra-
Tom. II. A

2 LES LETTRES DE PLINE ,
tilla dès-hérita son fils Assudius Curianus , & m'institua héritier avec Sertorius Severus , qui a été Préteur , & avec quelques autres qui font distinguez dans l'Ordre des Chevaliers Romains. Curianus me pressa de vouloir bien luy donner ma part dans la succession , & d'établir par-là un préjugé en sa faveur contre mes cohéritiers : mais en même-temps , il m'offrit de me laisser par une contre-lettre , cette même portion que je luy donnerois. Je luy répondis , que ce n'étoit pas mon caractère , de feindre publiquement une chose , & de faire secrettement l'autre : que d'ailleurs je ne croyois pas , qu'une donation faite à un homme riche & sans enfants eût un bon air ; qu'enfin elle seroit inutile à ses desseins ; qu'au contraire , un désistement de mon droit les favoriseroit beaucoup ;

LIVRE CINQUIÈME. 3

& que j'étois prêt à me désister, s'il me pouvoit prouver, qu'il eût été dès-hérité injustement. J'y consens, reprit-il; & je ne veux point d'autre juge que vous. Après avoir hésité un moment, Je le veux bien, luy dis-je; car je ne vois pas pourquoy j'aurois de moy moins bonne opinion que vous ne l'avez: Mais souvenez-vous, que rien ne m'ébranlera, si la justice m'engage à décider pour votre mere. Comme vous voudrez, répondit-il; car vous ne voudrez jamais que ce qui sera le plus juste. Je choisiss donc dans Rome, pour juger avec moy, deux hommes de la premiere considération, Corellius & Frontinus. Avec eux, je donne audience à Curianus dans ma chambre. Il dit tout ce qu'il crut pouvoir établir la justice de ses plaintes. Je répli-

4 LES LETTRES DE PLINE ,

quay en peu de mots ; car personne n'étoit - là , pour défendre l'honneur de la Testatrice. Après cela je m'éloignay de luy pour délibérer ; & ensuite , de l'avis de mon Conseil , je luy dis : Il me paroît , Curianus , que le chagrin de votre mere contre vous étoit juste. Quelque tems après , il fait assigner mes cohéritiers devant les Centumvirs ; il n'ex-cepte que moy. Le jour que l'affaire se devoit juger , appro-choit. Ils souhaitoient tous un accommodement , non qu'ils se défiassent de leur cause , mais les temps leur faisoient peur. Ils appréhendoient (ce qu'ils avoient vû plus d'une fois ar-river à d'autres) , qu'au sortir d'un procès civil devant les Cen-tumvirs , ils ne tombassent dans un procès criminel & capital. Il y en avoit parmy eux , contre

LIVRE CINQUIÈME. 5

qui l'amitié de Gratilla & de Rusticus, pouvoit fournir un prétexte d'accusation. Il me prient de pressentir Curianus. Je prens rendez-vous avec luy dans le Temple de la Concorde. Là je luy dis : Si votre mere vous eût institué héritier pour un quart, ou si même elle vous eût fait son unique héritier ; mais que par des legs elle eût si fort chargé sa succession, qu'il ne vous en restât que le quart de libre, auriez-vous droit de vous plaindre ? Vous devez donc être content, si étant déshérité, ses héritiers vous abandonnent la quatrième partie de ce qui peut leur en revenir. J'y veux pourtant encore ajoûter du mien. Vous sçavez que vous ne m'avez point assigné : ainsi la prescription qui m'est acquise par une possession publique & paisible pendant deux années, met

6 LES LETTRES DE PLINE,

ma portion héréditaire à couvert de vos prétentions. Cependant, pour vous obliger à faire meilleure composition à mes cohéritiers, & pour vous rendre tout ce que votre considération pour moy pourroit vous avoir coûté, je consens que votre quart se prenne sur ma portion, comme sur la leur. Le témoignage secret de ma conscience ne fut pas le seul fruit que je recueillis de cette action; elle me fit honneur. C'est donc ce même Curianus qui m'a laissé un legs. Il l'accompagne d'un éloge, qui (si je ne me flatte point trop) m'égalé à nos ancêtres. Je vous écris ce détail, parce que j'ay coutume de m'entretenir avec vous, aussi naïvement qu'avec moy-même, de tout ce qui me cause de la peine ou du plaisir. Je croirois qu'il seroit injuste, de garder pour soy

LIVRE CINQUIÈME. 7

Toute sa joie, & de l'envier à son ami. Car enfin, je veux bien l'avouer, ma sagesse ne va point jusqu'à ne compter pour rien, cette espece de récompense, que la vertu trouve dans l'approbation de ceux qui l'estiment. Adieu.

LETTRE II.

A Flaccus.

LEs Grives que vous m'avez envoiées, sont si excellentes, que je ne puis, ny au Laurentin pendant que la mer est aussi agitée, trouver de quoy vous le rendre. Attendez-vous donc à une lettre, où la stérilité & l'ingratitude se laisseront voir à découvert. Je ne veux pas seulement essayer de les cacher sous un échange, à la

A iv

3 LES LETTRES DE PLINE,
maniere de Diomede * : mais
voyez quel fond je fais sur votre
générosité : Je compte mon par-
don d'autant plus sûr, que je
m'en reconnois moins digne.
Adieu.

LETTRE III.

A Ariston.

ENTRE une infinité d'obli-
gations que je vous ay, je
compte pour une des plus gran-
des, celle d'avoir bien voulu
m'apprendre avec tant de fran-
chise, la longue dissertation que
l'on a faite chez vous sur mes
vers, & les différents jugemens
que l'on en porte. Je vois même
qu'il se trouve des gens, qui ne

* Diomede avoit échangé des armes de fer
contre des armes d'or avec Glaucus.

LIVRE CINQUIÈME. 9

trouvent pas les vers mauvais ; mais qui en amis sinceres ne trouvent pas bon , ni que je les fasse , ni que je les lise à d'autres. Je leur répondray d'une maniere qui va me rendre encore bien plus coupable à leurs yeux. Je m'amuse quelquefois à faire des vers peu sérieux ; je compose des Comédies ; je prends plaisir au Théâtre ; je lis volontiers les poësies lyriques ; les satyriques me divertissent ; je ne ne suis pas même fâché de rire , de plaisanter , de badiner. Enfin , pour rassembler en un mot tous les plaisirs innocents , je suis homme. Ceux qui ignorent , que les plus sçavants personnages , les plus sages , les plus irrépréhensibles ont écrit de ces bagatelles , me font honneur , quand ils sont surpris de m'y voir donner quelques heures : Mais j'ose me flatter , que ceux qui connoissent mes

10 LES LETTRES DE PLINE,

garants & mes guides , me pardonneront aisément , si je hazarde à m'égarer sur les pas de tant d'hommes illustres , qu'il n'est pas moins glorieux de suivre dans leurs amusements , que dans leurs occupations. Aurois-je honte (je ne veux nommer personne entre les vivants , pour ne me pas rendre suspect de flatterie) aurois-je honte de faire ce qu'ont fait Ciceron , Calvus , Asinius , Messala , Hortensius , Brutus , Sylla , Catule , Scévola , Sulpitius , Varron , Torquatus , ou plutôt les Torquatus , Memmius , Lentulus , Getulicus , Seneque , Luceius , & de nos jours encore Virginius Rufus ? Les exemples des particuliers ne suffisent-ils pas ? Je citeray Jules Cesar , Auguste , Nerva , Titus. Je ne parle point de Neron ; je n'ignore pourtant pas , que ce qui est honnête , ne cesse pas de l'être , parce que des

LIVRE CINQUIÈME. II

scélérats le font quelquefois ; mais que l'honnêteté demeure inséparablement attachée à ce qui est le plus souvent pratiqué par les gens de bien. Entre ceux-cy , on doit compter Virgile , Cornelius Nepos , Ennius & Accius , que je devois nommer les premiers. Il est vray que ceux-cy n'ont pas été Sénateurs : mais la probité n'admet ni distinction ni rang. J'avouë que je lis mes ouvrages dans des assemblées d'amis ; & je ne sçay s'ils ont lû les leurs : mais ils pouvoient s'en reposer sur eux ; & moy , je ne puis assez me fier à moy-même , pour croire parfait ce qui me le paroît. Je lis donc à mes amis. Voicy mes raisons. Un Auteur qui compose , redouble son application , quand il songe aux auditeurs qu'il doit avoir. D'ailleurs , s'il a des doutes sur son ouvrage , il les résout , comme à la plurali-

12. LES LETTRES DE PLINE,

ré des voix. Enfin il reçoit différents avis de différentes personnes ; & si on ne luy en donne point , les yeux , l'air , un geste , un signe , un bruit sourd , le silence même , parlent assez clairement à qui ne les confond pas avec le langage de la politesse. C'est pourquoy si quelqu'un de ceux qui m'ont écouté veut prendre la peine de lire ce qu'il a entendu , il trouvera que j'ay changé ou retranché des endroits qu'il avoit peut-être luy-même critiqués , quoyqu'il ne m'en ait rien dit. Prenez garde que je vous dis toutes ces choses , comme si pour m'entendre j'avois assemblé le peuple dans une salle publique , & non pas mes amis seulement , & dans ma chambre. Un grand nombre d'amis a souvent fait honneur , & n'a jamais attiré de reproches. Adieu.

L E T T R E I V.

A Valerius.

JE vais vous conter une chose ,
peu importante , si vous ne
remontez jusqu'au principe. Un
homme qui a exercé la Préture ,
& qui est très-éclairé sur ses in-
térêts , a demandé au Sénat per-
mission d'établir des Foires dans
ses Terres. Les députés de Vicen-
te s'y sont opposés ; & Thessa-
lus Nominatus s'est présenté pour
les défendre. L'affaire fut remise.
Les Vicentins revinrent au Sénat
un autre jour ; mais sans Avocat.
Ils se plaignirent d'avoir été trom-
pez , soit qu'ils le crûssent ainsi ,
soit que ce mot leur eût échappé.
Le Préteur Nepos leur demanda
quel Avocat ils avoient chargé de

114 LES LETTRES DE PLINE,

leur cause ? Ils répondirent, que c'étoit le même qui les avoit accompagnés la première fois. Ce qu'ils luy avoient donné ? Ils disent qu'il a reçu d'eux six mille sesterces. * S'ils ne luy avoient rien donné depuis ? Ils déclarent, qu'ils luy ont encore payé mille deniers. ** Nepos a requis que Nominatus fût mandé. C'est tout ce qui se passa ce jour-là. Mais, si je ne me trompe, cette affaire n'en demeurera pas là ; car la plupart des choses cachées ont de grandes suites, pour peu que l'on vienne à les remuer. Je vous ay inspiré toute la curiosité qu'il faut pour vous engager à me demander le reste ; si pourtant, pour la satisfaire, vous n'aimez mieux venir à Rome, & être spectateur, que lecteur. Adieu.

* Environ 600 liv. de notre monnoye.

** Environ 400 liv.

LETTRE V.

A Maximus.

ON me mande que C. Fannius est mort. Cette nouvelle m'afflige beaucoup. J'aimois sa politesse & son éloquence ; je prenois volontiers ses avis. Il étoit naturellement pénétrant , consommé dans les affaires par une longue expérience , fertile en expédiens. Je le plains de n'avoir pas , avant que de mourir , révoqué un ancien testament où il oublie ses meilleurs amis , & où il comble de biens ses ennemis les plus déclarés : mais encore cela peut être supportable. Ce qui nous doit désoler , c'est qu'il a laissé imparfait un ouvrage excellent. Quoyque le Barreau sem-

16 LES LETTRES DE PLINE ,

blât l'occuper assez , il écrivoit pourtant les tristes aventures de ceux que Neron avoit bannis ; ou fait périr. Déjà trois livres de cet ouvrage , qui tient le milieu entre la simple relation & l'histoire , étoient achevez. Le stile en est pur , le tour délicat , les faits exactement rassemblez. L'empressement qu'on témoignoit à lire ces premiers livres , redoubloit la passion qu'il avoit de finir les autres. Il me semble que la mort de ces grands hommes , qui consacrent leurs veilles à l'immortalité , est toujours cruelle & vient toujours trop tôt. Car ceux qui , enyvrez des plaisirs , vivent au jour la journée , achevent chaque jour de vivre. Mais ceux qui s'occupent de la postérité , & qui à la faveur de leurs écrits , essaient de transmettre leur nom jusqu'à elle , sont toujours surpris par la

LIVRE CINQUIÈME. 17

mort, qui, en quelque temps qu'elle vienne, les empêche de finir quelque ouvrage commencé. Il est vray que C. Fannius eut comme un présage de ce qui luy devoit arriver. Il songea la nuit, en dormant, qu'il étoit couché dans la situation d'un homme qui étudie; & que, selon sa coutume, il avoit près de luy la cassette où il enfermoit ses papiers. Il s'imagina peu après voir entrer Neron, qui s'assit sur son lit, prit le premier livre, qui contenoit les horreurs de son Regne, & que Fannius avoit rendu public; le lut d'un bout à l'autre; prit ensuite & lut de même le second & le troisième, & se retira. Fannius, saisi de frayeur, donna cette interprétation à ce songe, qu'il ne pousseroit pas plus loin son Histoire, que Neron avoit poussé sa lecture. Et cela

18 LES LETTRES DE PLINE ,
s'est trouvé vray. Je ne puis y
penser , sans le plaindre d'avoir
perdu tant de veilles & tant de
travaux. L'incertitude de ma mort,
& mes écrits , me reviennent
dans l'esprit. Je ne doute pas que
vous ne ressentiez mêmes allar-
mes pour les vôtres. Ainsi pen-
dant que nous jouissons de la
vie , travaillons à ne laisser ex-
posé au caprice de la mort , que le
moins d'ouvrages que nous pour-
rons. Adieu.

• L E T T R E V I .

A Apollinaire.

J'AY été sensible à votre atten-
tion sur moy , & à votre in-
quiétude ; lors qu'informé que je
devois aller cet Eté à ma Ter-
re de Toscane , vous avez essayé

LIVRE CINQUIÈME. 19

de m'en détourner , parce que vous n'en croyez pas l'air sain. Il est vray que le Canton de Toscane qui s'étend le long de la mer , est dangereux & empesté ; mais ma Terre en est fort éloignée. Elle est un peu au-dessous de l'Apennin , dont l'air est plus pur , que d'aucune autre montagne. Et afin que vous soyez bien guéri de votre peur , voicy quelle est la température du climat , la situation du pays , la beauté de la maison. Vous n'aurez guère moins de plaisir à lire ma description , que moy à vous la faire. En Hyver , l'air y est froid , & il y gèle ; il y est fort contraire aux myrthes , aux oliviers , & aux autres espèces d'arbres qui ne se plaisent que dans la chaleur. Cependant il y vient des lauriers , qui conservent toute leur verdure , malgré la rigueur de la saison.

20 LES LETTRES DE PLINÉ,

Véritablement elle en fait quelquefois mourir : mais ce n'est pas plus souvent, qu'aux environs de Rome. L'Eté y est merveilleusement doux : vous y avez toujours de l'air ; mais les vents y respirent plus qu'ils n'y soufflent. Rien n'est plus commun que d'y voir de jeunes gens qui ont encore leurs grands-pères & leurs bifayeux ; que d'entendre ces jeunes gens raconter de vieilles histoires, qu'ils ont apprises de leurs ancêtres. Quand vous y êtes, vous croyez être né dans un autre siècle. La disposition du terrain est très-belle. Imaginez-vous un amphithéâtre immense, & tel que la nature le peut faire ; une vaste plaine environnée de montagnes chargées sur leurs cimes de bois très-hauts & très-anciens. Là, le gibier de différente espèce est très-commun. De-là descendent des taillis par la pente

LIVRE CINQUIÈME. 21

même des montagnes. Entre ces taillis, se rencontrent des collines, d'un terroir si bon & si gras, qu'il seroit difficile d'y trouver une pierre, quand même on l'y chercheroit. Leur fertilité ne le cède point à celle des pleines campagnes; & si les moissons y sont plus tardives, elles n'y mûrissent pas moins. Au pied de ces montagnes, on ne voit, tout le long du côteau, que des vignes, qui, comme si elles se touchoient, n'en paroissent qu'une seule. Ces vignes sont bordées par quantité d'arbrisseaux. Ensuite sont des prairies & des terres labourables, si fortes, qu'à peine les meilleures charruës & les mieux attelées peuvent en faire l'ouverture. Alors même, comme la terre est très-liée, elles en enlèvent de si grandes mottes, que pour les bien séparer, il y faut repasser le soc jusqu'à neuf fois.

22 LES LETTRES DE PLINE,

Les prez émaillez de fleurs , y fournissent du trefle , & d'autres sortes d'herbes , toujourns aussi tendres & aussi pleines de suc , que si elles ne venoient que de naître. Ils tirent cette fertilité des ruisseaux qui les arrosent , & qui ne tarissent jamais. Cependant en des lieux où l'on trouve tant d'eaux , l'on ne voit point de marécages , parce que la terre disposée en pente , laisse couler dans le Tybre le reste des eaux dont elle ne s'est point abreuvée. Il passe tout au travers des campagnes , & porte des batteaux , sur lesquels pendant l'Hyver & le Printemps , on peut charger toutes sortes de provisions pour Rome. En Eté , il baisse si fort , que son lit presque à sec , l'oblige à quitter son nom de grand fleuve , qu'il reprend en Automne. Vous aurez un grand plaisir , à regarder la situation de

LIVRE CINQUIÈME. 23

Ce pays, du haut d'une montagne. Vous ne croirez point voir des terres, mais un paysage peint exprès; tant vos yeux, de quelque côté qu'ils se tournent, seront charmez par l'arrangement & par la variété des objets. La maison, quoyque bâtie au bas de la colline, a la même vûë, que si elle étoit placée au sommet. Cette colline s'éleve par une pente si douce, que l'on s'apperçoit que l'on est monté, sans avoir senti que l'on montoit. Derrière la maison est l'Apennin, mais assez éloigné. Dans les jours les plus calmes & les plus sereins, elle en reçoit des haleines de vent, qui n'ont plus rien de violent & d'impétueux, pour avoir perdu toute leur force en chemin. Son exposition est presque entièrement au midy, & semble inviter le Soleil en Été vers le milieu

24 LES LETTRES DE PLINE,

du jour, en Hyver un peu plutôt, à venir dans une galerie fort large & longue à proportion. La maison est composée de plusieurs pavillons. L'entrée est à la manière des anciens. Au-devant de la galerie, on voit un parterre, dont les différentes figures sont tracées avec du buis. Ensuite est un lit de gazon peu élevé, & autour duquel le buis représente plusieurs animaux qui se regardent. Plus bas, est une pièce toute couverte d'achantes*, si doux & si tendres sous les pieds, qu'on ne les sent presque pas. Cette pièce est enfermée dans une promenade environnée d'arbres, qui, pressez les uns contre les autres, & diversement taillez, forment une palissade. Auprès, est une allée tournante en forme de cirque, au-de-

* Branche Ursine.

dans

LIVRE CINQUIÈME. 25

dans de laquelle on trouve du buis taillé de différentes façons , & des arbres que l'on a soin de tenir bas. Tout cela est fermé de murailles sèches , qu'un buis étagé couvre & cache à la vûë. De l'autre côté est une prairie , qui ne plaît guères moins par ses beautez naturelles , que toutes les choses dont je viens de parler , par les beautez qu'elles empruntent de l'art. Ensuite sont des pièces brutes , des prairies & des arbrisseaux. Au bout de la galerie , est une salle à manger , dont la porte donne sur l'extrémité du parterre , & les fenêtres sur les prairies , & sur une grande partie des pièces brutes. Par ces fenêtres, on voit de côté le parterre , & ce qui de la maison même s'avance en faillie , avec le haut des arbres du manège. De l'un des côtez de la galerie & vers le milieu , on entre

26 LES LETTRES DE PLINE ,

dans un appartement qui environne une petite cour ombragée de quatre planes , au milieu desquels est un bassin de marbre , d'où l'eau qui se dérobe entretient par un doux épanchement , la fraîcheur des planes & des plantes qui sont au-dessous. Dans cet appartement , est une chambre à coucher : la voix , le bruit , ni le jour n'y pénètrent point ; elle est accompagnée d'une salle où l'on mange d'ordinaire , & quand on veut être en particulier avec ses amis. Une autre galerie donne sur cette petite cour , & a toutes les mêmes vûes que la galerie que je viens de décrire. Il y a encore une chambre , qui , pour être proche de l'un des planes , jouit toujours de la verdure & de l'ombre. Elle est revêtuë de marbre tout-au-tour , à hauteur d'appuy ; & au défaut du marbre est

LIVRE CINQUIÈME. 27

une peinture qui représente des feüillages & des oiseaux sur des branches , mais si délicatement , qu'elle ne cède point à la beauté du marbre même. Au-dessous est une petite fontaine , qui tombe dans un bassin , d'où l'eau , en s'écoulant par plusieurs petits tuyaux , forme un agréable murmure. D'un coin de la galerie , on passe dans une grande chambre qui est vis-à-vis la salle à manger : elle a ses fenêtrés , d'un côté sur le parterre , de l'autre sur la prairie ; & immédiatement au-dessous de ses fenêtrés , est une pièce d'eau qui réjouit également les yeux & les oreilles : car l'eau , en y tombant de haut dans un grand bassin de marbre , paroît toute écumante , & forme je ne sçay quel bruit qui fait plaisir. Cette chambre est fort chaude en hyver , parce que le Soleil y donne de tou-

30 LES LETTRES DE PLINE,
qui joint le manège à la maison.
Voilà sa façade & son aspect. A
l'un des côtez, qui regarde le
Midy, s'éleve une galerie fermée,
d'où l'on ne voit pas seulement
les vignes, mais d'où l'on croit
les toucher. Au milieu de cette
galerie, on trouve une salle à man-
ger, où les vents qui viennent de
l'Apennin, répandent un air fort
fain. Elle a vûë par de très-gran-
des fenêtrés sur les vignes, & en-
core sur les mêmes vignes par
des portes à deux battants, d'où
l'œil traverse la galerie. Du cô-
té où cette salle n'a point de fe-
nêtrés, est un escalier dérobé,
par où l'on sert à manger. A
l'extrémité, est une chambre, à
qui la galerie ne fait pas un af-
pect moins agréable que les vi-
gnes. Au-dessous est une galerie
presque souterraine, & si fraîche
en Été, que, contente de l'air

LIVRE CINQUIÈME. 31

qu'elle renferme , elle n'en donne & n'en reçoit point d'autre. Après ces deux galeries fermées , est une salle à manger , suivie d'une galerie ouverte , froide avant midi , plus chaude quand le jour s'avance. Elle conduit à deux appartements : l'un est composé de quatre chambres ; l'autre de trois , qui , selon que le Soleil tourne , jouissent ou de ses rayons , ou de l'ombre. Au-devant de ces bâtiments si bien entendus & si beaux , est un vaste manège : il est ouvert par le milieu , & s'offre d'abord tout entier à la vue de ceux qui entrent ; il est entouré de planes ; & ces planes sont revêtus de lierres. Ainsi le haut de ces arbres est verd de son propre feuillage , & le bas est verd d'un feuillage étranger. Ce lierre court au tour du tronc & des branches ; & passant d'un pla-

32 LES LETTRES DE PLINE,
ne à l'autre, les lie ensemble. Entre ces planes, sont des buis; & ces buis sont par dehors environnez de lauriers, qui mêlent leurs ombrages à celuy des planes. L'allée du manége est droite; mais à son extrémité, elle change de figure, & se termine en demi-cercle. Ce manége est entouré & couvert de cyprès, qui en rendent l'ombre & plus épaisse & plus noire. Les allées en rond qui sont au-dedans (car il y en a plusieurs les unes dans les autres), reçoivent un jour très-pur & très-clair. Les roses s'y offrent par tout; & un agréable Soleil y corrige la trop grande fraîcheur de l'ombre. Au sortir de ces allées rondes & redoublées, on rentre dans l'allée droite, qui des deux côtez en a beaucoup d'autres séparées par des buis. Là, est une petite prairie; icy, le buis

LIVRE CINQUIÈME. 33
même est taillé en mille figures
différentes , quelquefois en let-
tres , qui expriment tantôt le nom
du maître , tantôt celui de l'ou-
vrier. Entre ces buis , vous voyez
successivement de petites pyrami-
des & des pommiers ; & cette beau-
té rustique d'un champ que l'on
diroit avoir été tout-à-coup trans-
porté dans un endroit si peigné ,
est rehaussé vers le milieu par
des planes , que l'on tient fort bas
des deux côtes. De-là , vous en-
trez dans une pièce d'achante
flexible , & qui se répand , où
l'on voit encore quantité de fi-
gures & de noms que les plan-
tes expriment. A l'extrémité est
un lit de repos de marbre blanc ,
couvert d'une treille soutenue
par quatre colonnes de mar-
bre de Cariste. On voit l'eau
tomber de dessous ce lit , comme
si le poids de ceux qui se cou-

34 LES LETTRES DE PLINE ,
chent l'en faisoit sortir ; de pe-
tits tuyaux la conduisent dans
une pierre creusée exprès ; & de-
là, elle est reçûë dans un bassin
de marbre, d'où elle s'écoule si
imperceptiblement & si à propos ,
qu'il est toujourns plein , & pour-
tant ne déborde jamais. Quand
on veut manger en ce lieu ,
on range les mets les plus so-
lides sur les bords de ce bas-
sin ; & on met les plus légers
dans des vases qui flottent sur
l'eau tout-au-tour de vous , &
qui sont faits les uns en navi-
res, les autres en oiseaux. A l'un
des côtez, est une fontaine jail-
lissante, qui reçoit dans sa four-
ce l'eau qu'elle en a jettée : car
après avoir été poussée en haut ,
elle retombe sur elle-même ; &
par deux ouvertures qui se joi-
gnent, elle descend & remonte
sans cesse. Vis-à-vis du lit de

LIVRE CINQUIÈME. 35

repos, est une chambre qui luy donne autant d'agrément qu'elle en reçoit de luy. Elle est toute brillante de marbre ; ses portes sont entourées & comme bordées de verdure. Au-dessus & au-dessous des fenêtres hautes & basses, on ne voit aussi que verdure de toutes parts. Auprès, est un autre petit appartement, qui semble comme s'enfoncer dans la même chambre, & qui en est pourtant séparé. On y trouve un lit ; & quoyque cet appartement soit percé de fenêtres par-tout, l'ombrage qui l'environne, le rend sombre. Une agréable vigne l'embrasse de ses feuillages, & monte jusqu'au faite. A la pluye près, que vous n'y sentez point, vous croyez être couché dans un bois. On y trouve aussi une fontaine, qui se perd dans le lieu même de sa source. En

36 LES LETTRES DE PLINE,

différents endroits sont placez des sièges de marbre , propres (ainsi que la chambre) à delasser de la promenade. Près de ces sieges sont de petites fontaines ; & par tout le manége , vous entendez le doux murmure des ruisseaux , qui dociles à la main de l'ouvrier , se laissent conduire par de petits canaux , où il luy plaît. Ainsi on arrose tantôt certaines plantes , tantôt d'autres , quelquefois on les arrose toutes. J'aurois finy il y auroit long-temps , de peur de paroître entrer dans un trop grand détail ; mais j'avois résolu de visiter tous les coins & recoins de ma maison avec vous. Je me suis imaginé , que ce qui ne vous feroit point ennuyeux à voir , ne vous le feroit point à lire ; sur tout ayant la liberté de faire votre promenade à plusieurs reprises , de laisser là ma lettre ,

LIVRE CINQUIÈME. 37

& de vous reposer autant de fois que vous le trouverez à propos. D'ailleurs j'ay donné quelque chose à ma passion : & j'avouë que j'en ay beaucoup pour tout ce que j'ay commencé ou achevé. En un mot (car pourquoy ne vous pas découvrir mon entêtement ou mon goût ?) je crois que la premiere obligation de tout homme qui écrit, c'est de jeter les yeux de temps en temps sur son titre. Il doit plus d'une fois se demander, quel est le sujet qu'il traite : & sçavoir, que s'il n'en sort point, il n'est jamais long; mais que s'il s'en écarte, il est toujours très-long. Voyez combien de vers Homere & Virgile emploient à décrire, l'un les armes d'Achille, l'autre celles d'Enée. Ils sont courts pourtant, parce qu'ils ne font que ce qu'ils s'étoient proposé de faire. Voyez comment Ara-

38 LES LETTRES DE PLINE,

tus compte & rassemble les plus petites étoiles ; il n'est point accusé cependant d'être trop étendu : car ce n'est point digression , c'est l'ouvrage même. Ainsi du petit au grand, dans la description que je vous fais de ma maison , si je ne m'égare point en récits étrangers , ce n'est pas ma lettre , c'est la maison elle-même qui est grande. Je reviens à mon sujet , de peur que si je faisois cette digression plus longue , on ne me condannât par mes propres règles. Vous voilà instruit des raisons que j'ay de préférer ma Terre de Toscane à celles que j'ay à Tusculum * , à Tibur * , à Preneste. * Outre tous les autres avantages dont je vous ay parlé , on y jouit d'un loisir d'autant plus sûr & plus tranquille , que les devoirs ne viennent point vous y relan-

* Aujourd'huy Frascati , Tivoli , Palestrine.

LIVRE CINQUIÈME. 39

cer. Les fâcheux ne sont point à votre porte; tout y est calme; tout y est paisible : & comme la bonté du climat y rend le ciel plus ferein & l'air plus pur , je m'y trouve aussi le corps plus sain & l'esprit plus libre. J'exerce l'un par la chasse , l'autre par l'étude. Mes gens en font de même; ils ne se portent nulle part si bien : & graces aux Dieux , je n'ay jusqu'icy perdu aucun de ceux que j'ay amenez avec moy. Puissent les Dieux me continuer toujors la même faveur, & conserver toujours à ce lieu les mêmes avantages ! Adieu.



LETTRE VII.

A Calvisius.

IL est certain que l'on ne peut, ni instituer une Ville héritière, ni luy rien léguer. Cependant Saturninus, qui m'a fait son héritier, légue à notre Patrie un quart de sa succession, & ensuite fixe ce quart à quatre cent mille sesterces. * Si l'on consulte la loy, le legs est nul. Si l'on s'en tient à la volonté du mort, le legs est valable; & la volonté du mort (je ne sçay comment les Jurisconsultes prendront cecy) est pour moy plus sacrée que la loy, sur-tout lors qu'il s'agit de conserver à notre Patrie le bien qu'on luy a fait. Quelle apparence

* Environ quarante mille livres de notre monnoye.

LIVRE CINQUIÈME. 41

qu'après luy avoir donné douze cent mille sesterces * de mon propre bien , je voulûsse luy disputer , sur un bien qui m'est en quelque sorte étranger, le tiers de cette somme , c'est-à-dire, quatre cent mille sesterces? Persuadé de votre amour pour la Patrie , toujourns chère à un bon Citoyen , je compte que vous approuverez ma décision. Je vous supplie donc de vouloir bien, à la première assemblée des Décursions , expliquer la disposition du droit en peu de mots , & d'une manière simple. Vous ajouterez ensuite , que je suis prêt à payer les quatre cent mille sesterces que Saturninus a légués. Rendons à sa libéralité tout l'honneur qui luy est dû; ne nous réservons que le mérite de l'obéissance. Je n'ay pas voulu en écrire directement

* Environ six vingt mille livres de notre monnoye.

42 LES LETTRES DE PLINE ,
à l'assemblée. La confiance que
j'ay en votre amitié & en votre
sagesse , m'a fait croire que vous
pourriez parler pour moy dans
cette occasion , comme vous fe-
riez pour vous. J'ay même appré-
hendé que ma lettre ne parût
s'écarter de ce juste milieu qu'il
vous sera aisé de tenir dans le dis-
cours. L'air de la personne, le ges-
te, le ton , fixent & déterminent le
sens de ce qu'elle dit ; mais la let-
tre destituée de tous ces secours ,
n'a rien qui la défende contre les
malignes interprétations. Adieu.

L E T T R E V I I I .

A Capiton.

VOUS me conseillez d'écrire
l'Histoire ; vous n'êtes pas
le seul ; beaucoup d'autres m'ont

LIVRE CINQUIÈME. 43

donné ce conseil avant vous ; & il est fort de mon goût. Ce n'est pas que je présume de m'en acquitter avec succès : car il y auroit de la témérité à se le promettre sans avoir essayé. Mais je ne vois rien de plus glorieux, que d'assurer l'immortalité à ceux qui ne devroient jamais mourir , & d'éterniser son nom avec celui des autres. Pour moy, rien ne me touche si fort , qu'une réputation à l'épreuve des temps ; rien ne me paroît plus digne d'un homme , sur tout de celui qui , n'ayant rien à se reprocher, est tranquille sur les jugemens de la postérité. Je songe donc jour & nuit , par quelle voye aussi

*Je pourrois m'élever de terre * :*

C'est assez pour moy : car

De prendre mon vol vers les cieux ,

D'attirer sur moy tous les yeux ,

c'est ce qu'il ne m'appartient pas

* Virgile, 3^e. des Géorgiques.

46 LES LETTRES DE PLINE,

rappports même il se rencontre plus d'une différence. L'une & l'autre narrent , mais bien diversement. La première s'accommode souvent de faits communs , peu importants , ou méprisables. La seconde aime tout ce qui est extraordinaire , brillant , sublime. Les os , les muscles , les nerfs peuvent paroître dans celle-là ; la fleur & l'embonpoint sied bien à celle-cy. L'Histoire veut de l'énergie , du feu , de la rapidité ; la Harangue demande de la majesté , de la beauté , de la douceur . l'expression , l'harmonie la construction en sont toutes différentes. Car il faut bien se conduire autrement (comme dit Thucydide) , si l'on attend tout de son siècle , ou si l'on n'attend rien que des siècles à venir. L'Orateur vise au premier de ces objets ; l'Historien au

LIVRE CINQUIÈME. 47

second. Voilà ce qui m'empêche de mêler des ouvrages si peu semblables, & que leur étendue rend nécessairement différents. Je crains que troublé par un mélange si extraordinaire, je n'aie mis icy ce qui doit être placé là; c'est pourquoy (pour parler le langage du Barreau), je demande pour un temps dispense de plaider. Commencez à songer quel siècle nous choisirons. Si nous nous arrêtons aux siècles éloignés, & dont nous avons déjà l'histoire, nos matériaux sont tous prêts; mais la comparaison est fâcheuse à soutenir. Si nous prenons ces derniers siècles, & dont jusqu'icy l'on n'a rien écrit, nous risquons de nous faire peu d'amis & beaucoup d'ennemis. Outre que, dans une si effroyable corruption de mœurs, on trouve cent actions à condamner, contre une à louer;

48 LES LETTRES DE PLINE,

il arrive encore qu'on vous condamne, de quelque façon que vous vous en acquittiez. Si vous louiez, c'est trop peu ; si vous blâmez, c'est trop, quoyque vous ayez fait l'un avec toute la profusion, l'autre avec toute la retenue possible. Mais ce n'est pas ce qui m'arrête. Je me sens assez de courage pour me vouer à la vérité. Tout ce que je vous demande, c'est de me préparer la voye où vous me voulez faire entrer. Choisissez un sujet, afin que prêt à écrire, nulle autre nouvelle raison ne puisse plus me retarder. Adieu.



LETTE

L E T T R E I X.

A Saturnin.

VOTRE Lettre a fait sur moy des impressions fort différentes; car elle m'annonçoit tout-à-la-fois d'agréables & de fâcheuses nouvelles. Les agréables font, que vous demeurez à Rome. Vous me dites que vous n'en êtes pas content: mais j'ay bien lieu de l'être moy, puisque vous m'assurez que vous n'attendez que mon retour pour lire publiquement vos ouyrages; & je suis aussi sensible que je le dois à cette marque de votre amitié. Les nouvelles fâcheuses font, que Julius Valens est fort malade; quoyqu'à regarder la maladie par rapport à luy, il n'est pas à

70 LES LETTRES DE PLINE,

plaindre. Il ne peut rien luy arriver de mieux , que d'être délivré au plutôt d'un mal incurable. Mais ce qui me paroît triste, & même cruel, c'est que Julius Avitus soit mort, en revenant de la Province où il avoit exercé la charge de Trésorier ; & soit mort dans un vaisseau , loin de son frere qui l'aimoit tendrement , loin de sa mere & de ses sœurs. Cela ne touche plus le mort ; mais cela le touchoit, lors qu'il étoit mourant , & touche encore ceux qui restent. Quel chagrin, de voir enlever dans la fleur de l'âge un homme d'une si belle espérance , & que ses vertus eussent élevé au plus haut rang, si elles eussent eu le loisir de mûrir ! Quel amour n'avoit-il point pour les lettres ! Que n'a-t-il point lû ! Combien n'a-t-il point écrit ! Que de biens perdus avec luy pour

LIVRE CINQUIÈME. 51

la postérité ! Mais pourquoy me laisser aller à la douleur ? Quand on s'y veut abandonner , peut-on manquer de sujets , de quelque côté qu'on se tourne ? Il faut finir ma lettre , si je veux arrêter le cours des larmes qu'elle me fait répandre. Adieu.

LETTRE X.

A Antonin.

JE ne sens jamais mieux toute l'excellence de vos vers , que quand j'essaye de les imiter. Comme les Peintres qui entreprennent de peindre un visage , dont la beauté est parfaite , conservent rarement toutes ses graces dans leur tableau : de même , lors que je veux me former sur ce modèle , je m'apperçois que , mal-

52 LES LETTRES DE PLINE,
gré mes efforts, je demeure au-
dessous. C'est ce qui m'oblige à
vous conjurer de plus en plus,
de nous donner beaucoup de sem-
blables ouvrages, où tout le mon-
de désire d'atteindre, sans que per-
sonne, ou presque personne, le
puisse faire. Adieu.

LET T R E X I.

A Suetone.

ACQUITTEZ enfin la pro-
messe que mes vers * ont
faite de vos ouvrages à nos amis
communs. On les souhaite, on
les demande tous les jours avec
tant d'empressement, que je crains
qu'à la fin ils ne soient citez à com-
paroître. Vous sçavez que j'hésite

* Le texte dit, Hendécasyllabes.

LIVRE CINQUIÈME. 53

autant qu'un autre , quand il s'a-
git de se donner au Public ; mais
sur ce point , vous passez de bien
loin ma lenteur & ma retenuë. Ne
différez donc plus à nous satisfai-
re : ou craignez que je n'arrache
par des * vers aigres & piquants ,
ce que des vers doux & flatteurs
n'ont pû obtenir. Votre ouvra-
ge est venu à un point de perfec-
tion , où la lime ne sçauroit plus
le polir , mais peut seulement
l'affoiblir. Donnez-moy le plaisir
de voir votre nom à la tête d'un
livre. Souffrez que l'on copie ,
que l'on entende lire , qu'on li-
se , qu'on achète les œuvres de
mon cher Suetone. Il est bien
juste que votre amitié récipro-
que vous engage à me rendre la
même joye que je vous ay don-
née. Adieu.

* Le texte dit, que je n'arrache par des Sczons
ce que les Hendécasyllabes n'ont pû obtenir.

LETTRE XII.

A Fabatus , ayeul de sa femme.

J'AY reçû votre lettre , qui m'apprend que vous avez embelli notre Ville d'un somptueux Portique , sur lequel vous avez fait graver votre nom & celui de votre fils ; que le lendemain de la fête célébrée à cette occasion, vous avez promis un fond pour l'embellissement des portes ; qu'ainsi la fin d'un bienfait a été le commencement d'un autre. Je me réjouis premièrement de votre gloire, dont une partie rejailit sur moy par notre alliance ; ensuite de ce que de si magnifiques monuments assurent la mémoire de mon beau-pere ; enfin de ce que notre Patrie devient de plus en

LIVRE CINQUIÈME. 55
plus florissante. Tous les nouveaux
ornemens qu'elle reçoit, de quel-
que main qu'ils viennent, me font
plaisir ; mais de la vôtre, ils me
comblent de joye. Il ne me reste
qu'à prier les Dieux de vous con-
server dans cette disposition, &
de ménager à cette disposition de
longues années. Car je compte
qu'après avoir fini l'ouvrage que
vous venez de promettre, vous
en recommencerez un autre. La
libéralité ne sçait point s'arrêter,
quand une fois elle a pris son
cours ; & elle est toujours plus
belle, plus elle se répand. Adieu.



L E T T R E X I I I .

A Scaurus.

DANS le dessein de lire une petite harangue de ma façon que je veux donner au Public, j'ay assemblé quelques amis. Ils étoient assez pour me donner lieu de craindre leur jugement; & assez peu, pour me pouvoir flatter qu'il seroit sincère. Car j'avois deux vûës dans cette lecture. La première, de redoubler mon attention par le désir de plaire. La seconde, de profiter de celle des autres, sur des défauts que ma prévention en ma faveur pouvoit m'avoir cachez. J'ay réüssi dans mon dessein. L'on m'a donné des avis; & moy-même j'ay fait mes remarques & me suis

LIVRE CINQUIÈME. 57

critiqué. J'ay donc corrigé l'ouvrage, que je vous envoie : le titre vous en apprendra le sujet, & la pièce même vous expliquera le reste. Il est bon de l'accoutumer dès aujourd'huy à se passer de préface pour être entenduë. Mandez-moy, je vous en supplie, ce que vous pensez, non-seulement du corps de l'ouvrage, mais encore de chacune de ses parties. Je feray ou plus disposé à le garder, ou plus hardi à le faire paroître, selon que vous m'y aurez déterminé. Adieu.

LETTRE XIV.

A Valerianus.

VOUS me priez ; & je vous l'ay promis (si vous m'en priez), de vous mander, quel

58 LES LETTRES DE PLINE,

succès avoit eu l'accusation intentée par Nepos contre Thuscillus Nominatus. On le fit entrer. Il plaida luy-même sa cause, sans que personne parût contre luy ; car les Députés des Vicentins, non-seulement ne le chargerent point ; mais ils le favorisèrent. Le précis de sa défense fut , qu'il n'avoit point manqué de fidélité , mais de courage ; qu'il étoit sorti de chez luy résolu de plaider ; qu'il avoit même été à l'Audience : mais qu'il s'étoit retiré , effrayé par les discours de ses amis ; qu'on l'avoit averti de ne pas s'opposer , principalement dans le Sénat , au dessein qu'un Sénateur avoit si fort à cœur , qu'il ne le soutenoit plus comme un simple établissement de Foire , mais comme une affaire où il y alloit de son crédit , de son honneur & de sa

dignité ; qu'à négliger cet avis , il n'y avoit pour luy qu'un repentiment inévitable à attendre. Quoyqu'il dit vray , cela ne fut écouté & reçu favorablement que de fort peu de personnes. Il passa de-là aux excuses & aux supplications , qu'il accompagna de beaucoup de larmes. D'ailleurs , comme il est très-habile , il tourna tout son discours de manière , qu'il paroïssoit plutôt demander grace , que justice ; & cela étoit en effet & plus insinuant & plus sûr. Afranius Dexter , Consul , fut d'avis de l'absoudre. Il avoïa que Nominatus eût mieux fait de soutenir la cause des Vicentins , avec le même courage qu'il s'en étoit chargé : mais il prétendit que la faute de Nominatus étant exempte de fraude , que luy n'étant d'ailleurs convaincu de rien , qui méritât

60 LES LETTRES DE PLINE,

punition, il falloit le renvoyer absous, sans autre condition, que de rendre aux Vicentins ce qu'il en avoit reçu. Tout le monde fut de cette opinion, excepté Flavius Aper. Celuy-cy opinna à interdire Nominatus pendant cinq ans des fonctions d'Avocat; & quoyque son autorité n'eût pû entraîner personne dans son sentiment, il y demeura ferme. Il alla même, en vertu du pouvoir que la Loy en donne à celuy qui peut convoquer le Sénat, jusqu'à faire jurer à Afranius Dexter (le premier qui avoit opiné à l'absolution), qu'il croyoit que cet avis étoit salutaire à la République. Plusieurs se récrierent contre cette proposition, toute juste qu'elle étoit, parce qu'elle sembloit taxer de corruption celuy qui avoit opiné. Mais avant que de recueillir les

LIVRE CINQUIÈME. 61
voix, Nigrinus, Tribun du Peuple, fit une remontrance pleine d'éloquence & de force, où il se plaignoit, que les Avocats vendoient leur ministere; qu'ils vendoient même leur prévarication; que l'on trafiquoit des causes; & qu'à la gloire (autrefois le seul prix d'un si noble employ) on avoit substitué les dépouilles des plus riches Citoyens, dont l'on s'étoit fait de grands & solides revenus. Il cita sommairement les Loix faites sur ce sujet. Il fit souvenir des décrets du Sénat; & il conclut, que puisque les Loix & les Décrets méprisez ne pouvoient arrêter le mal, il falloit supplier l'Empereur de vouloir bien y remédier luy-même. Peu de jours après, le Prince a fait publier un Edit sévère & doux tout ensemble. Vous le lirez. Il est dans les Archives pu-

bliques. Que je suis content de ne m'être pas seulement abstenu de faire aucun traité pour les causes dont je me suis chargé, mais d'avoir toujours refusé toutes sortes de présens, & jusqu'à des étrennes ! Il est vray que tout ce qui n'a pas l'air honnête, se doit éviter, non pas comme s'il étoit défendu, mais comme s'il étoit honteux. Il y a pourtant je ne sçay quelle satisfaction, à voir publiquement défendre ce que vous ne vous êtes jamais permis. Il y aura peut-être (& il n'en faut pas douter) ; il y aura moins d'honneur & moins de gloire dans mon procédé, lors que tout le monde fera par force, ce que je faisois volontairement. Je jouïs cependant du plaisir d'entendre les uns m'appeller devin* ;

* Allusion à la dignité d'Augure, dont il étoit pourvu.

LIVRE CINQUIÈME. 63

les autres me reprocher, en badinant & en plaisantant, qu'on a voulu réprimer mon avarice & mes rapines. Adieu.

LETTRE XV.

A Pontius.

J'ETOIS à Cosme, quand j'ay reçû la nouvelle que Cornutus avoit été commis pour faire travailler aux réparations de la voye Emilienne. Je ne puis vous exprimer combien j'en suis aise, & pour luy & pour moy. Pour luy, parce que bien qu'il soit véritablement sans ambition, un honneur qu'il n'a point recherché, doit pourtant luy faire plaisir. Pour moy, parce que je ressens plus de joye d'avoir été nommé à cette charge, depuis

64 LES LETTRES DE PLINE,

que je vois qu'on en donne une semblable à Cornutus. Car il n'est pas plus agréable de se voir élever, que de se voir égaler aux gens de bien par les dignitez. Et où trouver un plus honnête homme que Cornutus, un homme plus intègre, plus formé sur le modèle des anciennes mœurs, plus consommé en tout genre de vertus ? Ce que j'en dis, ce n'est pas sur sa réputation, qui d'ailleurs est aussi bien établie, que juste ; mais sur la foy d'une très-longue expérience. Nous avons toujourns eu pour amis, dans l'un & dans l'autre sexe, tous ceux que de notre temps le mérite a distinguez. Cette société d'amitié nous a très-étroitement unis. Les Charges ont achevé, par des engagements publics, de ferrer les nœuds qui nous lient. Vous sçavez que je l'ay

LIVRE CINQUIÈME. 65

eu pour Collégué, comme si l'on eût consulté mes vœux, & quand je fus Surintendant des Finances, & quand je fus Consul. Alors je connus à fond quel homme & de quel prix il étoit. Je l'écoutois comme un maître, je le respectois comme un pere; & en cela je donnois bien moins à l'âge qu'à la sagesse. Voilà ce qui m'engage à me réjouir, autant pour moy que pour luy, autant en public qu'en particulier, de ce qu'enfin la vertu ne conduit plus comme auparavant au précipice, mais aux honneurs. Je ne finirois point, si je m'abandonnois à ma joye. Je passe à vous dire ce que je faisois, quand votre lettre m'a été renduë. J'étois avec l'ayeul, avec la tante paternelle de ma femme, & avec des amis que je n'avois point vûs depuis longtemps; je visitois mes Terres; je

66 LES LETTRES DE PLINE,
recevois les plaintes des payfans;
je lisois leurs mémoires & leurs
comptes, en courant & bien mal-
gré moy: car je me suis destiné
à d'autres lectures, à d'autres écrits.
Je commençois même à me dis-
poser au retour, pressé par mon
congé prêt à finir, & averti de
retourner à ma Charge, par celle
qu'on vient de donner à Cornu-
tus. Je souhaite fort que vous quit-
tiez votre Campanie dans le mê-
me temps; afin qu'après mon re-
tour à Rome, il n'y ait aucun
jour perdu pour notre commerce.
Adieu.



LETTRE XVI.

A Marcellin.

JE vous écris accablé de tristesse. La plus jeune fille de notre ami Fundanus vient de mourir. Je n'ay jamais vû une personne plus jolie, plus aimable, plus digne non-seulement de vivre long-temps, mais de vivre toujours. Elle n'avoit pas encore quatorze ans accomplis ; & déjà elle montrait toute la prudence de la vieillesse. On remarquoit déjà dans son air toute la majesté d'une femme de condition ; & tout cela ne luy ôtoit rien de cette innocente pudeur, de ces graces naïves qui plaisent si fort dans le premier âge. Avec quelle simplicité ne demeueroit-

68 LES LETTRES DE PLINE ,

elle pas attachée au cou de son pere ? Avec quelle douceur & avec quelle modestie ne recevoit-elle pas ceux qu'il aimoit ? Avec quelle équité ne partageoit-elle pas sa tendresse , entre ses nourrices & les maîtres qui avoient cultivé ou ses mœurs ou son esprit ? Pouvoit-on étudier avec plus d'application , & avec des dispositions plus heureuses ? Pouvoit-elle mettre moins de temps , & plus de circonspection dans ses divertissements ? Vous ne sçauriez vous imaginer sa retenue , sa patience , sa fermeté même dans sa dernière maladie. Docile aux Médecins , attentive à consoler son pere & sa sœur , après que toutes ses forces l'eurent abandonnée , elle se soutenoit encore par son seul courage. Il l'a accompagné jusqu'à la dernière extrémité , sans que ni la lon

LIVRE CINQUIÈME 69

gueur de la maladie, ni la crainte de la mort, l'ayent pû abattre; & c'est ce qui ne sert qu'à augmenter & notre douleur & nos regrets. Mort vraiment funeste & prématurée; mais conjoncture encore plus funeste & plus cruelle que la mort. Elle étoit sur le point d'épouser un jeune homme très-aimable. Le jour pour les noces étoit pris; nous y étions déjà invitez. Hélas! quel changement! Quelle horreur succède à tant de joye! Je ne puis vous exprimer de quelle tristesse je me suis senti pénétré, quand j'ay appris que Fundanus, inspiré par la douleur toujours féconde en tristes inventions, a donné ordre, luy-même, que tout ce qu'il avoit destiné en bijoux, en perles, en diamans, fût employé en beaumes, en essences, en parfums. C'est un homme sçavant,

70 LES LETTRES DE PLINE,

& sage, & qui, dès sa plus tendre jeunesse, s'est formé la raison par les meilleures sciences, & par les plus beaux arts ; mais aujourd'hui il méprise tout ce qu'il a ouï dire, & ce qu'il a souvent dit luy-même. Enfin toutes ses vertus disparoissent & l'abandonnent à sa seule tendresse. Vous ne vous en tiendrez pas à luy pardonner : vous le louerez, quand vous songerez à ce qu'il a perdu. Il a perdu une fille qui n'avoit pas seulement la manière, l'air, les traits de son pere ; mais que l'on pouvoit appeler son portrait, tant elle luy ressembloit. Si donc vous luy écrivez sur un si juste chagrin, souvenez-vous de mettre moins de force & de raison, que de compassion & de douceur dans vos consolations. Le temps ne contribuera pas peu à les luy faire goûter. Car de même qu'une

LIVRE CINQUIÈME. 71

playe toute récente appréhende la main du Chirurgien , & que dans la fuite , elle la souffre & la souhaite : ainsi la nouvelle affliction se révolte d'abord contre les consolations & les écarte ; mais peu après elle les cherche & se rend à celles qui sont adroitement ménagées. Adieu.

LETTRE XVII.

A Spurinna.

JE viens d'entendre Calpurnius Pison. J'ay d'autant plus d'empressement de vous le dire , que je vous connois partisan déclaré des Belles-lettres , & que je sçay quel plaisir vous avez de voir de jeunes gens marcher dignement sur les traces de leurs ancêtres.

72 LES LETTRES DE PLINE,

Le Poëme qu'il a lû, étoit intitulé, *L'Amour dupé* *, sujet riche & galand. Il l'a traité en vers Elégiaques. Ils sont coulants, tendres, aîsez ; & ses expressions ont de la majesté, quand il le faut. Vous le voyez, par une agréable variété, tantôt s'élever, tantôt descendre ; mêler avec un esprit qui ne se dément point, la noblesse à la simplicité, les graces légères aux beautés plus marquées, l'enjouement au sérieux. Il répandoit sur tout cela de nouveaux agréments, par une prononciation charmante ; & il accompagnoit cette prononciation d'une modestie, d'une rougeur, & d'un certain embarras très-propres à faire valoir ce qu'on lit ; car je ne sçay pourquoy la timidité sied

* Selon quelques-uns, Fête de l'Amour, ou Jeu de l'Amour.

mieux

finieux à un homme de lettres , que la confiance. Il ne tiendrait qu'à moy de vous conter beaucoup d'autres particularitez , qui ne font ni moins remarquables dans un homme de cet âge , ni moins rares dans un homme de cette condition ; mais il faut retrancher ce détail. La lecture finie , j'embrassay Pison long-temps & à plusieurs reprises ; & persuadé qu'il n'y a point de plus puissant aiguillon que la louange , je l'exhortay fort de continuer , comme il avoit commencé , & d'illustrer autant ses descendants , qu'il avoit été illustré par ses ayeux. J'en fis mes compliments à sa mere & à son frere , qui , par son bon naturel , ne se fit pas moins d'honneur dans cette occasion , que Calphurnius s'en est fait par son esprit , tant l'inquiétude & la joye parurent tour à tour in-

74 LES LETTRES DE PLINE,
téresser le premier de ces deux
freres pour le second. Fasse le
Ciel que j'aye souvent de sem-
blables nouvelles à vous man-
der! J'affectionne mon siècle : je
voudrois fort qu'il ne fût point
sans éclat & sans vertu ; & je
souhaite avec passion, que nos
jeunes gens de qualité n'atta-
chent pas toute leur noblesse aux
images de leurs ancêtres. Celles
que les Pisons voyent chez eux,
semblent les louer, & (ce qui seul
doit suffire à la gloire de tous deux)
les reconnoître. Adieu.



LETTRE XVIII.

A Macer.

IL ne me manque rien, puisque vous êtes content. Vous avez avec vous votre femme & votre fils ; vous jouïſſez de la mer, de la fraîcheur de vos fontaines, de la beauté de vos campagnes, des agréments d'une maison délicieufe. Car quelle autre opinion peut-on avoir d'une maison, qu'avoit choiſi pour ſa retraite un homme * alors plus heureux encore, que lors qu'il fut parvenu au comble du bonheur ? Pour moy, dans ma maison de Toſcane, la chaffe & l'étude m'amuſent tour à tour, & quelquefois routes deux enſem-

* Pline parle icy de Nerva, à qui cette maison appartenoit avant qu'il fût Empereur.

76 LES LETTRES DE PLINE,
ble. Cependant je ne puis jus-
qu'icy décider lequel est le plus
difficile , de faire une bonne
chasse , ou un bon ouvrage.
Adieu.

LET TRE XIX.

A Paulin.

JE vous avoüeray ma douceur
pour mes gens , d'autant plus
franchement , que je sçay avec
quelle bonté vous traitez les vô-
tres. J'ay toujours dans l'esprit ce
vers d'Homere :

Il avoit pour ses gens une douceur de pere ;

& je n'oublie point le nom de
pere de famille que parmi nous
on donne aux maîtres. Mais
quand je serois moins humain
& plus dur , je me laisserois

LIVRE CINQUIÈME. 77

toucher par le pitoyable état où se trouve mon affranchy Zozime. Plus il a besoin de compassion, plus je luy en dois. C'est un homme de bien, officieux; il a des belles lettres, & réüssit parfaitement dans la représentation de la Comédie, qui est sa profession, & pour ainsi dire sa charge. Sa déclamation a de la force, de la justesse, de la naïveté, de la grace; & il jouë de la lyre, mieux qu'il n'appartient à un Comédien. Ce n'est pas tout. Il lit des Harangues, des Histoires, & des Vers, comme s'il n'avoit jamais fait autre chose. Je vous mande tout ce détail, afin que vous sçachiez combien de services & de services agréables cet homme seul me rend. Ajoûtez-y une ancienne inclination que j'ay conçûë pour luy, & que le péril où il est a redoublée.

78 LES LETTRES DE PLINE,

Car la nature nous a fait de telle sorte, que rien ne donne plus d'ardeur & de vivacité à notre tendresse, que la crainte de perdre ce que nous aimions. Et cette crainte, il ne me la cause pas pour la première fois. Il y a quelques années que déclamant avec contention & véhémence, il vint tout-à-coup à cracher le sang. Je l'envoyay en Egypte pour se rétablir; & après y avoir fait un assez long séjour, il en est revenu depuis peu en assez bon état. Mais ayant voulu forcer sa voix plusieurs jours de suite, une petite toux le menaça d'abord de rechûte; & peu après, son crachement de sang le reprit. Pour essayer de le guérir, j'ay résolu de l'envoyer à votre Terre de Frioul. Je me souviens de vous avoir souvent oüy dire que l'air y est fort sain, & le lait très-bon, pour ces sor-

LIVRE CINQUIÈME. 79
tes de maladies. Je vous supplie
donc de vouloir bien écrire à vos
gens, de le recevoir dans votre
maison, & de luy donner tous
les secours que luy seront néces-
saires. Il ne les étendra pas bien
loin : car il est si sobre & si rete-
nu, qu'il refuse non-seulement
les douceurs que l'état d'un mala-
de peut demander, mais même
les choses que cet état semble exi-
ger. Je luy donneray pour faire son
voyage ce qu'il faut à un homme
& frugal & qui va chez vous.
Adieu.

LETTRE XX.

A Ursus.

PEU après que les Bithiniens
eurent intenté leur accusa-
tion contre Julius Bassus, ils en
D iv

80 LES LETTRES DE PLINE,
formerent une nouvelle contre
Varenius leur Gouverneur, ce-
luy-là même qui, à leur priere,
leur avoit été donné pour Avo-
cat contre Bassus. Lors qu'ils
eurent été introduits dans le Sé-
nat, ils demanderent permission
d'informer; & Varenius, de son
côté, demanda qu'il luy fût per-
mis de faire entendre les témoins
qui pouvoient servir à sa justifica-
tion. Les Bithiniens s'étant op-
posez à la demande de Varenius,
il fallut plaider. Je parlay pour
luy avec quelque sorte de succès;
mais si je parlay bien ou mal,
c'est au plaidoyé même à vous
l'apprendre. La fortune influë de
manière ou d'autre sur l'événe-
ment d'une cause. La mémoire,
le geste, la prononciation, la con-
joncture même, enfin les pré-
ventions favorables ou contrai-
res à l'accusé, vous donnent ou

LIVRE CINQUIÈME. 81
vous ôtent beaucoup. Au lieu
que la pièce dans une lecture ne
se ressent ni des égards, ni des
animositez, ni des autres hazards
heureux qui se rencontrent dans
une action publique. Fonteïus
Magius, l'un des Bithiniens, me
répliqua, & dit très-peu de cho-
ses en beaucoup de paroles. C'est
la coûtume de la plûpart des Grecs:
la volubilité leur tient lieu d'a-
bondance dans le discours. Ils pro-
noncent tout d'une haleine, &
poussent avec une rapidité de tor-
rent les périodes les plus longues,
& les plus embarrassées. • Julius
Candidus dit donc fort agréable-
ment : *Autre chose est un Discoureur,*
autre chose un Orateur. Car l'élo-
quence n'a été donnée en partage
qu'à un homme ou deux au plus,
& même à personne, si nous en
voulons croire Marc-Antoine.
Mais cette facilité de discourir,

82 LES LETTRES DE PLINE ,

dont parle Candidus , est le talent de beaucoup de gens , & souvent des plus téméraires. Le jour suivant , Homulus plaida pour Varenus avec beaucoup d'adresse , de force , de justesse. Nigrinus répondit d'une manière ferrée , pressante & fleurie. Acilius Rufus , Consul désigné , fut d'avis de permettre aux Bithiniens d'informer. Il n'opina point sur la demande de Varenus ; & par ce silence , il fit assez entendre qu'il ne croyoit pas qu'on y dût avoir égard. Cornelius Priscus , homme Consulaire , vouloit qu'on accordât également aux accusateurs & à l'accusé ce qu'ils demandoient ; & son opinion prévalut. Nous avons ainsi obtenu ce qui n'étoit autorisé , ni par aucune Loy , ni par aucun usage , quoyque d'ailleurs cela fût fort juste.

LIVRE CINQUIÈME. 83

Demandez-vous pourquoy juste ?
Ma lettre ne vous en dira rien :
car s'il est vray ce que dit Homere,

Les airs les plus nouveaux sont les plus agréables,

je ne puis prendre trop de soin
qu'une lettre indiscrette n'enle-
ve à mon discours cette grace &
cette fleur de la nouveauté, qui
n'en font pas le moindre mérite.
Adieu.

LETTRE XXI.

A Rufus.

JE m'étois rendu dans la Basi-
lique Julienne, pour entendre
les Avocats à qui je devois ré-
pondre dans l'audience suivante.
Les Juges avoient pris place,
les Centumvirs étoient arrivez,

84 LES LETTRES DE PLINE ,

tout le monde avoit les yeux tournés sur les Avocats, un profond silence régnoit, lors qu'il arrive un ordre du Préteur de lever la séance. On nous renvoye, & avec une grande joye de ma part; car je ne suis jamais si bien préparé, qu'un délai ne me fasse plaisir. La cause de ce dérangement vient du Préteur Nepos, qui ramene la sévérité des Loix dans ses Edits. Il en avoit publié un, par lequel il avertissoit & les accusateurs & les accusez, qu'il exécuteroit à la lettre le Décret du Sénat, transcrit à la suite de son Edit. Par ce Décret, il étoit ordonné à tous ceux qui avoient un procès, de quelque nature qu'il fût, de faire serment avant que de plaider, qu'ils n'avoient rien donné, rien promis, rien fait promettre à celuy qui s'étoit chargé de leur cause. Par ces termes,

LIVRE CINQUIÈME. 85

& par une infinité d'autres, il étoit défendu aux Avocats de vendre leur ministère, & aux Parties de l'acheter. Cependant on permettoit, après le procès terminé, de donner jusqu'à la concurrence de dix mille sesterces. * Le Préteur, qui préside aux Centumvirs, embarrassé par cette action de Népos, & incertain s'il en devoit suivre l'exemple, a pris ce temps pour en délibérer, & nous a donné ce repos imprévu. Cependant vous n'entendez dans Rome que blâmer & louer cet Edit de Népos. Les uns s'écrient : Nous avons un réparateur des torts : N'avons-nous donc point eu de Préteurs avant luy ? Et qui est donc cet austere réformateur ? Les autres disent : Il a fort bien fait. Sur le point d'exercer la Magistrature, il a parcouru le Droit, il s'est rempli

* Environ mille livres de notre monnoye.

86 LES LETT. DE PLINE, LIV. V.
des Loix ; il a lû exactement les
Décrets du Senat ; il abolit un tra-
fic honteux ; & ne peut souffrir
que la chose du monde la plus
glorieuse soit vénale. Voilà les dis-
cours qui se tiennent dans les
deux partis , & dont l'événement
décidera. Rien n'est moins raison-
nable , mais rien n'est plus com-
mun , que de voir les entrepri-
ses honnêtes ou honteuses être
approuvées ou blâmées , selon le
succès. De-là , il arrive souvent
qu'une même action est regardée
tantôt comme une action de zèle
ou d'ostentation , tantôt comme
un trait de liberté ou de folie.
Adieu.





LES
LETTRES
 DE
PLINE LE JEUNE.

LIVRE SIXIÈME.

LETTRE PREMIÈRE.

A Tyron.



ENDANT que nous étions, vous dans la marche d'Ancone, moy au-delà du Pô, je supportoais plus doucement votre ab-

88. LES LETTRES DE PLINE,
sence : mais depuis que je suis de
retour, & que vous continuez à
demeurer où vous êtes, elle me
devient insupportable; soit que les
lieux où nous avons coûtume de
passer la vie ensemble, me fassent
plus fortement penser à vous; soit
que rien ne redouble tant la pas-
sion de revoir les absents, que d'en
être plus près; & que plus l'es-
pérance de jouir d'un bien est
prochaine, plus l'impatience de
le posséder est vive. Quoyqu'il en
soit, délivrez-moy de cette peine.
Venez à Rome, ou comptez que
je m'en retourne d'où je suis trop
indiscrettement & trop tôt revenu,
quand ce ne seroit que pour avoir
le plaisir d'éprouver, lors que vous
vous trouverez à Rome sans moy,
si vous m'écrirez du stile dont je
vous écris. Adieu.

L E T T R E I I.

A Arrien.

JE songe quelquefois à Regulus dans nos Audiences : car je ne veux pas dire que je l'y souhaite. Demandez-vous pourquoy j'y songe ? Il estimoit les Lettres ; il sçavoit craindre & pâlir ; il composoit. Quoyqu'il n'eût pû se défaire de l'habitude de se défigurer le visage avec un bandeau blanc , qu'il attachoit différemment , selon qu'il devoit plaider pour le demandeur ou pour le défendeur * ; quoyqu'il ne pût s'em-

* Le texte ajoute , qu'il se frottoit d'huile l'œil droit , quand il plaidoit pour le demandeur ; l'œil gauche , quand il parloit pour le défendeur ; & que suivant cette règle , il transportoit de l'un à l'autre sourcil le bandeau blanc dont il le cachoit. Mais j'ay crû que ce détail présentoit une image peu agréable aux Lecteurs ; & je donne cette note à la fidélité que je dois à l'Auteur.

90 LES LETTRES DE PLINE ,

pêcher par une superstition ridicule de consulter les Sacrificateurs sur le succès de son plaidoyer, il faut avouer que tout cela ne parloit que de la haute opinion qu'il avoit de l'éloquence. Mais ce qu'il y avoit d'agréable pour ceux qui devoient parler avec luy, c'est qu'il demandoit la liberté de plaider aussi long-temps qu'il pouvoit être nécessaire, & qu'il ramassoit un grand nombre d'auditeurs. Car quel plaisir de pouvoir, à la faveur de la haine qu'un autre s'attire, étendre son discours tant que l'on veut, & dans un auditoire assemblé pour luy, & qui se trouve comme à souhait pour vous ! Quoyqu'il en soit, Regulus a fort bien fait de mourir, & eût fait encore mieux de mourir plutôt. Toutefois sa vie aujourd'huy ne pourroit plus alarmer le public, sous un Empe-

reur qui ne luy laisseroit pas le pouvoir de nuire. Voilà pourquoy il est permis de se souvenir quelquefois de Regulus. Depuis qu'il est mort, la coûtume s'est par tout établie, de ne donner, & même de ne demander qu'une ou deux heures pour plaider; & souvent qu'une demie heure. Car ceux qui parlent, aiment mieux avoir plaidé, que de plaider; & ceux qui écoutent, songent plus à expédier qu'à juger: tant la négligence, la paresse, le mépris des études, & l'indifférence pour les périls auxquels on expose les Parties, ont fait de progrès. Quoy donc! sommes-nous plus sages que nos Ancêtres, plus justes que les Loix, qui accordent tant d'heures, tant de jours, tant de remises? Nos peres étoient sans doute des stupides, ou des esprits pesants; mais nous qui

92 LES LETTRES DE PLINE ,

ſçavons nous expliquer bien plus nettement , comprendre bien plus vite , juger bien plus équitablement , nous expédions les cauſes en moins d'heures , qu'ils n'y employoient de jours. Où êtes-vous , Regulus , vous qui par vos brigues obtenez de tous les Juges , ce que très - peu d'entr'eux accordent aux obligations de leurs charges ? Pour moy , toutes les fois que je ſuis Juge (ce qui m'arrive plus ſouvent que d'être Avocat) , je donne libéralement tout le temps qu'on me demande. Je trouve qu'il y a de la témérité , à deviner combien doit durer une cauſe , que l'on n'a point entenduë ; à preſcrire des bornes à l'explication d'une affaire qu'on ne ſçait pas : & je ſuis perſuadé , que la religion d'un bon Juge luy fait compter la patience entre ſes premiers devoirs , & pour une des

LIVRE SIXIÈME. 93

plus importantes parties de la justice. Mais on dit beaucoup de chose inutiles. Soit. Et ne vaut-il pas mieux les entendre, que de ne pas laisser dire toutes celles qui peuvent être nécessaires? D'ailleurs, par où connoître leur inutilité, quand elles n'ont point encore été dites? Il faut réserver pour nos conversations toutes ces choses, & plusieurs autres semblables vices du temps: car l'amour du bien public vous fait désirer, aussi-bien qu'à moy, de voir réformer des usages qu'il seroit fort difficile d'abolir tout-à-fait. •Venez maintenant à nos familles. Tout va-t-il bien dans la vôtre? Il n'y a rien de nouveau dans la mienne. Mais du caractère dont je suis, plus je jouis d'un bien, plus il me devient précieux: plus je souffre une peine, & plus elle me devient légère. Adieu.

LETTRE III.

A Verus.

JE vous rends graces de la bonté que vous avez, de faire valoir la petite Terre que j'ay autrefois donnée à ma nourrice. Lors que je luy en fis don, elle valloit cent mille sesterces* : ensuite la diminution du revenu en avoit diminué le fond, qui reviendra par vos soins à son premier état. Souvenez-vous sur-tout, que ce ne sont ni les arbres, ni la terre, que je vous recommande (quoy-qu'ils entrent aussi dans ma recommandation), mais mon petit présent. Celle qui l'a reçu, n'a pas plus d'intérêt qu'il produise beau-

* Environ dix mille livres de notre monnoye.

coup, que moy qui l'ay donné.
Adieu.

L E T T R E I V.

A Calphurnie.

JA MAIS je ne me suis tant plaint de mes affaires, que lors qu'elles ne m'ont permis, ni de vous accompagner quand votre santé vous obligea de partir pour la Campanie, ni du moins de vous suivre peu de jours après que vous fûtes partie. C'étoit principalement dans ce temps que j'eusse désiré le plus d'être avec vous, pour juger par mes yeux si vos forces revenoient, si ce corps délicat se rétabliſſoit, & comment votre tempéramment s'accommodoit, soit de la solitude, soit des dou-

96 LES LETTRES DE PLINÉ,
ceurs & de l'abondance * de ce
séjour. Quand vous seriez dans
la meilleure santé, je ne soustien-
drois qu'avec chagrin votre ab-
sence : car c'est un état fort tri-
ste & fort inquiet, que de passer
quelquefois des heures, sans sca-
voir des nouvelles de ce qu'on
aime le mieux. Mais absente &
malade, vous m'allarmez de plus
d'une manière. Il n'est rien que
je n'apprehende & que je ne
m'imagine ; & selon la coûtume
de ceux que la crainte a saisis,
tout ce qui me fait le plus trem-
bler, est ce que j'ay le plus de pen-
chant à croire. C'est pourquoy je
vous conjure avec la dernière
instance, de prévenir mon in-
quiétude par une, & même par
deux lettres chaque jour. Je me

* Le texte ne détermine pas cette abondance ; mais on ne peut guère l'entendre, que du gibier & des fruits.

rassûreray

rassureray du moins tant que je liray : mais je retomberay dans mes premières allarmes dès que j'auray lû. Adieu.

L E T T R E V.

A Ursus.

JE vous avois écrit, que l'on avoit accordé à Varenus la permission de faire entendre ses témoins. Ce décret a paru juste aux uns, injuste aux autres. Lici-nius Nepos, Préteur, a été de ce dernier avis ; & il l'a soutenu avec plus d'opiniâtreté que personne. Dans la première assemblée du Sénat, tenuë depuis, & où il s'agissoit de toute autre chose, il a fait un long discours sur ce sujet, & a traité de nouveau la question jugée. Il a mé-

98 LES LETTRES DE PLINE,

me ajouté, qu'il falloit prier les Consuls de vouloir bien demander au Sénat, si son intention étoit qu'à l'avenir on en ufât à l'égard du péculat comme à l'égard de la brigade; & que dans l'une & l'autre accusation, il fût permis à l'accusé, aussi-bien qu'à l'accusateur, de produire des témoins. Bien des gens n'ont pas goûté cette remontrance, qu'ils ont trouvée faite à contre-temps & après coup. Ils n'ont pû souffrir que Licinius, ayant laissé passer l'occasion naturelle de s'opposer au décret, revînt blâmer ce qui étoit fait, & ce qu'il avoit pû prévenir. Jumentius Celsus Préteur n'épargna ni les paroles, ni le ton, pour luy faire sentir qu'il ne luy appartenoit pas de s'ériger en réformateur du Sénat. Nepos répondit; Celsus répliqua; & ni l'un ni l'autre ne ménagea les injures. Je ne veux pas répéter ce

que je n'ay pû fans chagrin leur ouïr dire. Jugez si je puis approuver la conduite de quelques-uns de nos Sénateurs, que le plaisir de les entendre faisoit courir tantôt du côté de Celfus, tantôt de celuy de Nepos, à mesure que l'un ou l'autre parloit; & qui tantôt les irritoient & les animoient, & tantôt sembloient les appaïser & les réconcilier; ou qui enfin réclamoient souvent la protection de Trajan pour l'un ou pour l'autre, & quelquefois pour tous les deux, comme si l'on eût été à un spectacle. * Mais ce qui m'a semblé le plus indigne, c'est que l'un étoit instruit de ce que l'autre avoit préparé; car Celfus tenoit à la main sa réponse dans une grande feüille; & Népos avoit sa

* Dans les combats de gladiateurs, le peuple demandoit quelquefois graces pour l'un des combattants.

100 LES LETTRES DE PLINE ,
réplique écrite sur ses tablettes.
L'indiscrétion de leurs amis les a
si bien servis , que ces deux hom-
mes qui se devoient quereller ,
sçavoient ce qu'ils se devoient di-
re , comme s'ils se le fussent com-
muniqué. Adieu.

L E T T R E V I .

A Fundanus.

JA MAIS je ne vous ay tant
souhaité à Rome que dans l'oc-
casion présente ; & vous ne pou-
vez me faire plus de plaisir que
de vous y rendre. J'ay besoin d'un
ami qui seconde mes desseins , &
qui partage mes fatigues & mes
inquiétudes. Jules Nason se met
sur les rangs pour demander les
dignitez. Il a beaucoup de con-
currents. Il en a d'un mérite qui

ne fera pas moins d'obstacle à ses prétentions , que d'honneur à ses succès. Je me trouve donc suspendu entre la crainte & l'espérance ; & j'oublie que j'ay été Consul ; car il me semble que je commence à solliciter les Charges que j'ay remplies. N'ayon mérite bien ces sentiments, par l'ancienne amitié qu'il a pour moy. Celle que j'ay pour luy n'est pas un bien qu'il ait hérité de son pere : car son pere & moy , nous étions d'âge trop différent , pour avoir pû être amis. Mais cependant c'est à son pere que cette amitié doit sa naissance. On me le montroit dans ma plus tendre jeunesse , comme un homme digne de vénération. Il n'aimoit pas seulement les lettres , il chérissoit ceux qui les cultivoient. On le voyoit presque tous les jours venir aux leçons de Quintilien & de Nicetes , alors mes Profes-

seurs. C'étoit d'ailleurs un homme de poids, d'une grande distinction, & tel que sa mémoire devoit aujourd'huy servir très-utilement son fils. Mais dans le Sénat, beaucoup de personnes ne l'ont pas connu; & beaucoup d'autres qui l'ont connu, ne font cas que des vivants. Nafon doit donc, sans trop compter sur la gloire de son pere, qui luy donnera plus de lustre que de crédit, mettre tout en usage. Il semble qu'il s'y soit attendu, & qu'il ait prévu cette conjoncture. Il a fait des amis; & il les a cultivez. Je suis un de ceux à qui il s'est le plus attaché, & qu'il semble avoir voulu prendre pour modèle, dès qu'il a été en état de pouvoir choisir. Je ne plaide point, qu'il ne courre à l'Audience. Je ne lis point d'ouvrages en public, qu'il ne soit assis à mes côtez. Je n'en compose point, qu'il

ne vienne des premiers me demander à les voir. Son frere avoit pour moy le même attachement. Il a perdu ce frere; & je dois le remplacer. Je regrette celuy-là, que la mort nous a enlevé avant le temps : je plains celuy-cy, à qui un frere si estimable manque au besoin, & qui se voit réduit à ne plus rien attendre que de ses seuls amis. J'exige donc de votre amitié, que vous veniez au plutôt fortifier ma sollicitation de la vôtre. J'ay grand intérêt de vous montrer par-tout, & d'aller par-tout avec vous. On a pour vous une telle considération, que je m' imagine, que mes prieres, si les vôtres les soutiennent, feront plus efficaces auprès de mes amis même. Rompez toutes sortes d'engagements. Vous vous devez à moy dans cette conjoncture. La confiance que j'ay en vous,

104 LES LETTRES DE PLINÉ,
mon crédit qui se trouve commis, vous en sollicitent. Je m'intéresse vivement pour ce Magistrat futur, & tout le monde le sçait. C'est moy qui poursuis la Charge; c'est sur moy que tombe le risque du succès. En un mot, si on accorde à Nason ce qu'il demande, il en aura tout l'honneur; & moy toute la honte, si on le luy refuse. Adieu.

LETTRE VII.

A Calphurnie.

VOUS me mandez que mon absence vous cause beaucoup d'ennuy; que vous ne trouvez de soulagement qu'à lire mes ouvrages, & souvent à les mettre à ma place auprès de vous. Je suis ravi que vous me désiriez si ar-

demment, & que ces sortes de consolations ayent quelque pouvoir sur votre esprit. Pour moy, je lis, je relis vos lettres, & les reprends de temps en temps, comme si c'en étoit de nouvelles; mais elles ne servent qu'à rendre plus vif le chagrin que j'ay de ne vous point voir: car quelle douceur ne doit-on point trouver dans la conversation d'une personne dont les lettres ont tant de charmes? Ne laissez pas pourtant de m'écrire souvent, quoyque cela me fasse une sorte de plaisir qui me tourmente. Adieu.

LETTRE VIII.

A Priscus.

VOUS connoissez Attilius Crescens; vous l'aimez: car
E v

106 LES LETTRES DE PLINE,

y a-t-il dans Rome quelque personne de considération qui ne le connoisse & qui ne l'aime ? Pour moy, je ne l'aime pas comme l'aiment la plûpart des autres ; mais de tout mon cœur. Les villes dont nous sommes originaires, ne sont qu'à une journée l'une de l'autre. Notre amitié a commencé dès nos plus jeunes années ; & cette sorte d'amitié est ordinairement la plus vive : le temps & la raison n'ont fait que l'augmenter. Tous ceux qui nous connoissent un peu, le sçavent ; car il se vante par-tout de ma tendresse pour luy ; & je ne laisse ignorer à personne, combien son honneur, son repos & sa fortune m'intéressent. Jusques-là qu'un jour qu'il me marquoit son inquiétude, sur ce qu'un homme, dont il avoit lieu de craindre quelque insulte, alloit entrer en exer-

cice de la Charge de Tribun du Peuple, je ne pûs m'empêcher de luy répondre :

*Tant que je joiüras de la clarté du jour,
Jamais sur ces vaisseaux n'appréhendez d'ou-
trages.**

Pourquoy tout cela ? Pour vous apprendre, que moy vivant, on ne peut offenser Attilius. Vous me direz encore, à quoy bon cela ? Valerius Varus luy devoit de l'argent ; il est mort, & a fait Maxime son héritier. Quoyque Maxime soit de mes amis, il est encore plus des vôtres. Je vous conjure donc & j'exige de vous, au nom de notre amitié, que vous fassiez en sorte, qu'Attilius soit entièrement remboursé de tout ce qui luy est dû, en principal & en intérêts échûs depuis plusieurs années. C'est un homme très-

* Vers d'Homere.

108 LES LETTRES DE PLINE,

éloigné d'envier le bien d'autrui ; mais il ne néglige pas le sien , & n'exerce aucun employ lucratif. Sa frugalité fait tout son revenu : car il ne s'attache aux belles lettres où il excelle , que pour son plaisir , ou pour sa gloire. La plus petite perte luy est d'autant plus onéreuse , qu'il luy est plus difficile de la réparer. Tirez - nous l'un & l'autre de cet embarras. Ne m'empêchez pas de jouir de la douceur & des agrements de sa conversation : car je ne puis voir mélancolique , celui dont la gayeté fait toute la mienne. Enfin vous connoissez son enjouement ; prenez garde , je vous supplie , qu'une injustice ne le change en chagrin & en colere. Par la vivacité de sa tendresse , jugez quelle seroit la vivacité de son ressentiment. Une ame aussi grande & aussi noble ne

pardonna pas une injustice qui luy seroit si préjudiciable ; & s'il pouvoit la pardonner , je la regarderois moy , comme si on ni l'avoit faite ; ou plutôt , j'en serois plus indigné que si je l'avois moy-même reçüe. Après tout , pourquoy ces plaintes & ces menaces anticipées ? Il est bien plus sûr de finir comme j'ay commencé ; & de vous supplier de mettre tout en usage , pour ne pas donner sujet de croire , ni à luy (ce que je crains plus qu'on ne peut dire) que j'aye négligé ses intérêts ; ni à moy , que vous ayez négligé les miens. Vous en viendrez à bout , si vous prenez l'un autant à cœur , que je prends l'autre. Adieu.

LETTRE IX.

A Tacite.

VOUS me recommandez d'appuyer Jules Nafon, qui aspire aux Charges. A moy me recommander Nafon! c'est comme si vous me recommandiez à moy-même. Je vous excuse pourtant, & vous le pardonne; car je vous eusse fait la même recommandation, si je me fusse trouvé absent de Rome dans un temps où vous y auriez été. C'est le propre de la rendre amitié, de croire tout nécessaire. Je vous conseille de solliciter les autres, & je vous promets de seconder & de soutenir vos recommandations de toutes les miennes. Adieu.

LETTRE X.

A Albin.

J'AY été chez ma belle-mère, à sa maison d'Alsiun, qui étoit autrefois à Virginius Rufus. Ce lieu a renouvelé ma douleur & les regrets que j'ay de la perte d'un si grand homme. Il se plaisoit dans cette retraite ; & il avoit coûtume de l'appeller l'asile de sa vieillesse. De quelque côté que je me tournasse, mon esprit & mes yeux le cherchoient. J'ay eu envie même de voir son tombeau ; & je me suis repenti de l'avoir vû : car il est encore imparfait ; & il ne faut pas s'en prendre à l'importance de l'ouvrage, qui est très-peu de chose, ou

112 LES LETTRES DE PLINE,

plûtôt qui n'est rien ; mais à la négligence de celuy à qui le soin en a été confié. J'entre dans une colere mêlée de compassion, quand je vois négliger tout ce qui nous reste d'un homme dont la gloire est répandue par toute la terre ; quand je vois ses cendres, dix ans après sa mort, abandonnées, sans inscription & sans honneur. Il avoit pourtant pris luy-même la précaution d'ordonner que l'on gravât sur son tombeau ces deux vers, où la plus belle action de sa vie, action véritablement immortelle & divine, est marquée :

*Cy gît, qui de Vindex réprimant l'attentat,
Voulut, non subjuguier, mais affranchir l'Etat.*

Il y a si peu de fonds à faire sur les amis ; les morts sont si-tôt oubliés, que nous devons prendre sur nous le soin de notre tombeau,

& prévenir les plus justes devoirs de nos héritiers. Car comment ne pas craindre ce que nous voyons être arrivé à Virginius, dont le mérite ne sert qu'à faire mieux connoître & l'outrage & toute son indignité? Adieu.

L E T T R E X I.

A Maxime.

O JOUR HEUREUX ! le Préfet de la Ville m'ayant choisi pour un de ses Assesseurs, j'ay entendu plaider, l'un contre l'autre, deux jeunes hommes d'une grande espérance & nez avec des dispositions excellentes, Fuscus Salinator & Numidus Quadratus. On ne peut trop les admirer ; & ils ne feront pas seulement honneur à notre siècle, mais aux Belles-lettres

114 LES LETTRES DE PLINE,
même. Ils ont l'un & l'autre une
probité surprenante, une ferme-
té judicieuse, un air noble : leur
langage est pur, leur voix mâle,
leur mémoire sûre : enfin la déli-
cateffe de leur discernement ré-
pond bien à l'étenduë de leur es-
prit. Tout cela m'a causé un vé-
ritable plaisir : mais ce qui m'en
a fait le plus, c'est qu'ils avoient
tous deux les yeux attachez sur
moy, comme sur leur guide,
comme sur leur maître ; & que les
Auditeurs croyoient les voir mar-
cher sur mes traces. O jour heu-
reux (car je ne puis m'empêcher
de le répéter) ! O jour que je dois
compter entre les plus fortunez de
ma vie ! Qu'y a-t-il en effet de plus
heureux pour le Public, que de
voir de jeunes gens d'une naissance
illustre, chercher à se faire une ré-
putation & un nom par les let-
tres ? Qu'y a-t-il de plus heureux

LIVRE SIXIÈME. 115

pour moy, que de me voir choisi pour modèle, par ceux qui veulent se former à la vertu? Mais pour goûter éternellement cette joye, je prie les Dieux, & je vous en prends à témoin, que tous ceux qui m'estimeront assez pour me vouloir suivre, puissent me devancer. Adieu.

LETTRE XII.

A Fabatus, ayeul de sa femme.

VOUS ne devez pas me recommander avec ménagement ceux que vous jugez dignes de votre protection. Il vous sied aussi-bien d'être utile à beaucoup de gens, qu'à moy d'acquitter toutes les obligations dont vous pouvez être chargé. Comptez que je rendray à Vectius Priscus tous

116 LES LETTRES DE PLINÉ,
les services dont je seray capable ;
particulièrement dans ma sphère ;
c'est-à-dire , dans le Tribunal des
Centumvirs. Vous m'ordonnez
d'oublier les lettres que vous m'a-
vez (dites-vous) écrites à cœur
ouvert : mais il n'en est point
dont je conserve le souvenir si
précieusement. Je leur dois le
plaisir de sentir combien vous
m'aimez , lors que je vois que vous
en usez avec moy comme vous
aviez coûtume de faire avec votre
fils. Je ne feindray pas même de
vous avouer , qu'elles me flat-
tent d'autant plus , que je n'a-
vois rien à me reprocher : car
j'avois exactement satisfait à tout
ce que vous m'avez comman-
dé. Je vous supplie donc , & je
vous conjure de vouloir bien me
traiter avec la même franchise ,
& de ne m'épargner pas les repro-
ches , quand vous me soupçonne-

LIVRE SIXIÈME. 117

rez de vous avoir manqué : je dis que vous me soupçonneriez ; car je ne vous manqueray jamais. En effet, nous en retirerons tous deux la satisfaction de connoître, vous, que je ne les ay pas mérités ; moy, qu'ils ne partent que de l'excès de votre tendresse. Adieu.

LETTRE XIII.

A Ursus.

AVEZ-vous jamais vu personne plus persecuté que mon amy Varenus, qui a été obligé de soutenir, & pour ainsi dire, de demander encore une fois ce qu'il avoit déjà obtenu avec beaucoup de peine ? Les Bithiniens ont eu l'audace, non seulement de porter aux Consuls des plaintes contre le décret du Sé-

118 LES LETTRES DE PLINE,

nat, mais encore d'en parler fort indignement à l'Empereur, qui n'étoit pas présent, quand ce décret fut rendu; & après avoir été renvoyé au Sénat, ils ne se sont pas rebutez. Claude Capiton parla le premier avec plus d'indiscrétion, que de fermeté; en homme qui déclamoit ouvertement contre un décret du Sénat dans le Sénat même. Fronto Catus répondit d'une manière sage & judicieuse. Le Sénat luy-mêmes'est admirablement conduit; car ceux qui avant le décret avoient été d'avis de refuser à Varenus ce qu'il demandoit, ont après le décret déclaré dans leurs opinions, qu'on ne pouvoit pas luy refuser ce qu'il avoit obtenu. Ils ont cru, que lors que l'affaire étoit indécidée, chacun avoit pû opiner selon ses lumières; mais qu'après la décision, l'avis qui avoit prévalu,

LIVRE SIXIÈME. 119

devoit être l'avis de tout le monde. Acilius Rufus seulement, & avec luy sept ou huit autres; ou, si vous voulez que je parle juste, sept autres sont demeurez dans leur premier sentiment. Il y en avoit dans ce petit nombre, dont la gravité affectée, ou pour mieux dire contrefaite, excitoit la risée. Jugez pourtant par tout ce que nous coûte cette espece d'escarmouche, quels affauts j'auray à soutenir dans le véritable combat. Adieu.



LETTRE XIV.*A Mauricus.*

VOUS me priez d'aller à votre maison de Formium. J'iray, à condition que vous ne vous dérangerez point pour moy; condition que je prétends bien être réciproque. Ce ne sont ny vos mers, ny vos rivages; c'est vous, c'est le loisir & la liberté, que je cherche. Sans cela, il vaudroit mieux demeurer à Rome. Il n'y a point de milieu; il faut tout faire, ou à son gré, ou au gré d'autrui. Tel est mon caractère, je ne veux rien à demy: je veux tout un, ou tout autre. Adieu.

LETTRE

LETTRE XV.

A Romanus.

IL est arrivé une forte plaifante chose pendant que nous étions tous deux absents : mais on m'en a fait le conte presque aussitôt. Passienus Paulus, Chevalier Romain d'une grande considération & très-sçavant, fait des vers élégiaques : il tient cela de famille. Il est du pays de Properce ; & même il le compte entre ses ancêtres. Il lisoit en public un ouvrage qui commençoit par ces mots : *Priscus , vous ordonnez. . .* A cela , Jabolenus Priscus , qui se trouva là présent , comme intime ami de Paulus , se presse de répondre : *Moy ? je n'ordonne rien.* Imaginez - vous les

122 LES LETTRES DE PLINE,
éclats de rire, & les plaifanteries
qui suivirent. Auffi Jabolenus n'a
pas l'esprit fort fain. Cependant
il remplit les devoirs publics ; on
le prend pour Juge ; on le consul-
te : ce qui rend encore & plus
ridicule & plus remarquable ce
qu'il fit alors. L'extravagance d'au-
truy ne laiffa pas de répandre du
froid fur la lecture de Paulus ; tant
il importe à ceux qui doivent lire
des ouvrages en public, non-feu-
lement d'être fenfez, mais même
de n'y inviter que des personnes
qui le foyent. Adieu.

LET TRE XVI.

A Tacite.

VOUS me priez de vous ap-
prendre au vray, comment
mon oncle est mort, afin que vous

LIVRE SIXIÈME. 123

en puissiez instruire la postérité. Je vous en remercie ; car je conçois que sa mort fera suivie d'une gloire immortelle, si vous luy donnez place dans vos écrits. Quoyqu'il ait péri par une fatalité, qui a défolé de très-beaux pays, & que sa perte, causée par un accident mémorable, & qui luy a été commun avec des Villes & des Peuples entiers, doive éterniser sa mémoire ; quoyqu'il ait fait bien des ouvrages qui dureront toujours, je compte pourtant que l'immortalité des vôtres contribuera beaucoup à celle qu'il doit attendre. Pour moy, j'estime heureux ceux à qui les Dieux ont accordé le don, ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire de dignes d'être lûës : & plus heureux encore ceux qu'ils ont favorisez de ce double avantage. Mon oncle tiendra son rang entre

124 LES LETTRES DE PLINE,
les derniers , & par vos écrits ;
& par les siens ; & c'est ce qui
m'engage à exécuter plus volon-
tiers des ordres que je vous aurois
demandez. Il étoit à Misène , où
il commandoit la flotte. Le vingt-
troisième d'Août , environ une
heure après midy , ma mere l'a-
vertit qu'il paroissoit un nuage
d'une grandeur & d'une figure
extraordinaire. Après avoir été
quelque temps couché au Soleil,
selon sa coûtume , & avoir bû
de l'eau froide , il s'étoit jetté
sur un lit , où il étudioit. Il se
leve , & monte en un lieu d'où
il pouvoit aisément observer ce
prodige. Il étoit difficile de dis-
cerner de loin de quelle mon-
tagne ce nuage sortoit. L'événe-
ment à découvert depuis que c'é-
toit du Mont Vésuve. Sa figure
approchoit de celle d'un arbre ,
& d'un Pin plus que d'aucun

autre ; car après s'être élevé fort haut en forme de tronc , il étendoit une espèce de branches. Je m'imagine qu'un vent souterrain le pouffoit d'abord avec une impétuosité , & le soutenoit. Mais soit que l'impression diminuât peu à peu , soit que ce nuage fût affaissé par son propre poids , on le voyoit se dilater & se répandre. Il paroissoit tantôt blanc , tantôt noirâtre , & tantôt de diverses couleurs , selon qu'il étoit plus chargé , ou de cendre , ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle , qui étoit très-sçavant ; & il le crut digne d'être examiné de plus près. Il commande que l'on appareille sa frégate légère , & me laisse la liberté de le suivre. Je luy répondis que j'aimois mieux étudier ; & par hazard il m'avoit luy-même donné quelque chose à écrire. Il sortoit de chez luy ses tablettes à la main ,

126 LES LETTRES DE PEINE ,

lors que les troupes de la flotte qui étoient à Rétine , effrayées par la grandeur du danger (car ce Bourg est précisément sur Misène , & on ne s'en pouvoit sauver que par la mer) , vinrent le conjurer de vouloir bien les garentir d'un si affreux péril. Il ne changea pas de dessein , & poursuivit avec un courage héroïque ce qu'il n'avoit d'abord entrepris que par simple curiosité. Il fait venir des galeres , monte luy-même dessus , & part , dans le dessein de voir quel secours on pouvoit donner , non-seulement à Rétine , mais à tous les autres Bourgs de cette côte , qui sont en grand nombre à cause de sa beauté. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit , & où le péril paroïssoit plus grand ; mais avec une telle liberté d'esprit , qu'à mesure qu'il appercevoit quelque mouvement ,

ou quelque figure extraordinaire dans ce prodige , il faisoit ses observations & les dictoit. Déjà sur ces vaisseaux voloit la cendre plus épaisse & plus chaude , à mesure qu'ils approchoient. Déjà tomboient autour d'eux des pierres calcinées & des cailloux tout noirs , tout brûlez , tout pulvérisés par la violence du feu. Déjà la mer sembloit refluer , & le rivage devenir inaccessible par des morceaux entiers de montagnes , dont il étoit couvert ; lors qu'après s'être arrêté quelques moments , incertain s'il retourneroit , il dit à son Pilote , qui luy conseilloit de gagner la pleine mer : *La fortune favorise le courage. Tournez du côté de Pomponianus.* Pomponianus étoit à Stabie , en un endroit séparé par un petit golphe , que forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là , à la

vûe du péril qui étoit encore éloigné, mais qui sembloit s'approcher toujours, il avoit retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux, & n'attendoit, pour s'éloigner, qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent avoit été très-favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassûre, l'encourage; & pour dissiper par sa sécurité la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après s'être baigné, il se met à table, & soupe avec toute sa gayeté, ou (ce qui n'est pas moins grand) avec toutes les apparences de sa gayeté ordinaire. Cependant on voyoit luire de plusieurs endroits du Mont Vésuve de grandes flammes & des embrâsements, dont les ténèbres augmentoient l'éclat. Mon oncle, pour rassurer ceux qui l'accompagnoient, leur disoit, que ce qu'ils voyoient brûler, c'étoit

des villages que les payfans alarmez avoient abandonnez , & qui étoient demeurez sans secours. Ensuite , il se coucha & dormit d'un profond sommeil ; car comme il étoit puissant , on l'entendoit ronfler de l'antichambre. Mais enfin la cour par où l'on entroit dans son appartement , commençoit à se remplir si fort de cendres , que pour peu qu'il eût resté plus long-temps , il ne luy auroit plus été libre de sortir. On l'éveille. Il sort , & va rejoindre Pomponianus & les autres qui avoient veillé. Ils tiennent conseil , & délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison , ou s'ils tiendront la campagne ; car les maisons étoient tellement ébranlées par les fréquents tremblements de terre , que l'on auroit dit , qu'elles étoient arrachées de leurs fondements , & jettées tantôt d'un côté , tantôt de l'autre , & puis remises à

130 LES LETTRES DE PLINE,
leurs places. Hors de la ville, la chute des pierres, quoyque légères & desséchées par le feu, étoit à craindre. Entre ces périls, on choisit la rase campagne. Chez ceux de la fuite, une crainte surmonta l'autre; chez luy, la raison la plus forte l'emporta sur la plus foible. Ils sortent donc, & se couvrent la tête d'oreillers attachez avec des mouchoirs: ce fut toute la précaution qu'ils prirent contre ce qui tomboit d'en haut. Le jour recommençoit ailleurs: mais dans le lieu où ils étoient, continuoit une nuit la plus sombre & la plus affreuse de toutes les nuits, & qui n'étoit un peu dissipée que par la lueur d'un grand nombre de flambeaux, & d'autres lumieres. On trouva bon de s'approcher du rivage, & d'examiner de près, ce que la mer permettoit de tenter; mais on la trouva encore fort grosse & fort

agitée d'un vent contraire. Là, mon oncle ayant demandé de l'eau & bû deux fois, se coucha sur un drap qu'il fit étendre. Ensuite des flammes qui parurent plus grandes, & une odeur de soufre qui annonçoit leur approche, mirent tout le monde en fuite. Il se leve appuyé sur deux valets, & dans le moment tombe mort. Je m'imagine qu'une fumée trop épaisse le suffoqua d'autant plus aisément, qu'il avoit la poitrine foible, & souvent la respiration embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois jours après), on retrouva au même endroit son corps entier, couvert de la même robe qu'il portoit, quand il mourut; & dans la posture, plutôt d'un homme qui repose, que d'un homme qui est mort. Pendant ce temps, ma mere & moy nous étions à Misène : mais cela

132 LES LETTRES DE PLINE,
ne regarde plus votre histoire.
Vous ne voulez être informé que
de la mort de mon oncle. Je finis
donc, & je n'ajoute plus qu'un
mot. C'est que je ne vous ay
rien dit, ou que je n'aye vû, ou
que je n'aye appris dans ces mo-
ments, où la vérité de l'action qui
vient de se passer n'a pû encore
être altérée. C'est à vous de choi-
sir ce qui vous paroîtra plus im-
portant. Il y a bien de la différen-
ce entre écrire une lettre, ou une
histoire; entre écrire pour un ami,
ou pour la posterité. Adieu.



L E T T R E X V I I .

A Restitutus.

JE ne puis m'empêcher de vous ouvrir mon cœur dans cette lettre, puisque je ne l'ay pû autrement, sur le petit chagrin que j'ay reçu dans une assemblée, où un de mes amis m'avoit invité. On y lisoit un ouvrage excellent. Deux ou trois hommes, éloquents selon eux & selon un fort petit nombre de gens, écouôtoient, comme s'ils eüssent été sourds & muets; ils ne remuerent pas les lévres, ils ne firent point le moindre geste, ne se leverent pas même, pour se délasser d'être assis. Est-ce gravité? est-ce goût? Ou plutôt est-ce paresse, ou orgüeil? Quel travers! Et pour dire encore mieux, quel-

134 LES LETTRES DE PLINE,

le folie, de passer tout un jour à offenser un homme chez qui vous n'êtes venu, que pour luy témoigner votre estime & votre amitié ! Mais vous êtes plus éloquent que luy ; vous devez d'autant moins luy porter envie ; car envier, c'est se reconnoître inférieur. En un mot foyez, ou plus, ou moins, ou aussi habile ; vous avez également intérêt à louer celui qui vous surpasse, que vous surpassiez, ou qui vous égale : Celui qui vous surpasse, puisque vous ne pouvez mériter de louanges, s'il n'en est pas digne ; celui que vous surpassiez ou qui vous égale, puisque la gloire qui luy revient, rehausse nécessairement la vôtre. Pour moy, je ne refuse mon estime, ni mon admiration, à aucun de ceux qui s'efforcent de se distinguer par les Belles-lettres. Je sçay combien l'entreprise est difficile, pénible, re-

butante; & que ceux qui n'en font point assez de cas, n'y réussissent jamais. Peut-être ferez-vous d'un autre avis, quoyque je ne connoisse personne, qui rende plus d'honneur aux lettres, & plus de justice aux ouvrages d'autrui; & c'est pourquoy je vous ay choisi, pour vous confier un chagrin, que vous voudrez bien partager avec moy. Adieu.

LETTRE XVIII.

A Sabin.

VOUS me priez de plaider la clause des Firmiens: je le feray, quoyque je sois surchargé d'affaires. J'ay trop de passion de mettre au nombre de mes clients une aussi illustre Colonie, & de vous rendre un service qui vous

est si agréable. Comment pourrois-je vous refuser quelque chose, sur tout quand vous demandez pour votre Patrie, vous qui (si l'on vous en veut croire) avez recherché dans mon amitié de l'honneur & de l'appuy tout ensemble ? Qu'y a-t-il de plus honnête que les prières d'un bon Citoyen, & de plus fort que celles d'un bon ami ? Vous pouvez donc m'engager à vos Firmiens, ou plutôt aux nôtres. Quand la considération où est leur ville ne me les feroit pas juger dignes de mon attachement & de mes soins, je ne pourrois me défendre d'avoir une très-haute estime pour des gens, à qui un homme si estimable doit sa naissance & son éducation. Adieu.

LETTRE XIX.

A Nepos.

SÇAVEZ-VOUS que les terres ont augmenté de prix, particulièrement aux environs de Rome? La cause de cette augmentation subite, est un désordre dont on a souvent parlé, & qui, dans la dernière assemblée pour l'élection des Magistrats, donna lieu à un règlement qui fait grand honneur au Sénat. Il défend à ceux qui demandent les Charges de donner des repas, d'envoyer des présents, de consigner de l'argent. De ces abus, les deux premiers étoient venus à un excès, que l'on ne prenoit pas même la peine de déguiser: l'autre se cachoit un peu plus, mais n'étoit pas moins connu.

Homulus notre ami, profitant de cette disposition du Sénat, quand son tour d'opiner fut venu, supplia les Consuls de vouloir bien informer l'Empereur de ce que tout le monde souhaitoit; & d'en obtenir qu'il remédiât à ces maux, comme il avoit remédié aux autres. Il y a pourvû. Son Edit réprime les dépenses & les brigues honteuses. Il veut que ceux qui aspirent aux dignitez, ayent au moins le tiers de leur bien en fond de terre. Il a crû qu'il étoit indécent (comme il l'est en effet), que ceux qui demandent les Magistratures à Rome, ne regardent Rome & l'Italie que comme un lieu de passage, ou plutôt que comme une Hôtellerie où l'on se retire sur la route. C'est donc un concours général de ceux qui songent aux Charges. Ils achètent tout ce qu'ils apprennent être à

vendre ; & par l'empressement qu'ils ont d'acheter, ils donnent envie de vendre à ceux qui n'y songeoient pas. C'est pourquoy, si vous êtes dégoûté des terres que vous avez en Italie, voicy la façon de vous en défaire avantageusement, & d'en avoir à bon marché dans les autres Provinces où nos Magistrats futurs vendent, pour acheter icy. Adieu.

LETTRE XX.

A Tacite.

LA lettre que je vous ay écrite sur la mort de mon oncle, dont vous aviez voulu être instruit, vous a (dites-vous) donné beaucoup d'envie de sçavoir quelles allarmes & quels dangers j'essuyay à Misène, où j'étois

140 LES LETTRES DE PLINÉ,
resté; car c'est là que j'ay quitté
mon histoire.

*Quoyqu'au seul souvenir, je sois saisi d'horreur;
Je commence. . . .**

Après que mon oncle fut parti; je continuay l'étude, qui m'avoit empêché de le suivre. Je pris le bain, je soupay, je me couchay, & dormis peu, & d'un sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours, un tremblement de terre s'étoit fait sentir, & nous avoit d'autant moins étonnez, que les bourgades, & même les villes de la Campanie, y sont fort sujettés. Il redoubla pendant cette nuit avec tant de violence, qu'on eût dit que tout étoit, non pas agité, mais renversé. Ma mere entra brusquement dans ma chambre, & trouva que je me levois, dans le des-

* Vers de l'Eneïde de Virgile.

sein de l'éveiller si elle eût été endormie. Nous nous asséyons dans la cour, qui ne sépare le bâtiment d'avec la mer, que par un fort petit espace. Comme je n'avois que dix-huit ans, je ne sçay si je dois appeller fermeté ou imprudence ce que je fis. Je demanday Tite Live; je me mis à le lire; & je continuay à l'extraire, ainsi que j'aurois pû faire dans le plus grand calme. Un ami de mon oncle survient. Il étoit nouvellement arrivé d'Espagne pour le voir. Dès qu'il nous apperçoit, ma mere & moy assis, moy un livre à la main, il nous reproche, à elle sa tranquillité, à moy ma confiance. Je n'en levay pas les yeux de dessus mon livre. Il étoit déjà sept heures du matin, & il ne paroiffoit encore qu'une lumière foible, comme une espèce de crépuscule. Alors les bâtimens fu-

142 LES LETTRES DE PLINE ,

tent ébranlez avec de si fortes secouffes , qu'il n'y eut plus de sûreté à demeurer dans un lieu , à la vérité découvert , mais fort étroit. Nous prenons le parti de quitter la Ville : le peuple épouventé nous suit en foule , nous presse , nous pousse ; & ce qui , dans la frayeur , tient lieu de prudence , chacun ne croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres. Après que nous fûmes sortis de la Ville , nous nous arrêtons ; & là , nouveaux prodiges , nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions emmenées avec nous , étoient à tout moment si agitées , quoyqu'en pleine campagne , qu'on ne pouvoit même , en les appuyant avec de grosses pierres , les arrêter en une place. La mer sembloit se renverser sur elle-même , & être comme chassée du rivage par l'ébranlement de

la terre. Le rivage en effet étoit devenu plus spacieux, & se trouvoit rempli de differents poissons demeurez à sec sur le sable. A l'opposite, une nuë noire & horrible, crevée par des feux qui s'élançoient en serpentant, s'ouvroit & laissoit échaper de longues fusées semblables à des éclairs, mais qui étoient beaucoup plus grandes. Alors l'ami dont je viens de parler revint une seconde fois, & plus vivement à la charge. Si votre frere, si votre oncle est vivant, nous dit-il, il souhaite sans doute que vous vous sauviez ; & s'il est mort, il a souhaité que vous luy surviviez. Qu'attendez-vous donc ? Pourquoi ne vous sauvez-vous pas ? Nous luy répondîmes, que nous ne pouvions songer à notre sûreté, pendant que nous étions incertains du sort de mon oncle.

144 LES LETTRES DE PLINE,
L'Espagnol part sans tarder davantage, & cherche son salut dans une fuite précipitée. Presqu'aussi-tôt la nuë tombe à terre, & couvre les mers; elle déroboit à nos yeux l'Isle de Caprée qu'elle envelopoit, & nous faisoit perdre de vûë le Promontoire de Misène. Ma mere me conjure, me presse, m'ordonne de me sauver de quelque maniere que ce soit; elle me remontre que cela est facile à mon âge; & que pour elle, chargée d'années & d'embonpoint, elle ne le pouvoit faire; qu'elle mourroit contente, si elle n'étoit point cause de ma mort. Je luy déclare qu'il n'y avoit point de salut pour moy qu'avec elle; je luy prens la main, & je la force de m'accompagner: elle le fait avec peine, & se reproche de me retarder. La cendre commençoit à tomber sur nous, quoy-
qu'en

qu'en petite quantité. Je tourne la tête, & j'apperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivoit, en se répandant sur la terre comme un torrent. Pendant que nous voyons encore, quittons le grand chemin, dis-je à ma mère; de peur qu'en le suivant, la foule de ceux qui marchent sur nos pas, ne nous étouffe dans les ténèbres. A peine nous étions-nous écartez, qu'elles augmentèrent de telle sorte, qu'on eût crû être, non pas dans une de ces nuits noires & sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières auroient été éteintes. Vous n'eussiez entendu que plaintes de femmes, que gémissements d'enfants, que cris d'hommes. L'un appelloit son pere, l'autre son fils, l'autre sa femme; ils ne se reconnoissent qu'à la voix. Celuy-là déplorait son malheur,

146 LES LETTRES DE PLINE,
celuy-cy le sort de ses proches.
Il s'en trouvoit à qui la crainte
de la mort faisoit invoquer la
mort même. Plusieurs imploroient
le secours des Dieux; plusieurs
croyoient qu'il n'y en avoit plus,
& comptoient que cette nuit étoit
la dernière & l'éternelle nuit, dans
laquelle le monde devoit être en-
féveli. On ne manquoit pas même
de gens, qui augmentoient la crain-
te raisonnable & juste, par des
terreurs imaginaires & chiméri-
ques. Ils disoient qu'à Misène ce-
cy étoit tombé; que cela brûloit;
& la frayeur donnoit du poids à
leurs mensonges. Il parut une lueur
qui nous annonçoit, non le retour
du jour, mais l'approche du feu
qui nous menaçoit; il s'arrêta pour-
tant loin de nous. L'obscurité re-
vient, & la pluie de cendre recom-
mence & plus forte & plus épais-
se. Nous étions réduits à nous lever

de temps en temps, pour secoüer nos habits; & sans cela, elle nous eût accablez & engloutis. Je pourrois me vanter qu'au milieu de si affreux dangers, il ne m'échappa, ni plainte, ni foiblesse; mais j'étois soutenu par cette consolation, peu raisonnable, quoyque naturelle à l'homme, de croire que tout l'univers périssoit avec moy. Enfin cette épaisse & noire vapeur se dissipa peu à peu, & se perdit tout à fait, comme une fumée ou comme un nuage. Bien-tôt après parut le jour & le soleil même, jaunâtre pourtant, & tel qu'il a coutume de luire dans un éclipse. Tout se monroit changé à nos yeux troublez encore; & nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendre, comme sous de la neige. On retourne à Misène. Chacun s'y rétablit de son mieux: & nous y

148 LES LETTRES DE PLINE,
passons une nuit fort partagée entre la crainte & l'espérance, mais où la crainte eut la meilleure part; car le tremblement de terre continuoit. On ne voyoit que gens effrayez, entretenir leur crainte & celle des autres par de sinistres prédictions. Il ne nous vint pourtant aucune pensée de nous retirer, jusqu'à ce que nous eussions eu des nouvelles de mon oncle, quoy que nous fussions encore dans l'attente d'un péril si effroyable, & que nous avions vû de si près. Vous ne lirez pas cecy pour l'écrire, car il ne mérite pas d'entrer dans votre histoire; & vous n'imputerez qu'à vous-même qui l'avez exigé, si vous n'y trouvez rien qui soit digne même d'une lettre. Adieu.

L E T T R E X X I.

A Caninius.

J'ADMIRE les Anciens ; mais je ne suis pas de ceux qui méprisent les Modernes. Je ne puis croire que la nature, épuisée & devenuë stérile, ne produise plus rien de bon. J'ay donc été entendre Virginius Romanus, qui a lû à une petite troupe d'amis choisis, une Comédie qu'il a faite sur le modèle de l'ancienne ; mais une Comédie si achevée, qu'elle pourra quelque jour servir elle-même de modèle. Je ne sçay si vous le connoissez, quoyque vous deviez bien le connoître. Il est homme distingué par la pureté de ses mœurs, par la politesse de son esprit, par la variété de ses ou-

vrages. Il s'est amusé à composer de petites pièces comiques en vers iambes, & qui ont tant de légèreté, de finesse, de naïveté, qu'on peut dire, qu'elles sont très-éloquemment écrites dans leur genre; car il n'est point de genre, qui, porté à un certain degré de perfection, ne soit susceptible d'une grande éloquence. Il a écrit dans le goût de Ménandre, & des autres Poètes de ce temps-là. Vous donnerez place à ses pièces entre celles de Térence & de Plaute. C'est icy la première fois qu'il a pris l'air & le stile de l'ancienne Comédie. Mais on ne devineroit point que ce fût un coup d'essay. Force, grandeur, délicatesse, sel, douceur, grace, rien ne luy manque. Il fait valoir la vertu, & décrie le vice. Il est heureux dans le choix des noms qu'il invente; & il employe fort à pro-

LIVRE SIXIÈME. 151
pos les noms véritables. Il ne
pêche qu'en ce qui me regarde ,
& par un excès de prévention
en ma faveur ; mais il est permis
aux Poètes de mentir. En un mot ,
je luy arracheray sa pièce ; & je
vous l'envoyeray pour la lire , ou
plûtôt pour l'apprendre ; car je
suis sûr que vous ne pourrez plus
la quitter , si vous la lisez une fois.
Adieu.

LETTRE XXII.

A Tyron. •

IL vient de se passer une chose
qui intéresse infiniment , &
ceux qui sont destinez au gouver-
nement des Provinces , & ceux
qui se livrent trop aveuglément
à leurs amis. Lustricus Bruttia-
nus ayant trouvé Montanus Atti-

152 LES LETTRES DE PLINE,
cinus, son Lieutenant, chargé de
plusieurs crimes, en a informé
l'Empereur. Atticinus renchérit
sur tout ce qu'il avoit fait, &
accuse l'ami que luy-même il avoit
trompé. Le procès a été instruit.
J'ay été des Juges. L'un & l'autre
ont plaidé leur cause; mais d'une
manière aussi serrée, qu'on a cou-
tume de le faire dans une réca-
pitulation; & c'est le moyen le
plus court de découvrir la vérité.
Bruttianus représenta son testa-
ment, qu'il disoit écrit de la main
d'Atticinus. Rien ne pouvoit
mieux prouver, & l'étroite liai-
son qui étoit entr'eux, & la né-
cessité qui forçoit Bruttianus de
se plaindre d'un homme qu'il
avoit tant aimé. Bruttianus expo-
sa les chefs de cette accusation,
qui parurent également honteux
& certains. Atticinus, après d'inu-
tiles efforts, se retira sans avoir

pû se laver. On le regarda comme un infâme, pendant qu'il se défendit ; & comme un scélérat, pendant qu'il accusa. Il avoit corrompu l'esclave du Secrétaire de Bruttianus ; & après avoir par cet artifice surpris & altéré les registres, il osoit bien porter sa lâcheté, jusqu'à se servir contre son ami, d'un crime que luy-même avoit commis. On ne peut rien imaginer de plus sage que ce que fit l'Empereur. Sans daigner rien prononcer pour absoudre Bruttianus, il passa tout d'un coup à Atticus, le condamna & le relégua dans une Isle. Bruttianus en est sorti couvert de gloire, non-seulement pour son intégrité, à laquelle on a fait justice ; mais encore pour sa fermeté. Car après s'être justifié en très-peu de mots, il a vivement soutenu l'accusation qu'il avoit intentée ; & en montrant beau-

154 LES LETTRES DE PLINE ,
coup de force , il a fait voir sa
franchise & sa bonté. Je vous écris
tout cecy pour vous avertir , que
dans le gouvernement où vous êtes
appellé , vous preniez sur vous le
plus que vous pourrez , & que vous
ne comptiez pas trop sur personne ;
& encore pour vous apprendre ,
que s'il arrive qu'on vous trompe
(ce que je prie les Dieux d'empê-
cher), vous avez icy une vengean-
ce prête , dont vous devez pour-
tant éviter , avec la dernière at-
tention , d'avoir besoin. Car, après
tout , il y a encore moins de dou-
ceur à être vengé , que de chagrin
à être trompé. Adieu.



LETTRE XXIII.

A Triarius.

VOUS me priez avec les dernières instances, de me charger d'une cause où vous prenez grand intérêt, & qui d'ailleurs est belle & célèbre. Je m'en chargeray; mais il vous en coûtera quelque chose. Quoy! direz-vous, se peut-il que Pline... Oüy, cela se peut. Vous demandez quelle en peut être la raison? C'est que j'ay à vous demander une récompense, qui me fera plus d'honneur qu'une plaidoyerie gratuite. Je fais donc mon marché: J'exige de vous que Rufon plaide avec moy; c'est ma coûtume. J'en ay déjà usé de même pour plusieurs de nos jeunes gens de condition. J'ay une passion

156 LES LETTRES DE PLINÉ ;

extrême de pousser au Barreau ceux qui s'y veulent avancer, & de commencer leur réputation. Si j'ay jamais dû ce service à quelqu'un, c'est plus à mon cher Rufon qu'à un autre. Sa naissance & son attachement pour moy, veulent que je regarde comme un grand avantage de le faire paroître dans les mêmes occasions où je paroïs, de le faire plaider les mêmes causes que je plaide. Obligez-moy de bonne grace ; hâtez-vous de m'obliger avant qu'il plaide : car dès qu'il aura plaidé, vous ne pourrez plus que me remercier. Je vous garentis qu'il répondra parfaitement à vos désirs, à ma confiance, & à la grandeur de la cause. Il a de merveilleux talents ; & dès que je l'auray produit, il fera bien-tôt luy-même en état de produire les autres. Car il ne faut pas s'attendre, quelque excellent que soit le génie

d'un homme , qu'il puisse se tirer de la foule & se distinguer , s'il manque d'occasion , de matière , ou de patron. Adieu.

L E T T R E X X I V .

A Macer.

QUE la différence des personnes en met dans les actions ! La même action est obscure ou illustre , selon qu'elle part d'une personne illustre ou obscure. Je me promenois dernièrement sur le lac de Cosme , avec un vieillard de mes amis. Il me montra une maison , & même une chambre qui s'avance sur le lac. De-là , me dit-il , une femme de nos compatriotes se précipita autrefois avec son mari. J'en demanday le sujet. Depuis

long-temps le mari souffroit beaucoup, par des ulcères dans ces endroits que la pudeur oblige de cacher. Elle l'engagea de permettre qu'elle examinât son mal, & l'assûra que personne ne luy diroit plus sincèrement qu'elle, s'il devoit espérer de guérir. Elle ne l'eut pas plutôt vû, qu'elle en désespéra. Elle l'exhorte à se donner la mort : elle s'offre de l'accompagner, luy montre le chemin & l'exemple, & le met dans la nécessité de la suivre. Car après s'être étroitement liée avec luy, elle se jetta & l'entraîna dans le lac. C'est ce que je ne viens que d'apprendre, moy qui suis de la même Ville : non que cette action soit moins illustre que celle qu'on a tant vantée dans Arria ; mais parce qu'Arria elle-même est plus illustre que cette femme. Adieu.

L E T T R E X X V .

A Hispanus.

VOUS me mandez que Robustus , Chevalier Romain de distinction , a été jusqu'à Otriculum * en la compagnie d'Attilius Scaurus mon ami ; & que depuis on n'a plus revû Robustus. Vous me priez de faire venir icy Scaurus , pour tirer de luy des éclaircissements qui puissent remettre sur les voyes. Je le feray venir ; mais je crains fort que ce ne soit inutilement. J'appréhende que Robustus n'ait eu la même aventure , qui arriva à Metilius Crispus mon compatriote. Je luy avois obtenu de l'employ dans l'armée ; je luy avois même

* Aujourd'huy Otricoli.

160 LES LETTRES DE PLINE,

donné à son départ quarante mille sesterces * pour se monter & s'équiper ; & je n'ay reçu depuis aucunes nouvelles , ni de luy , ni de ce qu'il est devenu. On ne sçait s'il a été tué par ses gens , ou avec eux. Tout ce qu'on sçait , c'est que depuis , ni luy , ni aucun d'eux , n'ont paru. Je souhaite de tout mon cœur , qu'il n'en soit pas de même de Robustus. Cependant prions Scaurus de venir. Donnons cela à vos prieres , & aux loüables instances d'un fils , qui ne montre pas moins de naturel , que d'application , dans la recherche qu'il fait de son pere. Puissent les Dieux le luy faire retrouver , comme il a retrouvé déjà celuy qui l'accompagnoit ! Adieu.

* Environ quatre mille livres de notre monnoye.

LETTRE XXVI.

A Servianus.

JE suis ravi, & je me réjouïs avec vous, de ce que vous mariez votre fille à Fuscus Salinator. Il descend de Sénateurs. Son pere est un des plus honnêtes hommes du monde; & sa mere n'a pas moins de mérite. Pour luy, il est fort appliqué à l'étude, très-versé dans les Belles-lettres, & même éloquent. Il a la simplicité d'un enfant, l'enjouement d'un jeune homme, la sagesse d'un vieillard; & ma tendresse pour luy ne m'impose point. A la vérité, je l'aime sans mesure; tant il a sçû m'y engager, & par les soins qu'il a pris de me plaire, & par son attachement: mais mon amitié n'est point aveugle. J'en

162 LES LETTRES DE PLINÉ,
juge d'autant mieux, que je l'aime
davantage. C'est pour le connoître
à fond, que je vous garentis en luy
un gendre tel, qu'il ne vous feroit
pas possible d'en choisir un plus ac-
compli, quand vous pourriez vous
le donner au gré de vos désirs. Il
ne luy reste qu'à vous faire bien-tôt
ayeul d'un petit-fils qui luy ressem-
ble. Qu'heureux fera pour moy ce
temps, où je pourray prendre d'en-
tre vos bras ses enfants, & vos pe-
tits-enfants, pour les tenir dans les
miens avec la même tendresse que
s'ils étoient à moy! Adieu.

LETTRE XXVII.

A Severe.

VOUS me priez d'examiner
quels honneurs vous pour-
riez décerner à l'Empereur, lors

que vous prendrez possession du Consulat. Il est aussi aisé de trouver, que difficile de bien choisir; car ses vertus fournissent une ample matière. Je vous diray pourtant ce que je pense, après vous avoir expliqué le sujet de mon embarras. Je ne sçay si je vous dois donner le conseil que je pris pour moy quand je fus nommé Consul. Je crus que je devois m'abstenir de cette sorte de flatterie, qui certainement n'en étoit pas une dans cette occasion, mais qui en pouvoit avoir l'apparence: & cela, je ne le fis pas en homme qui se piquoit d'être libre & hardi, mais en homme qui paroissoit connoître le Prince, & sçavoir que la louange qu'il méritoit le plus, c'étoit de n'en exiger aucune. Je me souvenois, que l'on avoit profané les plus grands honneurs, en les décernant aux plus méchants Princes;

& qu'on ne pouvoit mieux distinguer le nôtre, qu'en ne le traitant pas comme eux. Ce que je pensois, je le dis ouvertement, de peur que mon silence ne passât pour oubli, plutôt que pour discrétion. Voilà ce que je trouvay alors de plus à propos : mais les mêmes choses ne plaisent pas & ne conviennent pas à tout le monde. D'ailleurs, les raisons de prendre un parti plutôt que l'autre, dépendent du caractère des hommes, de la situation des affaires, & des circonstances du temps ; car les nouveaux exploits de notre Prince donnent occasion de luy déferer des honneurs aussi grands, que justes & nouveaux. C'est pourquoy j'ay fini par où j'ay commencé. Je ne sçay si je dois vous conseiller ce que j'ay fait ; mais je sçay bien que j'ay dû faire entrer dans vos vûës ce que j'ay suivi moy-même. Adieu.

LETTRE XXVIII.

A Pontius.

JE sçay les raisons qui vous ont empêché d'arriver plûtôt que moy dans la Campanie ; mais tout absent que vous êtes , je vous y ay trouvé tout entier , tant vos gens m'ont accablé de toutes les provisions , que peuvent fournir la ville & la campagne. Moy , en homme grossier , j'ay tout pris. D'un côté , ils m'en pressoient très-fort ; de l'autre , je craignois que si j'en usois autrement , vous ne fussiez fâché & contre eux & contre moy. Une autre fois mettez des bornes à votre profusion , si vous ne voulez que j'y en mette moy-même. J'ay par avance averti vos domestiques , que si jamais ils m'appor-

166 LES LETTRES DE PLINE,
toient tant de choses, ils rempor-
teroient tout. Vous me direz, que
je ne dois pas user de mon propre
bien plus librement que du vo-
tre. Non : mais je ne dois pas
aussi ménager le vôtre moins que
le mien. Adieu.

LET T R E XXIX.

A Quadratus.

AVIDIUS QUIETUS, qui
m'aimoit tendrement, &
(ce qui ne me plaît pas moins) qui
m'honoroit de son estime, me ra-
contoit, entre plusieurs autres cho-
ses qu'il avoit retenuës de Thra-
seas, dont il avoit été ami : que
ce grand homme avoit coûtume de
dire, qu'on devoit se charger de
trois fortes de causes ; de celles de
ses amis, de celles qui manquent de

protection , & enfin de celles qui doivent tirer à conséquence pour l'exemple. Pourquoi des causes de ses amis ? Cela s'entend. Pourquoi des causes destituées de protection ? C'est là que se montrent & la grandeur d'ame , la générosité d'un Avocat. Pourquoi enfin des causes qui tirent à conséquence pour l'exemple ? Parce qu'il importe infiniment à la République, qu'il n'en soit introduit que de bons. J'ajouteray à ces trois genres , & peut-être en homme quia de l'ambition, les causes grandes & fameuses. Car il est juste de plaider quelquefois pour sa réputation & pour sa gloire , c'est-à-dire , de plaider sa propre cause. Voilà (puisque vous m'en demandez mon avis) quelles bornes je voudrois marquer à un homme de votre rang & de votre modestie. Je n'ignore pas , que l'usage passe pour être

168 LES LETTRES DE PLINE,

le meilleur de tous les maîtres d'éloquence ; & il l'est en effet. Je vois même plusieurs personnes, qui, sans littérature & avec un médiocre génie, à force de plaider, plaident bien. Mais j'éprouve en moy la vérité de ce que disoit Pollion, ou de ce qu'on luy a fait dire : *Plaider aisément, m'a fait plaider souvent ; plaider souvent, m'a fait plaider moins aisément.* Le fréquent usage donne plus de facilité que de justesse ; plus de témérité, que de confiance. La foiblesse de la voix, la timidité naturelle ont bien pû empêcher Isocrate de paroître en public, mais non de passer pour un des plus excellents Orateurs. Lisez donc, composez, retouchez, afin d'être en état de parler, quand vous le voudrez ; & vous parlerez, quand vous le devrez. C'est la regle que j'ay suivie.

fuivie. J'ay quelquefois obéi à la nécessité , qui tient elle-même sa place entre les meilleures raisons. J'ay plaidé par l'ordre du Sénat des causes , qui véritablement sont renfermées dans la division de Thraseas : car elles étoient importantes pour l'exemple. J'ay parlé pour les Peuples de la Bétique contre Bébius Massa. Il s'agissoit de sçavoir , si on leur permettroit d'informer. Cela leur fut accordé. J'ay prêté mon ministère aux mêmes Peuples , dans l'accusation qu'ils ont intentée contre Cecilius Classicus. Il étoit question d'examiner si les Officiers qu'il avoit pris dans la Province , pourroient être recherchés & punis comme complices de ses crimes. Ils l'ont été. J'ay accusé Marius Priscus , qui prétendoit , qu'ayant une fois subi jugement sur la Loy du Péculat , avec la-

170 LES LETTRES DE PLINE,

quelle l'énormité de ses crimes n'avoit aucun rapport, on ne pouvoit plus le juger une seconde fois. Il a été relégué. J'ay défendu Julius Bassus. Je fis voir qu'il avoit été plus imprudent que méchant. On a civilisé son procès; & sa place luy a été conservée dans le Sénat. Enfin, j'ay plaidé depuis peu pour Varenus, qui demandoit permission de faire entendre des témoins de sa part. On le luy a permis. Je souhaite que dans la suite on ne m'ordonne plus de plaider que des causes, dont il me conviendrait de m'être volontairement chargé. Adieu.



L E T T R E X X X.

A Fabatus.

NOUS devons en vérité célébrer le jour de votre naissance, comme celuy de la nôtre même; puisque tout le bonheur de nos jours dépend des vôtres, & que nous vous sommes redevables de notre repos à Rome, & de notre sûreté à Cosme. Votre maison de campagne, qui vient de Camilius, est véritablement fort en désordre & fort caduque: les principales pièces du bâtiment sont pourtant entières, ou fort peu endommagées; nous songeons donc à la faire parfaitement rétablir. Je croy avoir beaucoup d'amis: mais de l'espèce dont vous les cherchez, & tels que l'affaire présente les

172 LES LETTRES DE PLINE ,
demande , je n'en ay presque pas
un seul. Ce sont tous gens de ro-
be , que leurs emplois attachent à
la Ville : & cette inspection sur
des terres veut un campagnard en-
durci à cette sorte de travail , &
qui ne trouve ni la fatigue pénible,
ni le soin bas , ni la solitude en-
nuyeuse. Vous faites justice à Ru-
fus de songer à luy. Il étoit ami de
votre fils. J'ignore quels services
il pourra nous rendre dans cette
occasion : mais je suis persuadé qu'il
nous voudra rendre tous ceux qu'il
pourra. Adieu.

LET T R E X X X I.

A Cornelien.

L'EMPEREUR m'a fait l'hon-
neur de m'appeller au Con-
seil qu'il a tenu en sa maison des

Cent-Chambres*, c'est le nom du lieu. Je ne puis vous dire combien j'y ay eu de plaisir ; car qu'y a-t-il de plus agréable , que de voir à découvert la justice , la majesté , l'affabilité du Prince dans un séjour écarté , où elles se manifestent davantage ? On a jugé différents procès , propres à exercer de plus d'une manière la sagesse & la capacité du Juge. Claudius Ariston, le premier entre les Ephésiens , homme qui , sans être intrigant , est bienfaisant & populaire , s'est attiré des envieux. Un délateur d'un caractère bien différent , & suscité par des gens de même espèce , est venu l'accuser. Ariston a été absous & vengé. Le jour suivant , on a jugé Gallita , accusée d'adultère. Après avoir épousé un Colonel, qui se dispoisoit à demander les Charges à Rome, elle avoit

* On croit que c'est Civitavechia.

174 LES LETTRES DE PLINE ,
deshonoré le rang de son mari
& le sien , par le commerce qu'elle
avoit eu avec un Centurion.
Le mari en avoit écrit au Lieu-
tenant du Gouverneur ; & celuy-
cy en avoit informé le Prince , qui,
après avoir pesé toutes les preu-
ves , cassa le Centurion & le re-
légua. Il restoit encore à punir
la moitié du crime , qui de sa na-
ture est nécessairement le cri-
me de deux. Mais l'amour rete-
noit le mari , non sans quelque
suspçon de connivence ; car il
avoit gardé sa femme depuis qu'il
l'avoit accusée , & comme s'il eût
été content d'avoir éloigné son
rival. On l'avertit qu'il devoit
achever d'instruire le procès. Il
le fit malgré luy ; mais malgré luy,
il fallut la condamner aux peines
portées par la Loy Julia. L'Em-
pereur voulut , que dans le juge-
ment on fit mention & du nom

du Centurion , & de la discipline militaire , de peur qu'il ne semlât évoquer à luy toutes les affaires de cette espèce. Le troisième jour , on examina les Codiciles de Tiron , dont il avoit été tant & si diversement parlé , & que l'on souûtenoit aussi faux dans une partie , qu'ils étoient véritables dans l'autre. Sempronius Senecion Chevalier Romain , & Eurithmus affranchi de l'Empereur & l'un de ses Procureurs , étoient accusez. Les héritiers , par une lettre écrite en commun , avoient supplié le Prince , pendant qu'il étoit à son expédition contre les Daces , de vouloir bien se réserver la connoissance de cette affaire ; il se l'étoit réservée. De retour à Rome , il leur avoit donné jour pour les entendre. Quelques - uns des héritiers ayant voulu , comme par

176 LES LETTRES DE PLINE ,
respect , se désister de l'accusation
contre Eurithmus , il dit ce beau
mot : *Nous ne sommes ni luy Poli-
elete , ni moy Neron.* Il avoit pour-
tant accordé un délai aux accusa-
teurs , après lequel il voulut
prononcer. Il parut seulement
deux héritiers , qui demanderent
que tous ensemble ayant intenté
l'accusation , tous fussent obli-
gez de la soutenir ; ou qu'il leur
fût permis , comme aux autres , de
l'abandonner. L'Empereur parla
avec beaucoup de douceur & de
majesté ; & l'Avocat de Senecion
& d'Eurithmus ayant dit , que
l'on ne pouvoit refuser d'enten-
dre les accusez , sans les livrer à
toute la malignité des soupçons ,
*Ce qui m'embarrasse , dit-il , ce
n'est pas qu'ils y soient livrez ; c'est
de m'y voir livré moy-même.* Après
cela , se tournant vers nous , *C'est
à vous (continua-t-il) , à me dire*

ce que nous devons faire : vous entendez que ces gens - cy demandent qu'on examine, s'il ne leur est pas permis de ne point accuser. Ensuite, de l'avis du Conseil, il prononça, ou que tous les héritiers seroient tenus de poursuivre en commun l'accusation, ou que chacun d'eux seroit tenu de justifier les raisons qu'il avoit euës de l'abandonner, sinon qu'il les condamneroit comme calomniateurs. Vous voyez combien ces jours ont été honnêtement & utilement employez. Ils étoient mêlez de divertissemens très-agréables. Tous les jours l'Empereur nous admettoit à sa table, très-frugale par rapport à un si puissant Prince. Quelquefois il faisoit jouer des Comédies ; d'autres fois une partie de la nuit se passoit en conversations charmantes. Le dernier jour, & avant

178 LES LETTRES DE PLINE ,

notre départ , il prit soin (tant sa bonté descend dans le détail) de nous envoyer à chacun des présents. Pour moy, la majesté qui régné dans ces jugements, l'honneur d'avoir assisté à ce Conseil, la douce & familière communication du Prince , m'ont enchanté ; mais je n'ay pas laissé d'être touché de la beauté du lieu même. La maison , qui est magnifique , se trouve environnée de vertes campagnes ; elle commande la mer , dont le rivage ouvre en cet endroit un très-grand port , en forme d'amphithéâtre. Le côté gauche de ce port est scûtenu d'un ouvrage fort solide : on travaille actuellement au côté droit. Au-devant est une Isle qui rompt l'impétuosité des flots , que les vents pourroient y pousser avec trop de violence , & qui des deux côtez assure & facilite l'entrée aux vaisseaux. C'est une merveille

que cette Isle : on l'éleve d'une manière surprenante. De grands bâtimens transportent en cet endroit des rochers presque entiers : on en jette continuellement les uns sur les autres ; & leur propre poids, qui les affermit & les lie, en fait une espèce de digue. Déjà l'Isle paroît à l'entrée du port. Elle brise & jette fort haut les vagues qui la viennent heurter : cela ne se fait pas sans un grand bruit, & sans couvrir toute la mer d'écume. On ajoute à ces rochers des monceaux de pierre, qui, par la suite des temps, feront assez ressembler cet ouvrage à une Isle naturelle. Ce port s'appellera du nom de celui qui l'a construit, & il sera infiniment commode ; car c'est une retraite sur une côte qui s'étend fort loin, & dans laquelle il n'y en avoit aucune. Adieu.

LETTRE XXXII.

A Quintilien.

QUOYQUE vous soyez très-modeste, & que vous ayez élevé votre fille dans les vertus convenables à la fille de Quintilien ; & à la petite fille de Tutilius : cependant aujourd'huy qu'elle épouse Nonius Celer, homme de distinction, & à qui ses emplois & ses charges imposent une certaine nécessité de vivre dans l'éclat, il faut qu'elle régle son train & ses habits sur le rang de son mari. Ces dehors n'augmentent pas notre dignité ; mais ils luy donnent plus de relief. Je sçai que vous êtes très-riche des biens de l'ame ; & beaucoup moins de ceux de la fortune, que vous ne le devriez être.

LIVRE SIXIÈME. 181

Je prends donc sur moy une partie de vos obligations ; & comme un second pere , je donne à notre chere fille cinquante mille sesterces.* Je ne me bornerois pas là , si je n'étois persuadé que la médiocrité du petit présent pourra seule obtenir de vous que vous le receviez. Adieu.

* Environ 5000 liv. de notre monnoye.

LETTRE XXXIII.

A Romanus.

ELOIGNEZ tout , dit-il ; quittez ce que vous faites.*

Soit que vous composiez , soit que vous lisiez , abandonnez tout pour prendre mon plaidoyer , comme les Cyclopes , pour forger les armes que Vulcain leur demandoit. Pourrois-je plus fièrement débiter ?

* Vers de Virgile.

182 LES LETTRES DE PLINE,

Aussi s'agit-il du meilleur de mes plaidoyers; car c'est bien assez pour moy, que de combattre avec moy-même. * Il a été fait pour Accia Variola. Le rang de la personne, la singularité de la cause, & la majesté de l'Audience, l'ont rendu célèbre. Cette femme, d'une naissance illustre, mariée à un homme qui a été Préteur, & déshéritée par un pere octogénaire, le onzième jour qu'une folle passion l'avoit engagé dans de secondes noces, revendiquoit sa succession devant les quatre Chambres des Centumvirs assemblez. Nous avions cent quatre-vingt Juges. C'est le nombre que les quatre Chambres renferment. Beaucoup d'Avocats de part & d'autres, une infinité de sièges, & une foule ex-

* C'est ce Plaidoyer dont Sidonius Apollinarius, dans sa Lettre à Rusticus, dit que Pline remporta plus de gloire que de son Panégyrique à l'Empereur Trajan.

traordinaire d'auditeurs, formoient dans la salle de l'audience plusieurs cercles qui environnoient nos Juges de tous côtez. Le tribunal même où ils étoient assis en étoit comme assiégé; & les galeries hautes du Palais étoient remplies, les unes de femmes, les autres d'hommes, qui s'empressoient, ou de regarder, & cela n'étoit pas difficile; ou d'entendre, & cela étoit moins aisé. Les peres, les belles-meres, les filles étoient dans une grande attente. Les avis ont été partagés; car deux Chambres ont été pour nous, les deux autres contre. Il est sans doute remarquable & merveilleux qu'une même cause plaidée par les mêmes Avocats, entenduë par les mêmes Juges, ait été dans le même temps jugée par hazard si diversement, qu'il sembleroit que le hazard ne s'en seroit point mêlé. Enfin la belle-mere a perdu son pro-

184 LES LETTRES DE PLINE,
cès : elle étoit instituée héritière
pour un sixième. Suburranus n'a pas
eu un meilleur succès ; luy qui , a-
près avoir été déshérité par son pro-
pre pere , sans avoir jamais osé se
plaindre , avoit l'impudence de ve-
nir demander la succession du pere
d'un autre. Je vous ay fait ce détail,
d'abord pour vous apprendre par
cette Lettre ce que vous ne pour-
rez apprendre par mon Plaidoyer :
& puis (car je vous avoüeray mon
artifice.) , pour vous mettre en état
de lire mon discours avec plus de
plaisir , quand vous croitez , en le
lisant , être à l'Audience & l'enten-
dre. Tout long qu'il est , je ne dé-
sespère pas qu'il ne vous plaise au-
tant qu'un plus court ; car l'abon-
dance des choses , l'ordre dans le-
quel elles sont placées , les courtes
narrations dont il est semé , & la va-
riété de l'expression , semblent le
rendre toujours nouveau. Vous y

trouverez (je n'aurois pas le front de le dire à d'autres) des endroits élevez ; vous y en trouverez de véhéments, d'élevez, quelques-uns de secs ; car j'ay été obligé de mêler à cette force, & à ce sublime, des supputations si détaillées, qu'on eût dit qu'il n'y eût plus qu'à demander le registre, & à prendre des jettons, & que le Tribunal des Centumvirs s'étoit chargé en un Tribunal domestique. Nous avons déployé toutes les voiles de l'indignation, de la colere, de la douleur ; & dans une si grande cause, nous avons ménagé, comme en pleine mer, plusieurs vents différens. En un mot, la plûpart de mes amis regardent ce Plaidoyer (je le diray encore une fois) comme le meilleur que j'aye jamais fait. C'est mon chef-d'œuyre, c'est ma harangue pour Ctesiphon.*

* Harangue de Demosthene estimée la plus belle.

186 LES LETTRES DE PLINE ,
gera mieux que vous , qui sçavez
si bien tous mes autres Plaidoyers,
qu'il vous fera très-facile , en lisant
celuy-cy , d'en faire la comparai-
son. Adieu.

LETTRE XXXIV.

A Maxime.

VOUS avez fort bien fait de
promettre un combat de
Gladiateurs au peuple de Verone,
qui depuis long-temps vous aime,
vous honore & vous respecte. Vous
deviez à la mémoire d'une femme
qui vous étoit chère , que vous
estimiez , & que vous aviez prise
en cette ville , quelque monument
public , ou quelque spectacle. Et
quel autre spectacle pouviez-vous
choisir , qui fût plus convenable à
des funérailles ? D'ailleurs, on vous
le demandoit si unanimement ,

qu'il y auroit eu plus de dureté que de gravité à le refuser. Ce qui releve le plus votre présent, c'est que vous vous en soyez acquitté de si bonne grace & avec tant de magnificence ; car la noblesse de l'ame paroît même dans ces choses. J'aurois fort souhaité, que les Pantheres que vous aviez achetées en Afrique, fussent arrivées à point nommé. Mais quoyque la tempête qui les a retenuës les ait fait manquer à la fête, vous méritez pourtant, qu'on vous en ait toute l'obligation, puisqu'il n'a pas tenu à vous qu'elles n'y aient paru. Adieu.





LES
LETTRES
 DE
PLINE LE JEUNE

LIVRE SEPTIEME.

LETTRE PREMIERE
A Restitutus.

L'OPINIASTRETE' de
 votre maladie m'épou-
 vante ; & quoyque je
 vous connoisse très - sobre , je
 crains qu'elle ne vous permette

LIVRE SEPTIÈME. 189

pas d'être toujours assez maître de vous. Je vous exhorte donc à résister avec courage. Les hommes n'ont point de remède ni plus honnête ni plus salutaire, que la tempérance. Ce que je vous conseille, c'est ce que j'ay coûtume de dire dans mes entretiens avec mes gens, quand je me porte bien. Je me flatte (leur dis-je) que s'il m'arrive d'être malade, je ne voudray rien, qui me puisse être reproché, rien dont je me puisse repentir. Mais si la force du mal venoit à l'emporter sur ma résolution, j'avertis par avance, qu'on ne me donne rien, que par la permission des Médecins; & je veux bien qu'on sçache, que j'auray contre ceux, qui dans cette occasion pourroient avoir pour moy de la complaisance, le même ressentiment, que font paroître les autres malades, contre ceux qui les refusent.

190 LES LETTRES DE PLINE ;

Je me souviens même qu'un jour, après un accès de fièvre qui m'avoit consumé, lorsque sur son déclin je me trouvay moëte, le Médecin m'offrit à boire : je luy tendis la main pour luy faire sentir la moëteur, * & dans le moment je rendis la coupe, où j'avois déjà les lèvres. Dans la suite, comme j'étois prêt d'entrer au bain, le vingtième jour de ma maladie, je m'aperçûs tout-à-coup, que les Médecins parloient bas entr'eux. Je demanday ce qu'ils disoient. Ils me répondirent que véritablement je pouvois me baigner sans risque, mais non pas sans quelques inquiétude de leur part. Quelle nécessité y a-t-il de se presser, leur dis-je ? Et aussitôt je quitte tranquillement l'espérance du bain, où dé-

* Le texte dit *unclufque* qui ne forme aucun sens . . . Je substitue *udufque* qui en forme un parfait.

LIVRE SEPTIÈME. 191

ja l'on me portoit, & je reprends le régime & l'abstinence, du même air dont je m'étois disposé au bain. Je vous mande tout cecy, pour soutenir mes conseils par mes exemples, & pour m'obliger moy-même par cette Lettre à la retenue que je prescrist, s'il m'arrivoit jamais de l'oublier. Adieu.

LETTRE II.

A Justus.

COMMENT se peut-il que vous foyez, comme vous le mandez, accablé d'affaires, & qu'en même-temps vous me pressiez de vous envoyer mes ouvrages, qui obtiennent à peine de ceux qui ne sont point occupez, quelques moments d'un temps inutile? Je laisseray donc passer l'été, où

192 LES LETTRES DE PLINÉ ,
nous sommes trop occupez ; & lors
que l'hyver de retour me donne-
ra lieu de croire , que vous avez
du moins quelques heures de la
nuit à vous , je chercheray dans mes
amusements ce que je puis vous
offrir. Cependant je seray assez
content , si mes lettres ne vous
sont point à charge : & parce
qu'elles ne peuvent manquer de
l'être , je les feray plus courtes.
Adieu.

. LETTRE III.

A Priscus.

V OULEZ - VOUS donc demeu-
rer éternellement tantôt
dans la Lucanie , tantôt dans la
Campanie ? Vous me direz que
vous êtes né dans la première de
ces Provinces , & que votre femme
est

est née dans la seconde. C'est une raison d'y séjourner plus longtemps, mais non pas d'y demeurer toujours. Que ne revenez-vous donc à Rome, où votre rang, votre gloire, vos amis, grands & petits, vous appellent ? Jusqu'à quand ferez-vous le Roy où vous êtes ? Prétendez-vous toujours veiller, dormir à votre gré ? Quoy ! les jours entiers sur un livre ? Ne quitterez-vous point l'habit de campagne ? & laisserez-vous votre robe toujours oisive ? Il est temps de reprendre icy vos travaux, quand ce ne seroit que pour ne vous pas dégoûter de vos plaisirs, en vous rassasiant. Venez faire des révérences, pour recevoir plus agréablement celles qu'on vous fera. Venez vous faire presser dans la foule, afin de mieux goûter ensuite la douceur de la solitude. Mais quelle est mon indiscretion

194 LES LETTRES DE PLINE,
d'arrêter celuy que je rappelle ?
Car peut-être ne vous dis-je rien,
qui ne vous invite à vous plonger
de plus en plus dans une aimable
oisiveté. Je ne prétends pas que
vous y renonciez, mais seulement
que vous l'interrompiez. Comme
dans un repas je joindrois à des
mêts doux d'autres mêts piquants,
afin que ceux-cy réveillâssent le
palais, que ceux-là auroient com-
me assoupi; ainsi je vous conseille
d'affaisonner les amusements d'une
vie unie & tranquille, avec des oc-
cupations plus pénibles, & qui
puissent (pour ainsi dire) en rele-
ver le goût. Adieu.



L E T T R E I V.

A Pontius.

VOUS dites que vous avez lû mes hendécassyllabes * ; & vous demandez comment un homme si austere selon vous , & selon moy-même si peu frivole , s'est avisé d'écrire dans ce genre ? Jamais (car il faut reprendre les choses de plus haut) je ne me suis senti d'éloignement pour la Poësie. Je fis même une Tragédie Grecque à quatorze ans. Vous êtes curieux de sçavoir comment on l'appelloit ; je n'en sçay rien. On l'appelloit une Tragédie. Peu après, comme je revenois de l'armée , retenu par les vents contraires dans l'Isle d'Icarie , je m'amusay à faire

* Espèce de vers Latins.

196 LES LETTRES DE PLINE,
des vers élégiaques, & contre la
mer, & contre l'isle. J'ay aussi ef-
fayé quelquefois de composer en
vers héroïques ; & ce font icy
les premiers hendécasyllabes qui
m'ayent échapé. Voicy ce qui
m'en fit naître l'envie. J'étois au
Laurentin : on m'y lisoit les livres
d'Asinius Gallus sur la comparai-
son de son pere & de Cicéron. Je
tombay sur une épigramme de ce
dernier pour son cher Tyron. En-
suite m'étant retiré à midy pour
dormir (car c'étoit l'Eté), & ne
pouvant fermer l'œil, je me mis
à penser que les plus grands Ora-
teurs avoient estimé la Poësie &
s'y étoient amusez. Je m'appli-
quay ; & contre mon attente, il
arriva, qu'après une fort longue
interruption de la Poësie, & en
moins de temps que je ne puis di-
re, j'eûs tracé en vers les réflexions
qui m'avoient invité à les écrire :

LIVRE SEPTIÈME. 197

*Un jour lisant l'ouvrage où Gallus , sans façon ,
Ose bien préférer son pere à Ciceron ,*

*Je vis que ce grand Personnage ,
Ce Ciceron si grave aimoit le badinage ,
Et rioit quelquefois avec son cher Tyron.*

*Dans des vers de galanterie ,
Il se plaint d'une tromperie
De ce jeune Affranchi sur des baisers promis.
Qui doute , dis-je alors , que d'un peu de tendresse ,
Après un tel exemple , il ne nous soit permis
D'égayer la triste Sagesse ?*

*Imitons Ciceron : montrons à notre tour
Que nous sçavons les vols & les ruses d'Amour.*

De-là, je passay à des vers élégiaques; & je ne demeuray pas plus long-temps à les faire. J'en ajoutay d'autres, séduit par la facilité que j'y trouvois. De retour à Rome, je les lûs à mes amis; & ils les approuverent. Après cela, dans mes heures de loisir, particulièrement sur les chemins, j'ay fait des vers de toute sorte de mesures. Enfin je me suis résolu, à l'exemple de plusieurs autres, à donner un vo-

198 LES LETTRES DE PLINE ,
lume séparé d'hendécasyllabes ; &
je n'ay pas lieu de m'en repentir.
On les lit ; on les transcrit ; on les
chante. Les Grecs même, à qui ces
vers ont donné du goût pour no-
tre langue , les marient au son de
leurs lyres & de leurs guittares.
Mais je suis fou de parler ainsi.
Que voulez-vous ? Un peu de fo-
lie se pardonne aux Poètes. Après
tout , je ne parle point icy de l'o-
pinion que j'ay de mes vers , mais
de celle qu'en ont les autres , qui,
soit qu'ils jugent bien , soit qu'ils
jugent mal , me font plaisir. Tout
ce que je souhaite , c'est que la
postérité , bien ou mal , en juge de
même. Adieu.



L E T T R E V.

*A Calphurnia. **

IL n'est pas croyable à quel point je sens votre absence. Il y en a deux raisons. La première, l'amour; la seconde, l'habitude où nous sommes de vivre toujours ensemble. De-là vient que je passe une grande partie des nuits à penser à vous; que pendant le jour, & aux heures où j'avois coûtume de vous voir, mes pieds (comme on dit) me portent d'eux-mêmes à votre appartement; & qu'enfin, ne vous y trouvant pas, je m'en retourne aussi triste & aussi honteux, que si l'on m'avoit refusé la porte. Le seul temps où je suis un peu moins tourmenté, c'est celui que

* C'étoit sa femme.

200 LES LETTRES DE PLINE,

je donne aux affaires de mes amis & dans le Barreau. * Jugez quelle est la vie d'un homme, qui ne trouve de repos que dans le travail, de soulagement que dans les fatigues & dans l'embarras. Adieu.

* Je croy que le texte en cet endroit a été altéré, & qu'il faut *quod in foro, & amicorum litibus contero*, au lieu de *quo in foro, & amicorum litibus conteror*. Le premier est très-latin; le second ne l'est pas.

LETTRE VI.

A Macrinus.

IL vient d'arriver à Varenus une aventure remarquable, bien qu'elle ne soit pas entièrement finie. On dit que les Bithiniens se sont désistés de l'accusation qu'ils avoient intentée contre luy, & qu'ils la reconnoissent mal fondée. Il paroît icy un député de ces

peuples qui rapporte à l'Empereur un décret de leur assemblée, & dont il a remis une expédition à plusieurs personnes de la première condition ; & même une entre nos mains, de nous Avocats de Varenus. Magius persiste pourtant toujours, & donne par son opiniâtreté beaucoup d'exercice à Nigrinus, homme d'une probité reconnue. Il l'a engagé à demander aux Consuls, que Varenus eût à représenter ses Registres. J'accompagnois Varenus, seulement comme ami ; & j'avois résolu de me taire. Je n'imaginois rien de plus contraire à nos vûes, après avoir été nommez Avocats par le Sénat, que de défendre comme accusé, celui que nous soutenions ne l'être pas. Cependant lors que Nigrinus eut fini, les Consuls ayant tourné les yeux sur moy : *Messieurs, dis-je, vous sçavez que j'ay raison*

202 LES LETTRES DE PLINE,

de garder le silence, quand il vous aura plu d'entendre contre Nigrinus, les véritables Députés que les Bithiniens luy ont envoyé. J'ay moy-même entre les mains un décret que la Province m'adresse. Vous pouvez (repartit Nigninus) être éclairci. Si vous avez (luy répliquay-je) des instructions contraires, je puis bien m'en tenir moy à celles qui me paroissent mieux convenir à ma cause. Alors le député Polienus prit la parole, expliqua le sujet du désistement des Bithiniens, & supplia le Sénat de vouloir bien ne point faire de préjugé dans une cause portée à la propre personne de l'Empereur. Magius répondit; Polienus répliqua. J'entremêlay quelques mots dans leurs discours; & pendant le reste du temps, je demeuray dans un profond silence. J'ay appris que souvent il n'y avoit pas moins d'éloquence à se taire,

qu'à parler. Aussi je me souviens qu'il s'est trouvé des personnes chargées d'accusations capitales, à qui j'ay rendu plus de service par un judicieux silence, que je n'aurois pû faire par le plaidoyer le plus correct & le plus achevé. Je ne puis m'empêcher de toucher dans cette lettre un point qui paroît étranger, mais qui a du rapport à notre profession, & qui se présente. Une mere, après avoir perdu son fils, avoit accusé de poison & de fausseté devant le Prince, les affranchis de son fils, qui les avoit fait ses héritiers avec elle. Julius Servianus luy est donné pour Juge. J'avois défendu les accusez dans une très-nombreuse audience; car la cause étoit célèbre, & devoit être plaidée par des personnes de la plus haute réputation. On ordonna que les esclaves du mort ser oient appliquez

à la question ; & ils déchargèrent les accusez. La mere retourne à l'Empereur , & dit qu'elle a recouvré de nouvelles preuves. Servianus a ordre de revoir le procès déjà fini , & d'examiner si cette femme qui le renouvelloit n'apportoit rien de nouveau. Julius Africanus plaidoit pour la mere. C'étoit le petit-fils de ce Julius l'Orateur , à qui Erispus Passienus , après qu'il l'eût entendu plaider très-éloquemment une très-petite cause* , dit : Cela est bien , en vérité , & très-bien. Mais pourquoy si bien ? Julius , jeune homme de beaucoup d'esprit , mais peu fin , après avoir parlé beaucoup , & avoir rempli toute la mesure du temps qui luy avoit été marqué , s'adressant à

* J'ay ajouté icy *très-éloquemment une très-petite cause* , qui n'est point dans le texte : parce que la plaisanterie , qui étoit encore présente du temps de Pline , ne pourroit être sans cela entendue.

Servianus , *Permettez-moy , je vous en supplie* (dit-il) , *d'ajouter un mot.* Tout le monde aussitôt jeta les yeux sur moy ; & comme on s'attendoit à une très-longue replique , *J'eusse répondu* (repartis-je) , *si Julius eût ajouté cet unique mot , qui sans doute eût renfermé tout ce qu'il avoit promis de nouveau.* Je ne me souviens point d'avoir jamais reçu tant d'applaudissemens en plaidant , que j'en reçus alors en ne plaidant pas. Aujourd'huy mon silence , dans l'affaire de Varenus , a eu même succès. Les Consuls , comme le demandoit Polienus , ont réservé l'entière connoissance de la cause au Prince ; & j'attends sa décision avec une extrême inquiétude. Car ce jour , ou me mettra en repos & en sûreté pour Varenus , ou me rejettera dans mes premiers travaux & dans mes premières allarmes. Adieu.

LETTRE VII.

A Saturninus.

JE ne me suis pas contenté d'avoir ces jours passez fait mes remerciments à Priscus ; je les luy ay réitérez, comme vous me l'avez ordonné. C'est en vérité de fort bon cœur. Je suis ravi que deux hommes de ce mérite, & que j'aime tant, soyent si étroitement unis, qu'ils croient tous deux m'avoir de très-grandes obligations de ce qu'ils le font. Car de son côté, il publie par-tout que votre amitié le charme ; & il entre avec vous dans un combat de tendresse réciproque, & que le temps ne fera qu'échauffer davantage. Votre absence causée par des procès, me chagrine d'autant plus, que vos

études n'y gagnent rien. Cependant si vous en accommodez un, & que vous fassiez bien-tôt juger l'autre, comme vous me le mandez, vous pouvez jouir d'abord, dans le lieu où vous êtes, des douceurs du repos; & après vous en être rassasié, revenir icy. Adieu.

LETTRE VIII.

A Priscus.

JE ne puis vous exprimer avec quel plaisir je vois Saturninus m'écrire lettre sur lettre, pour me charger de vous faire des remerciements infinis de sa part. Continuez comme vous avez commencé : Aimez tendrement un fort honnête homme, dont l'amitié vous fera beaucoup de plaisir & long-temps. Il a toutes les bonnes qualitez

208 LES LETTRES DE PLINE ,
qu'on peut désirer : mais la meilleure, c'est que lors qu'il a une fois aimé, il aime toujours. Adieu.

LETTRE IX.

A Fuscus.

VOUS me demandez comment je vous conseillerois d'étudier à votre maison de campagne, où vous êtes déjà depuis long-temps. L'une des meilleures manières (selon l'avis de beaucoup de gens) c'est de traduire du Grec en Latin, ou du Latin en Grec. Par-là, vous acquérez la justesse & la beauté de l'expression, la richesse des figures, la facilité de vous expliquer ; & dans cette imitation des Auteurs les plus excellents, vous prenez insensiblement des tours & des pensées semblables

aux leurs. Mille choses qui échappent à un homme qui lit, n'échappent point à un homme qui traduit. La traduction ouvre l'esprit, forme le goût. Vous pouvez encore, après avoir lû quelque chose, seulement pour en prendre le sujet, le traiter vous-même, résolu de ne pas céder à votre Auteur; ensuite conférer vos écrits avec les siens, & soigneusement examiner ce qu'il a dit mieux que vous, ce que vous avez dit mieux que luy. Quelle joye, si l'on s'apperçoit que l'on prend quelquefois le dessus ! Quel redoublement d'émulation, si l'on voit que l'on demeure toujours au-dessous ! Il ne sera pas inutile aussi de choisir les plus beaux endroits, & de jouter contre eux. Comme ce combat se hazarde en secret, il est hardi, sans être téméraire. Ce n'est pas que nous n'ayons vû

210 LES LETTRES DE PLINE,

beaucoup de personnes , à qui ces fortes de combats ont si bien réussi , qu'entrez en lice , dans le dessein seulement de suivre ceux qu'ils ne désespéroient pas d'atteindre , ils les ont enfin glorieusement devancez. Souvenez-vous encore , quand vous aurez perdu les idées de votre ouvrage , de le reprendre , d'en conserver une partie , de retrancher l'autre , d'y ajoûter , d'y changer. Rien , je l'avouë , n'est plus pénible , plus ennuyeux ; mais cette peine a son utilité. Vous rendez à votre esprit son premier feu , & vous revenez avec des forces nouvelles. Enfin vous ajoûtez de nouveaux membres à un corps , qui sembloit auparavant achevé ; & vous ne faites point de tort à ceux qu'il avoit déjà. Je sçay que votre étude présente est l'éloquence du Barreau : mais

pour cela, je ne vous conseillerois pas de ne point quitter quelquefois ce stile de dispute, & (pour ainsi dire) de guerre. Comme les champs se plaisent à changer de différentes semences, nos esprits aussi veulent être exercés par différentes études. Je voudrois, tantôt qu'un beau morceau d'histoire vous occupât, tantôt que vous prissiez soin de bien écrire une lettre, quelquefois que vous fissiez des vers. Souvent dans les plaidoyers même, il se présente des occasions où l'on est obligé de placer des descriptions, qui ne sont pas seulement historiques, mais presque poétiques. En écrivant des lettres, on se fait un stile concis & châtié. En faisant des vers, je ne dis pas dans ces ouvrages de longue haleine, qu'il n'est permis d'entreprendre, qu'à ceux qui jouissent

212 LES LETTRES DE PLINE,
d'un plein loisir, mais dans ces pe-
tites pièces galantes & délicates,
propres à délasser des plus impor-
tantes occupations, on s'amuse. Ce-
la s'appelle des jeux : mais ces jeux
quelquefois ne vous attirent pas
moins de gloire que des écrits plus
sérieux. C'est pourquoy je vous
diray, pour vous donner le goût
des vers par des vers mêmes :

*Comme on voit un morceau de cire ,
Entre les mains de l'ouvrier ,
Se laisser si bien manier ,
Qu'à son ordre aussi-tôt elle est ce qu'il désire ;
Qu'elle devient & Mars & Pallas tour à tour ,
Ou Venus , ou son fils l'Amour :
Comme l'eau répanduë éteint les incendies ,
Ou va par différents canaux ,
Coulant à travers les roseaux ,
Porter l'émail dans les prairies :
Il faut de même que l'esprit
Se prête à différents caprice ;
Et que docile , il obéisse
Aux regles que l'art lui prescrit.*

C'est ainsi que les plus grands

Orateurs, & même que les plus grands hommes, s'exerçoient ou se délassoient ; ou plutôt, c'est ainsi qu'ils se délassoient & s'exerçoient tout ensemble. Il est surprenant combien ces petits ouvrages éveillent l'esprit & le réjouissent. L'amour, la haine, la colere, la pitié, la politesse, enfin tout ce qui se présente le plus ordinairement dans la vie, dans le Barreau, dans les affaires, peut être le sujet de ces sortes de pièces. Outre que de cette poésie, comme des autres ; nous tirons cet avantage, qu'après avoir été enchaînez par la mesure des vers, la liberté de la prose nous met à l'aise, & que nous écrivons plus gayement dans un genre dont nous sentons la facilité, par la comparaison que nous en venons de faire. En voilà peut-être sur ce sujet plus que vous n'en deman-

214 LES LETTRES DE PLINE,

diez. J'ay pourtant oublié un point essentiel. Je n'ay point dit ce qu'il falloit lire, quoyque ce soit l'avoir assez dit, que d'avoir marqué ce qu'il falloit écrire. Souvenez - vous seulement, de bien choisir les meilleurs livres dans chaque genre ; car on a fort bien dit qu'il falloit beaucoup lire, mais non beaucoup de choses. Je ne vous marque point ces livres : ils sont si universellement connus, qu'il n'est pas nécessaire de les indiquer. D'ailleurs, je me suis si fort étendu dans cette lettre, qu'en voulant vous donner des avis sur la manière d'étudier, j'ay dérobé un temps considérable à vos études. Reprenez donc au plûtôt vos tablettes. Commencez quelque'un des ouvrages que je vous ay proposés, ou continuez ce que vous avez commencé. Adieu.

L E T T R E X.

A Macrinus.

C O M M E je suis d'humeur à vouloir apprendre la fin d'une histoire, quand une fois j'en ay scû le commencement ; je me suis imaginé que vous seriez bien-aïse de scavoir la suite du procès de Varenus & des Bithiniens. La cause a été plaidée devant l'Empereur , d'un côté par Polienus , & de l'autre par Magius. Quand ils eurent fini, *Aucunes des parties*, dit l'Empereur , *n'aura lieu de se plaindre du retardement. J'auray soin d'être informé par moy-même des véritables intentions de la Province.* Cependant Varenus ne remporte pas un petit avantage ; car enfin combien doit-il être incer-

tain , s'il est accusé justement ;
 lors qu'on doute même s'il est ac-
 cusé. Il reste que la Province ne
 reprenne pas des sentiments qu'elle
 a condamnez , & qu'elle ne
 se repente pas de s'être repentie.
 Adieu.



L E T T R E X I.

A Fabatus.

VOUS êtes surpris que mon
 affranchi Hermès ait ven-
 du les héritages qui m'étoient
 échus par succession , & pour
 cinq douzièmes , sans les avoir mis
 à l'enchere , comme je l'avois or-
 donné , & qu'il les ait laissez pour
 sept cent mille sesterces * , à Co-
 rellia. Vous ajoûtez qu'on les

* Soixante-dix mille livres de notre mon-
 noye.

pourroit

pourroit vendre neuf cent mille.*
 Cela redouble l'empressement que vous avez de sçavoir, si je tiens ce marché. Oüy, je le tiens; & voicy mes raisons; car je désire que vous m'approuviez, & que mes cohéritiers m'excusent, si un devoir plus puissant que celuy qui m'unissoit avec eux, m'en a séparé. J'ay pour Corellia tout le respect & tout l'attachement possible. Elle est sœur de Corellius Rufus, dont la mémoire m'est sacrée. Elle étoit amie intime de ma mere. Je suis dans des liaisons très-anciennes & très-étroites avec Minutius Rufus son mari, homme d'une probité à toute épreuve. Enfin son fils a été mon ami particulier; jusques-là, que lors que je fus Préteur, je luy donnay l'intendance des Jeux que je devois au Peu-

* Environ quatre-vingt-dix mille livres de notre monnoye.

ple. Le dernier voyage que je fis en ce pays, elle me témoigna qu'elle souhaiteroit fort avoir quelques terres aux environs de notre lac de Cofme. Je luy dis, que tout ce que j'en possédois étoit à son service, & qu'elle pouvoit choisir & y mettre le prix, à la réserve seulement de celles qui me venoient de mon pere ou de ma mere ; car pour celles-là, je ne puis m'en détacher, même en faveur de Corellia. Les terres dont il s'agit m'étant donc échûës, je luy écrivis que je voulois m'en défaire. Hermès luy rendit ma lettre : Aussi-tôt elle le pria de les luy vendre. Il le fit. Vous voyez si je puis hésiter à ratifier ce que mon affranchi n'a fait que par mes ordres. Je n'ay plus qu'à prier mes cohéritiers de trouver bon, que j'aye séparément vendu ce qu'absolument j'ay eu droit de vendre :

& il ne faut pas qu'ils croient que mon exemple fasse une loi pour eux. Comme ils n'ont pas avec Corellia les mêmes engagements que moy, rien n'empêche qu'ils ne cherchent les avantages que l'amitié m'a suffisamment remplacé. Adieu.

L E T T R E X I I .

A Minutius.

JE vous envoie, pour vous en servir dans le besoin, la Requête que j'ay faite pour votre ami, ou plutôt pour le nôtre; car qu'avons-nous, qui ne nous soit pas commun? Et je vous l'envoie plus tard que je ne vous l'avois promise, afin que vous n'ayez pas le temps de la corriger, ou (pour mieux dire) de la gâter. Après tout,

si vous n'en avez pas assez pour la corriger, vous en aurez toujours de reste pour la gâter, au cas que vous suiviez votre penchant ordinaire : car vous autres, mauvais critiques, vous prenez la peine de retrancher tout ce qu'il y a de meilleur. Si cela vous arrive, j'en sçauray faire mon profit ; je m'en serviray comme de mon bien dans une autre occasion ; & j'en retireray des louanges, dont j'auray obligation à votre dégoût. C'est ce que j'attends des endroits que j'ay marquez à la marge, & que j'ay mis en interligne, autrement qu'ils ne le sont dans le corps de l'ouvrage. Comme je me défiois que vous pourriez bien prendre pour pompeux & guindé, ce qui n'est que sublime & harmonieux ; j'ay crû qu'il ne seroit pas hors de propos de vous épargner la torture que vous vous donneriez pour le refondre ; & que je

ferois bien d'ajouter au même lieu quelque chose de plus simple & de plus uni, ou à dire vray, de plus bas & de plus mauvais, mais bien meilleur à votre goût. Car je ne puis me défendre de faire par-tout la guerre à votre timide bassesse. Jusqu'icy j'ay voulu rire, & vous faire oublier un moment vos occupations; voicy du sérieux: Songez à me rembourser les frais de la course d'un exprès que je vous ay dépêché. Vous avez bien l'air, après avoir lû cecy, de trouver, non pas quelque partie de la Requête, mais toute la Requête mauvaise; & de soutenir que je ne puis vous demander la valeur d'une chose qui n'en a aucune. Adieu.

LETTRE XIII.

A Ferox.

VOTRE lettre m'assure en même-temps que vous étudiez & que vous n'étudiez pas. Je vous parle énigme ; & j'en conviens, jusqu'à ce que je m'explique plus clairement. Elle dit que vous n'étudiez point ; & elle est si poliment écrite, qu'elle ne peut l'avoir été que par une personne qui étudie. S'il en est autrement, vous êtes le plus heureux homme du monde, d'écrire de ces choses en vous joüant & sans étude. Adieu.

L E T T R E X I V .

A Corellia.

C'EST à vous un excès d'honnêteté, que de me prier & de me presser avec tant d'instance, de recevoir le prix de la terre que mon affranchi vous a vendu; & de le recevoir, non sur le pied de sept cent mille sesterces*, suivant votre marché avec luy, mais sur le pied de neuf cent mille**, en se réglant sur la vente que le Fisc vous a fait du vingtième qui luy en appartenoit. Vous voulez bien qu'à mon tour, je vous supplie & vous conjure de faire un peu d'attention, non-seulement sur ce qui est digne de vous,

* Environ soixante-dix mille livres de notre monnoye.

** Environ quatre vingt-dix mille livres de notre monnoye.

224 LES LETTRES DE PLINÉ,
mais aussi sur ce qui est digne de
moy ; & de souffrir qu'icy mon
aveugle soumission pour vous se
démontre par les mêmes raisons,
qui par tout ailleurs luy servent de
principe. Adieu.

L E T T R E X V.

A Saturninus.

VOUS demandez ce que je
fais. Vous le sçavez: Je m'oc-
cupe à mon ordinaire; je m'employe
pour le service de mes amis; je don-
ne quelques heures à l'étude. Je
n'ose dire qu'il seroit mieux; mais
je diray bien qu'il seroit beaucoup
plus doux de les luy donner toutes.
Je souffrirois avec peine de vous
voir livré à toute autre chose qu'à
ce que vous voudriez faire, si je ne
sçavois que vos occupations sont

très-glorieuses ; car, selon moy, rien ne mérite plus de loüanges, que de soutenir les intérêts de notre Patrie, & de conserver la paix entre nos amis. Je m'étois bien promis que le commerce de Priscus vous accommoderoit. Je connois sa droiture & sa politesse. Quand vous m'assurez qu'il se souvient avec tant de plaisir des bons offices qu'il croit avoir reçus de moy, vous m'apprenez encore ce qui m'étoit moins connu, qu'il est l'homme du monde le plus reconnoissant. Adieu.

 LETTRE XVI.

A Fabatus, ayeul de sa femme.

CALESTRIUS TIRO est de mes plus intimes amis ; & nous tenons l'un à l'autre, par tous les engagements publics &

226 LES LETTRES DE PLINE,

particuliers. Nous avons servi à l'armée ensemble. Nous avons été collègues dans la Charge de Trésorier de l'Empereur. Il me devança dans la Charge de Tribun du Peuple, par le privilège que donne le nombre des enfants. Je l'atteignis dans celle de Préteur, le Prince m'ayant accordé dispense d'un an qui me manquoit. Je me suis souvent retiré dans ses terres ; souvent il est venu rétablir sa santé dans les miennes. Il va en qualité de Proconsul prendre possession du Gouvernement de la Bétique, & doit passer par Ticinum. * Je me flatte, ou plutôt, je compte qu'il se détournera sans peine à ma prière, si vous avez envie d'affranchir **,

* Aujourd'hui Pavie.

** Le texte dit, *avec la baguette*. C'étoit la manière ordinaire d'affranchir un Esclave, en lui donnant un coup de baguette en présence du Magistrat.

avec les cérémonies ordinaires, & en présence du Magistrat, les esclaves à qui ces jours passez vous avez déjà en présence de vos amis donné la liberté. N'appréhendez point d'incommoder un homme, à qui il ne coûteroit rien de faire le tour du monde pour mon service. Défaites-vous donc de cette excessive discrétion que je vous connois; & ne consultez que ce qui vous plaira le plus: il ne prend pas moins de plaisir à me satisfaire, que j'en prends à vous obéir. Adieu.

L E T T R E X V I I .

A Nonius Celer.

CHACUN a ses raisons pour lire ses ouvrages à ses amis: les miennes sont, comme je l'ay

K vj

228 LES LETTRES DE PLINE,
dit souvent, que si je manque
(ce qui n'arrive que trop), on me
redresse. C'est pourquoy je ne puis
m'étonner assez de ce que vous
me mandez, qu'il y a des gens qui
ne trouvent pas bon que je lise
mes plaidoyers dans une assem-
blée d'amis; si ce n'est qu'ils s'i-
magent, que ces sortes d'ouvra-
ges doivent seuls jouir du privilé-
ge de n'être point corrigez. Je leur
demanderois volontiers, pour-
quoy ils permettent (si pourtant
ils le permettent) qu'on lise une
histoire qui n'est point faite pour
établir la réputation de l'auteur,
mais pour établir la vérité; une
Tragédie, qui demande, non un
auditoire, mais un théâtre & des
acteurs; des vers lyriques, qui veu-
lent, non un lecteur, mais un
chœur de Musiciens & des instru-
ments. L'usage, dit-on, de lire ces
ouvrages est introduit. Eh bien!

Faut-il condamner celuy qui com-
mença de l'introduire ? Ce n'est
pas que nos Romains, & même les
Grecs, n'ayent souvent lû des plai-
doyers. Mais, dira-t-on, il est inu-
tile de lire ce que vous avez publi-
quement prononcé. Cela seroit
vray, si vous lisiez les mêmes choses
aux mêmes personnes ; si vous lisiez
en sortant de l'audience : mais si
vous ajoutez en un endroit, si
vous changez l'autre, si la plû-
part de vos auditeurs ne vous ont
point entendu plaider, si quelques-
uns vous ont entendu, mais depuis
long-temps ; je voudrois bien sça-
voir pourquoy il n'y a pas autant
de raison de lire ce que vous avez
prononcé, que de le donner au Pu-
blic. Si un plaidoyer ne conserve
guères ses graces dans une lectu-
re, c'est un surcroît de peine pour
celuy qui lit, & non une raison
pour ne point lire. Je ne cherche

230 LES LETTRES DE PLINE ,
pas à être loué quand je lis ; mais à
être loué quand je suis lû. Je ne
néglige donc aucune manière de
critique. D'abord je repasse seul
sur ce que j'ay composé. Après cela,
je le lis à deux ou trois personnes :
ensuite je le donne à d'autres pour
y faire leurs remarques ; & ces re-
marques , si elles me laissent quel-
que scrupule , je les communique
encore à un ou deux de mes amis,
avec qui j'en décide. Enfin je lis
dans une assemblée plus nombreu-
se ; & jamais (si vous m'en croyez)
je ne corrige tant. Je suis alors
d'autant plus appliqué & plus re-
cûeilli, que je suis plus inquiet. Le
respect, la retenüe, la crainte, sont
de très - judicieux censeurs. Car
faites, je vous prie, cette réflé-
xion. N'est-il pas vrai que si vous
parlez devant un homme seul,
quelque sçavant qu'il soit, vous
êtes moins troublé, que si vous par-

liez devant plusieurs, quoy qu'ignorants ? N'est-il pas vray, que jamais vous ne vous défiez davantage de vous, que quand vous vous levez pour plaider ? qu'alors vous voudriez avoir changé une partie de votre discours, souvent le discours entier ; sur-tout si l'audience est grande & bien remplie ? Vous redoutez alors jusqu'aux plus vils & aux plus grossiers. N'avouerez-vous pas, que si votre début paroît ne plaire point, vous perdez courage, vous êtes consterné. La raison de cela (selon moy), c'est que le concours & le nombre forment je ne sçay quel avis universel ; & que le goût qui peut être médiocre dans chacun en particulier, se trouve exquis dans tout le monde ensemble. C'est pourquoy Pomponius Secundus le Tragique avoit coutume de dire, lors que sur quel-

232 LES LETTRES DE PLINÉ,

que endroit de ses pièces il n'étoit pas d'accord avec un ami de confiance, *J'en appelle au Peuple*; & selon que l'endroit contesté plaisoit ou déplaisoit au Peuple, il suivoit l'avis de son ami ou le sien, tant il donnoit au jugement de la multitude. Etoit-ce bien, ou mal? Ce n'est pas mon affaire; car moy, je ne lis pas au peuple, mais dans une assemblée de personnes choisies, pour qui j'ay de la considération, en qui je prends confiance, enfin que j'estime autant séparément, que je les crains ensemble. Ce que Cicéron disoit de la plume, je le dis du respect qu'on a pour le Public. Ce respect est le plus sûr de tous les censeurs. Songer que l'on doit lire, entrer dans le lieu de l'assemblée, regarder autour de soy, pâlir, trembler; tout cela corrige & perfectionne un ouvrage.

Je ne puis donc me repentir d'une coutume dont j'éprouve si sensiblement l'utilité. Et les discours frivoles de ces gens-là font sur moy si peu d'impression, que je vous supplie de m'indiquer quelque nouveau secret pour rendre mes écrits encore plus corrects; car mon exactitude n'est jamais satisfaite. Je songe combien il est périlleux de donner un ouvrage au Public; & je ne puis me persuader que l'on ne doive pas retoucher, & souvent & avec plusieurs, ce que l'on veut qui plaise, & toujours & à tout le monde. Adieu.



LETTRE XVIII.

A Caninius.

VOUS me demandez comment on peut assurer une somme que vous avez promise à nos compatriotes pour un festin annuel & public; & le moyen que la destination de cette somme se perpétuë & s'exécute après vous. Il ne se peut rien de plus honnête que votre demande; mais le conseil n'est pas aisé. Il est à craindre, si vous donnez de l'argent, qu'on ne le dissipe; si vous donnez des héritages, qu'on ne les néglige comme publics. Pour moy, je n'ay trouvé rien de plus sûr que ce que j'ay pratiqué. J'avois promis * cinq

* Environ cinquante mille livres de notre monnoye.

LIVRE SEPTIÈME. 235

cent mille sesterces pour fonder des aliments à des personnes libres de l'un & de l'autre sexe ; je fis au Procureur de la République une vente simulée d'une terre , qui valoit beaucoup plus que le prix que je le vendis. Je repris ensuite cette terre chargée d'une rente annuelle & perpétuelle de trente mille sesterces. * Par-là , le fond est en sûreté , le revenu n'est point incertain ; & l'héritage ne court aucun risque d'être abandonné , parce que rendant beaucoup plus que la rente dont il est chargé , jamais il ne manquera de maître qui prenne soin de le faire valoir. Je n'ignore pas que j'ay donné plus qu'il ne paroît , puisque la charge de cette rente diminuë beaucoup la valeur d'une très-belle terre ; mais il est trop

* Environ trois mille livre de notre monnoye. C'étoit l'intérêt du prix principal pour lequel la vente avoit été faite.

236 LES LETTRES DE PLINE,
juste de donner la préférence à
l'utilité publique sur l'utilité par-
ticulière, à l'éternité sur le temps ;
& de prendre plus de soin de son
bienfait que de son bien. Adieu.

LET TRE XIX.

A Priscus.

LA maladie de Fannia me dé-
sole. Elle l'a contractée par
ses assiduités auprès de Julia, Ve-
stale, qui étoit malade. Fannia
luy a rendu toutes sortes de se-
cours ; d'abord volontairement,
comme une bonne parente ; &
dans la suite, par l'ordre même des
Pontifes. Car lors qu'un mal pres-
sant force les Vestales de sortir du
Temple de Vesta, on les confie
aux soins & à la garde de quel-
que Dame ; & c'est en remplissant

Ces devoirs , que Fannia est tombée malade elle-même. Elle a une fièvre continuë , une toux qui augmente à toute heure : elle est d'une maigreur extrême , & dans un accablement qui ne se peut dire. Tout ce qu'elle conserve de bon , c'est l'esprit & le courage , qu'elle a toujours dignes d'Helvidius son mari & de Thraseas son père. Le reste l'abandonne , & me jette non-seulement dans une frayeur , mais dans une douleur mortelle. Je suis inconsolable , de voir une si illustre femme disparaître de Rome , où l'on ne verra peut-être jamais rien qui luy ressemble. Que de modestie ! que de probité ! que de sagesse ! que de fermeté ! Elle a suivi deux fois son mari en exil ; & elle y a été une troisième fois pour l'amour de luy. Car Senecion , accusé d'avoir écrit la vie d'Helvidius , dit pour sa ju-

238 LES LETTRES DE PLINE ,

stification, qu'il ne l'avoit fait qu'à la priere de Fannia. Metius Carus, l'accusateur, demanda d'un air menaçant à Fannia, si elle l'en avoit prié. Elle répondit, sans s'éouvoir: Je l'en ay prié. Si elle avoit donné des mémoires: J'en ay donné. Si sa mere le sçavoit: Elle n'en sçait rien. Enfin elle ne laissa pas échapper une parole qui ressentît la personne troublée du péril qu'elle couroit. Un Décret du Sénat, donné au malheur & à la nécessité des temps, supprima cet ouvrage, la relégua, & confisqua ses biens; & lors qu'elle perdoit tout, elle conserva soigneusement ces livres, & porta dans son exil avec elle la cause même de son exil. Qu'elle étoit agréable, polie, aimable! &, ce qu'il est très-rare de trouver ensemble, qu'elle étoit en même-temps respectable! Certainement nous pourrons dans la

LIVRE SEPTIÈME. 239

suite la proposer à nos femmes pour modèle, & trouver nous-mêmes dans sa vie de grands exemples de courage. Dès maintenant qu'il nous est encore permis de la voir & de l'entendre, nous n'avons pas pour elle moins d'admiration, que pour ces femmes héroïques qui ont mérité place dans l'Histoire. Pour moy, il me semble que cette maison est ébranlée jusques dans les fondements, & toute prête à tomber. Quoyque Fannia ait des descendants, par quelles actions, par quelles vertus pourront-ils parvenir à faire croire, que leur maison n'a pas été enlevée avec cette illustre femme? Un surcroît de douleur pour moy, c'est qu'il me semble que je perds encore une fois sa mere, la mere (dis-je) d'une si admirable femme; car cet éloge renferme tout. Comme elle la représente & la

240 LES LETTRES DE PLINÉ,

fait revivre , elle nous l'enleva
& la fera mourir une seconde fois
avec elle ; & en me faisant une
nouvelle playe , elle rouvrira les
anciennes. J'ay eu pour l'une &
pour l'autre toute la vénération,
toute la tendresse possibles : je ne
sçay pour laquelle j'en avois da-
vantage ; & elles ne vouloient
pas que je le sçûsse. Je leur ay don-
né dans leur prospérité tous les
témoignages que j'ay pû de mon
dévoüement ; je les leur ay conti-
nuez dans leur adversité ; j'ay pris
soin de les consoler pendant leur
exil , de les venger à leur retour.
Je ne leur ay pourtant pas rendu
tout ce que je leur dois ; & je sou-
haite d'autant plus de conserver
celle qui nous reste , pour avoir le
temps de m'acquitter. Voilà les in-
quiétudes où je suis , en vous écri-
vant. Je ne m'en plaindray pas ,
si quelque Divinité favorable les
change

LIVRE SEPTIÈME. 241
change en joye. Adieu.

LETTRE XX.

A Tacite.

J'AY lû votre livre ; & j'ay marqué, avec le plus d'exactitude qu'il m'a été possible, ce que je crois y devoir être changé, & en devoir être retranché ; car je n'aime pas moins, à dire la vérité, que vous à l'entendre ; & d'ailleurs l'on ne trouve point de gens plus dociles à la censure, que ceux qui méritent le plus de loüanges. Je m'attends qu'à votre tour vous me renvoyerez mon livre avec vos critiques. O l'agréable, ô le charmant échange ! Que j'ay de plaisir à penser, que si jamais la postérité fait quelque cas de nous, elle ne cessera de publier

242 LES LETTRES DE PLINE ,
avec quelle union , quelle fran-
chise , quelle amitié nous avons
vêcu ensemble ! Il fera rare & re-
marquable , que deux hommes , à
peu près de même âge , de même
rang , de quelque nom dans l'Em-
pire des Lettres (car il faut bien
que je parle modestement de vous ,
puisqu' je parle en même-tems de
moy), se soyent si fidèlement aidez
dans leurs études. Pour moy , dès
ma plus tendre jeunesse , la répu-
tation , la gloire que vous aviez
acquise , me faisoient déjà désirer
de vous suivre , de marcher & de
paroître marcher sur vos traces ,
non pas de près , mais de plus près
qu'un autre. Ce n'est pas qu'alors
nous n'eussions à Rome beaucoup
d'esprits du premier ordre ; mais
entre tous les autres , le rapport de
nos inclinations vous montrait à
moy , comme le plus propre à être
imité , comme le plus digne de

l'être. C'est ce qui redouble ma joye, quand j'entends dire, que si la conversation tombe sur les Belles-lettres, on nous nomme ensemble. Que si l'on parle de vous, aussi-tôt l'on pense à moy. Je sçay bien qu'il y a des gens que l'on nous préfère à l'un & à l'autre; mais pourvû que l'on nous place tous deux ensemble, il ne m'importe en quel rang; car dès que l'on me met au-dessus de vous, je me crois au premier; & dès que l'on me met au-dessous de vous, je me crois au second. Vous avez pû même remarquer que dans les testaments, excepté ceux de quelques amis particuliers, on ne laisse point de legs à l'un de nous, qu'on n'en laisse un semblable à l'autre. La conclusion de tout ce discours, c'est que nous ne pouvons trop nous aimer, nous que les études, les mœurs, la réputa-

244 LES LETTRES DE PLINE,
tion, les dernières volontez des
hommes unissent par tant de
nœuds. Adieu.

LETTRE XXI.

A Cornutus.

J'OBÉIS, mon cher Collègue; &
je prends soin de mes yeux au-
tant que vous me l'ordonnez. Je
suis arrivé icy dans une chaise fer-
mée, où j'ay été comme dans ma
chambre. Non-seulement je n'écris
point, mais je m'abstiens même
de lire. Il m'en coûte beaucoup, à
la vérité; mais je m'en abstiens; &
je n'étudie plus que des oreilles.
Je rends avec des rideaux mon
appartement sombre, sans le ren-
dre tout-à-fait obscur. Je trouve
même le moyen, en fermant les
fenêtres basses de ma galerie, d'y

faire entrer autant d'ombre que de lumière ; & par là , peu à peu j'apprends à supporter le jour. J'use du bain , parce qu'il m'est bon ; du vin , parce qu'il ne m'est pas mauvais , sobrement pourtant. C'est ma coûtume ; & d'ailleurs j'ay quelqu'un qui m'observe. J'ay reçu , comme venant de vous , la poularde que vous m'avez envoyée ; & j'ay eu les yeux assez bons, quoyqu'encore foibles , pour m'appercevoir qu'elle est fort grasse. Adieu.

 LETTRE XXII.

A Falcon.

VOUS ferez moins surpris ; que je vous aye demandé avec tant d'instance la Charge de Colonel pour un de mes amis ;

246 LES LETTRES DE PLINE,

quand vous sçaurez le nom de cet ami, & quel est son mérite. Je puis bien vous le dire, & vous en faire le portrait, aujourd'huy que vous m'avez accordé ma demande. C'est Cornelius Minutianus. Quoyqu'il ne donne pas moins de lustre par ses mœurs, que par sa naissance, au pays dont je tire mon origine; qu'il soit d'une illustre maison, & qu'il ait de grands biens; il aime l'étude avec la même ardeur, que l'aiment ordinairement ceux qui manquent de tout. On ne peut trouver un Juge plus intégre, un Avocat plus zélé, un plus fidèle ami. Vous croirez que c'est vous qui m'avez une très-grande obligation, quand vous connoîtrez à fond cet homme, qui n'est au-dessous d'aucuns honneurs, d'aucunes charges; & c'est pour m'accommoder à sa modestie, que je me contente de ces termes. Adieu.

L E T T R E X X I I I .

A Fabatus , ayeul de sa femme.

J E me réjouis que vous ayez assez de santé, pour pouvoir aller au-devant de Tyron jusqu'à Milan. Mais afin que vous la conserviez plus long-temps, je vous supplie de vouloir bien vous épargner cette fatigue, si contraire à un homme de votre âge. Je vous conseille même de l'attendre chez vous, dans votre maison, dans votre chambre. Je l'aime en frere. Il ne seroit pas juste qu'il exigeât d'une personne que je respecte comme mon pere, des devoirs qu'il n'eût pas exigé du sien. Adieu.

L E T T R E X X I V .

A Geminus.

NUMIDIA QUADRATILLA vient de mourir, âgée d'un peu moins de quatre-vingt ans. Dans un corps plus robuste que son sexe & sa condition ne sembloient le permettre, elle a jouï d'une parfaite santé jusqu'à sa dernière maladie. Son testament a été fort sage. Elle a institué héritiers, son petit-fils pour deux tiers, sa petite-fille pour l'autre tiers. Je connois peu la petite-fille; mais le petit-fils est de mes intimes amis. C'est un jeune homme d'un rare mérite, & qui n'est pas seulement aimable pour ceux à qui les liens du sang l'attachent. Il a été d'une beauté singulière, sans avoir ja-

mais fait parler de luy , ni pendant son enfance , ni pendant sa jeunesse. A vingt-quatre ans , il fut marié ; mais il n'eut pas la satisfaction de se voir des enfants. Il a vécu d'une maniere fort austere , & pourtant fort soûmise , auprès d'une ayeule-très-voluptueuse : elle avoit de ces sortes de bouffons , qui s'appliquent à tout contrefaire ; & elle aimoit cet amusement , plus qu'il ne convenoit à une femme de Qualité. Quadratus ne les regardoit jamais jouër , non-seulement au théâtre , mais pas même dans la maison ; & elle n'exigeoit point de luy cette complaisance. Quelquefois , lors qu'elle me prioit d'avoir l'œil sur les études de son petit-fils , elle me disoit , que pour s'amuser au milieu de cette profonde oisiveté où sont plongées les femmes , elle avoit coutume , ou de jouër aux échecs ,

250 LES LETTRES DE PLINE ,
ou de faire venir ses bouffons :
mais elle ajoûtoit, que dans ces
temps, elle prenoit toûjours la
précaution de renvoyer son pe-
tit-fils à ses études, soit que ce
fût par tendresse, ou (ce qui
me paroissoit plus vraisembla-
ble) par une espèce de respect
pour ce jeune homme. Je fus sur-
pris, & vous ne le ferez pas
moins que moy, de ce qu'il me
dit aux derniers Jeux sacrez, où
les bouffons montent sur le théâ-
tre. Comme nous en sortions
ensemble : *Sçavez-vous bien, me
dit-il, qu'aujourd'huy, pour la pre-
miere fois, j'ay vû danser le bouf-
fon de mon ayeule ?* Mais pen-
dant que le petit-fils en ufoit
ainsi, des personnes étrangères,
pour faire honneur à Quadratil-
la (j'ay honte d'avoir si mal pla-
cé le mot d'honneur), pour luy
plaire par les plus basses flatte-

ries , couroient par tout le théâtre , s'écrioient , battoient des mains , admiroient , & s'empressoient de venir chanter devant elle , & faire les mêmes grimaces que les bouffons. Pour prix de ces talents si dignement étalez sur le théâtre , ils auront de très-petits legs , payez par un héritier qui n'assistoit jamais à leurs farces. Je vous écris ceci , parce que vous n'êtes pas fâché d'apprendre ce qui se passe de nouveau ; & encore , parce qu'en vous mandant le plaisir que j'ay eu une premiere fois , j'ay celui de le goûter une seconde. Je me réjouis donc de ce que Quadrattilla a fait justice à un jeune homme si sage. Je me réjouis de voir que la maison de Caius Cassius , ce Fondateur & ce Pere de l'Ecole Cassienne , soit habitée par un maître qui ne le

252 LES LETTRES DE PLINE,
cède point au premier. Quadratus
la remplira dignement : il luy
rendra toute sa réputation, sa splen-
deur & sa gloire, lorsqu'à la place
d'un célèbre Jurisconsulte, on
trouvera un excellent Orateur.
Adieu.

LETTRE XXV.

A Rufus.

O COMBIEN la modestie & l'a-
mour du repos cachent-ils
de sçavants ! Combien en déro-
bent-ils à la renommée ! Ce-
pendant avons-nous à parler ou
à lire en public ; nous ne crai-
gnons que ceux qui font ouverte-
ment profession des lettres : bien
que ceux qui les cultivent en se-
cret, soient d'autant plus estima-
bles, qu'ils marquent par leur

LIVRE SEPTIÈME. 253

silence la haute idée qu'ils ont d'un excellent ouvrage. Ce que je vous en écris, c'est pour l'avoir éprouvé. Terentius Junior, après avoir fervi dans la Cavalerie, & s'être acquitté très-dignement de la Charge de Procureur de l'Empereur dans la Gaule Narbonnoise, se retira dans ses Terres, & préféra un honnête loisir à tous les honneurs qui l'attendoient. Un jour, il m'invita de séjourner chez luy. J'y consentis; & le regardant comme un bon pere de famille, comme un honnête laboureur, je me dispoisois à l'entretenir de tout ce que je croyois faire son occupation ordinaire. J'avois déjà commencé, lors que, par un discours très-sçavant, il tourna la conversation sur les Belles-lettres. Il ne se peut rien de plus poli, de plus délicat, que tout ce qu'il me dit. On

254 LES LETTRES DE PLINE ,
ne peut mieux s'exprimer en Latin , ni en Grec ; car il parle si parfaitement l'une & l'autre , qu'il semble toujours que la langue qu'il parle , est celle qu'il sçait le mieux. Que vous diray-je de ses lectures , de sa mémoire ? Vous croiriez que cet homme vit au milieu d'Athènes , & non pas au Village. En un mot , il a redoublé mes inquiétudes ; & il fera que je n'appréhenderay pas moins à l'avenir le jugement de ces campagnards inconnus , que des plus sçavants hommes que je connoisse. Je vous conseille d'en user de même. Lors que vous y regarderez de près , vous trouverez beaucoup de gens dans l'Empire des Lettres , comme dans les armées , qui , sous un habit grossier , cachent les plus hautes vertus & les plus rares talents. Adieu.

L E T T R E XXVI.

A Maximus.

CES jours passez , la maladie d'un de mes amis me fit faire cette réflexion , que nous sommes fort gens de bien quand nous sommes malades. Car quel est le malade , que l'avarice ou l'ambition tourmente ? Il n'est plus enyvré d'amour , entêré d'honneurs. Il néglige le bien , & compte toujours avoir assez du peu qu'il se voit sur le point de quitter. Il croit des Dieux ; & il se souvient qu'il est homme. Il n'envie , il n'admire , il ne méprise la fortune de personne. Les médisances ne luy font ni impression , ni plaisir ; toute son imagination n'est occupée que de

256 LES LETTRES DE PLINE,
bains & de fontaines. Tout ce
qu'il se propose (s'il en peut écha-
per) c'est de mener à l'avenir
une vie douce & tranquille, une
vie innocente & heureuse. Je
puis donc nous faire icy à tous
deux en peu de mots, une le-
çon, dont les Philosophes font
des volumes entiers. Persévérons
à être tels pendant la santé, que
nous nous proposons de devenir
quand nous sommes malades.
Adieu.

LETTRE XXVII.

A Sura.

LE loisir dont nous jouïssons
vous permet d'enseigner, &
me permet d'apprendre. Je vou-
drois donc bien sçavoir si les fan-
tômes ont quelque chose de réel.

s'ils ont une vraie figure , si ce sont des génies ; ou si ce ne sont que de vaines images qui se tracent dans une imagination troublée par la crainte. Ce qui me feroit pencher à croire qu'il y a de véritables spectres , c'est ce qu'on m'a dit être arrivé à Curtius Rufus. Dans le temps qu'il étoit encore sans fortune & sans nom , il avoit suivi en Afrique celui à qui le Gouvernement en étoit échû. Sur le déclin du jour , il se promenoit sous un portique , lors qu'une femme d'une taille & d'une beauté plus qu'humaine , se présente à lui. La peur le faisoit. *Je suis*, dit-elle , *l'Afrique ; je viens te prédire ce qui doit t'arriver : Tu iras à Rome ; tu rempliras les plus grandes Charges ; & tu reviendras ensuite gouverner cette Province , où tu mourras.* Tout arriva comme elle

258 LES LETTRES DE PLINÉ,

l'avoit prédit. On conte même, qu'abordant à Carthage, & sortant de son vaisseau, la même figure se présenta devant luy, & vint à sa rencontre sur le rivage. Ce qu'il y a de vray, c'est qu'il tomba malade; & que jugeant de l'avenir par le passé, du malheur qui le menaçoit par la bonne fortune qu'il avoit éprouvée, il désespéra d'abord de sa guérison, malgré la bonne opinion que tous les siens en avoient conçûë. Mais voicy une autre histoire, qui ne vous paroitra pas moins surprenante, & qui est bien plus horrible. Je vous la donneray telle que je l'ay reçûë. Il y avoit à Athènes une maison fort grande & fort logeable, mais décriée & déserte. Dans le plus profond silence de la nuit, on entendoit un bruit de fer qui se choquoit

contre du fer ; & si l'on prêtoit l'oreille avec plus d'attention , un bruit de chaînes qui paroissoit d'abord venir de loin , & ensuite s'approcher. Bien-tôt on voyoit un spectre fait comme un vieillard très - maigre , très - abbatu , qui avoit une longue barbe , des cheveux hérissés , des fers aux pieds & aux mains , qu'il secouoit horriblement. Delà , des nuits affreuses & sans sommeil pour ceux qui habitoient cette maison : l'insomnie à la longue amenoit la maladie ; & la maladie , en redoublant la frayeur , étoit suivie de la mort. Car pendant le jour , quoyque le spectre ne parût plus , l'impression qu'il avoit faite le remettoit toujours devant les yeux , & la crainte passée en donnoit une nouvelle. A la fin , la maison

fut abandonnée, & laissée toute entière au fantôme. On y mit pourtant un écriteau pour avertir qu'elle étoit à louer ou à vendre, dans la pensée que quelqu'un, peu instruit d'une incommodité si terrible, pourroit y être trompé. Le Philosophe Athenodore vint à Athènes. Il apperçut l'écriteau : il demande le prix. La modicité le met en défiance. Il s'informe. On luy dit l'histoire ; & loin de luy faire rompre son marché, elle l'engage à le conclure sans remise. Il s'y loge ; & sur le soir, il ordonne qu'on luy dresse son lit dans l'appartement sur le devant, qu'on luy apporte ses tablettes, sa plume, & de la lumière, & que ses gens se retirent au fond de la maison. Luy, de peur que son imagination libre n'allât au gré d'une crainte frivole se figurer des fan-

LIVRE SEPTIÈME. 261

tômes, il applique son esprit, ses yeux, & sa main à écrire. Au commencement de la nuit, un profond silence regne dans cette maison, comme par-tout ailleurs. Ensuite il entendit des fers s'entrechoquer, des chaînes qui se heurtoient. Il ne leve pas les yeux; il ne quitte point sa plume; se rassure & s'efforce d'imposer à ses oreilles. Le bruit s'augmente, s'approche: il semble qu'il se fasse près de la porte de la chambre, & enfin dans la chambre même. Il regarde, il apperçoit le spectre tel qu'on le luy avoit dépeint. Ce spectre étoit debout, & l'appelloit du doigt. Athenodore luy fait signe de la main d'attendre un peu, & continuë à écrire comme si de rien n'étoit. Le spectre recommence son fracas avec ses chaînes, qu'il fait sonner aux oreilles du Philosophe. Celuy-

262 LES LETTRES DE PLINE,

cy regarde encore une fois, & voit que l'on continuë à l'appeler du doigt; alors, sans tarder davantage, se leve, prend la lumiere & fuit. Le fantôme marche d'un pas lent, comme si le poids des chaînes l'eût accablé. Après qu'il fut arrivé dans la cour de la maison, il disparoit tout-à-coup, & laisse là notre Philosophe, qui ramasse des herbes & des feüilles, & les place à l'endroit où il avoit été quitté, pour le pouvoir reconnoître. Le lendemain, il va trouver les Magistrats, & les supplie d'ordonner que l'on fouille en cet endroit. On le fait: on y trouve des os encore enlaffez dans des chaînes; le temps avoit consumé les chairs. Après qu'on les eût soigneusement rassemblez, on les ensevelit publiquement; & depuis que l'on eût

LIVRE SEPTIÈME. 263

rendu au mort les derniers devoirs , il ne troubla plus le repos de cette maison. Cecy je le crois sur la foy d'autruy ; mais voicy ce que je puis assurer aux autres sur la mienne. J'ay un affranchy nommé Marcus , qui n'est point sans sçavoir. Il étoit couché avec son jeune frere ; il luy sembla voir quelqu'un assis sur leur lit , & qui approchoit des ciseaux de sa tête , & même luy coupoit des cheveux au dessus du front. Quand il fut jour , on apperçut qu'il avoit le haut de la tête rasé , & ses cheveux furent trouvez répandus près de luy. Peu après pareille aventure arrivée à un de mes gens , ne permit plus de douter de la vérité de l'autre. Un de mes jeunes esclaves dormoit avec ses compagnons dans le lieu qui leur est destiné. Deux hommes vêtus de

264 LES LETTRES DE PLINÉ ,

blanc (c'est ainsi qu'il le racontoit) vinrent par les fenêtres , luy raserent la tête pendant qu'il étoit couché , & s'en retournerent comme ils étoient venus. Le lendemain , lorsque le jour parut , on le trouva rasé , comme on avoit trouvé l'autre ; & les cheveux qu'on luy avoit coupez , épars sur le plancher. Ces aventures n'eurent aucune suite , si ce n'est que je ne fus point accusé devant Domitien , sous l'Empire de qui elles arriverent. Je ne l'eusse pas échappé , s'il eût vécu ; car on trouva dans son portefeuille une Requête donnée contre moy par Carus. De-là on peut conjecturer , que comme la coûtume des accusez est de négliger leurs cheveux & de les laisser croître , ceux que l'on avoit coupez à mes gens marquoient que j'étois hors de danger. Je
vous

LIVRE SEPTIÈME. 265

vous supplie donc de mettre icy toute votre érudition en œuvre. Le sujet est digne d'une profonde méditation ; & peut-être ne suis-je pas indigne que vous me fassiez part de vos lumières. Si, selon votre coûtume, vous balancez les deux opinions contraires, faites pourtant que la balance penche de quelque côté, pour me tirer de l'inquiétude où je suis ; car je ne vous consulte que pour n'y plus être. Adieu.

LETTRE XXVIII.

A Septitius.

VOUS dites que quelques gens me reprochent de louer en toute occasion avec excès mes amis. J'avouë mon crime, & j'en fais gloire ; car qu'y a-t-il

266 LES LETTRES DE PLINE,
de plus honnête, que de pécher par
indulgence ? Qui sont pourtant ces
personnes qui croient connoître
mes amis mieux que je ne les con-
nois ? Mais soit. Je veux qu'ils les
connoissent mieux : pourquoy
m'envier une erreur si flatteuse ?
Car, supposons que mes amis ne
soyent pas tels que je le dis, je
suis toujours infiniment heureux
de le croire. Je conseille donc à
ces critiques, de porter ailleurs
leur maligne délicatesse. Assez
d'autres traiteront d'équité la facilité
qu'ils ont à blâmer leurs amis.
Pour moy, l'on ne me persuadera
jamais que j'aime trop les miens.
Adieu.



LETTRE XXIX.

A Fontanus.

VOUS rirez , vous entre-
rez en colere , & puis vous
recommencerez à rire , si vous
lisez ce que vous ne pourrez croi-
re sans l'avoir lû. On voit sur le
grand chemin de Tibur , à un
mille de la Ville , un Tombeau de
Pallas , avec cette inscription ; j'en
ay fait depuis peu la remarque :
*Pour récompenser son attachement
& sa fidélité envers ses Patrons ,
le Sénat luy a décerné les marques
de distinction dont jouïssent les Pré-
teurs , avec quinze millions de sester-
ces * ; & il s'est contenté du seul hon-
neur. Je ne m'étonne pas ordinaire-*

* Environ quinze cent mille livres de notre monnoye.

268 LES LETTRES DE PLINE,

ment de ces élévations, où la fortune a souvent plus de part que le mérite. Je l'avouë pourtant, à la vûë de cette Epitaphe, j'ay fait réflexion combien il y avoit de momerie & d'impertinence dans ces inscriptions, que l'on prostituë quelquefois à des infâmes & à des malheureux. Quel cas doit-on faire des choses, qu'un tel misérable ose accepter, ose refuser, & même sur lesquelles il ose se proposer à la postérité pour un exemple de modération? Mais pourquoy me fâcher? Il vaut bien mieux rire, afin que ceux que le caprice de la fortune élève ainsi, ne s'applaudissent pas d'être montez fort haut, lors qu'elle n'a fait que les exposer à la risée publique. Adieu.

L E T T R E X X X.

A Genitor.

JE suis fort affligé de la perte que vous avez faite d'un Disciple, qui, selon que vous m'en écrivez, étoit d'une très-belle espérance: Mais connoissant avec quelle exactitude vous remplissez tous vos devoirs, & quel attachement vous avez pour ceux que vous estimez, je ne m'étonne point que sa maladie & sa mort aient dérangé vos études. Croiriez-vous que les miennes sont dérangées, même dans ma retraite; & que les embarras de la ville me poursuivent jusqu'icy. L'un me fait son juge, l'autre son arbitre. Les plaintes des payfans m'étourdissent; & ils

270 LES LETTRES DE PLINÉ ,
usent bien du droit qu'ils ont
d'être importuns. D'ailleurs , le
soin de chercher des Fermiers
m'occupe ; & il est très-rare d'en
trouver de bons. Je ne puis donc
étudier qu'à la dérobée. J'étudie
pourtant ; car je lis & je compo-
se : mais lors que lis , la com-
paraison me fait sentir combien
je compose mal. Il ne tient pas
à vous , que vous ne me conso-
liez , quand vous comparez l'ou-
vrage que j'ay fait pour venger
la mémoire d'Helvidius , à la ha-
rangue de Demosthene contre
Midias. Véritablement lors que je
le composay , je lisois continuel-
lement cette harangue , non pour
l'égaliser (car il y auroit de la ré-
mérité , peut-être même de la
folie , à y prétendre) , mais pour
l'imiter & la suivre , autant que
le pouvoit permettre la diffé-
rence infinie qui se trouve , soit

entre un esprit du premier ordre & un du dernier, soit entre les sujets que nous avons traitez, Adieu.

LETTRE XXXI.

A Cornutus.

CLAUDE POLLION souhaite fort d'être de vos amis. Il m'en paroît digne dès qu'il le souhaite, & plus encore, parce que luy-même il vous aime; car il n'arrive presque point que l'on demande l'amitié de quelqu'un, qu'on ne luy ait donné la sienne. C'est d'ailleurs un homme droit, intègre, doux, modeste à l'excès, s'il est vray qu'il se puisse trouver de l'excès dans la modestie. Pendant que j'ay servi, il commandoit dans la Ca-

272 LES LETTRES DE PLINE ,
valerie ; & je l'ay connu , non pas
simplement , comme on connoît
ceux avec qui l'on sert , mais à
fond. Je fus chargé par le Lieu-
tenant du Consul d'examiner les
comptes des troupes. J'avouë
que je trouvay autant d'exactitu-
de & de netteté dans les siens ,
que d'avarice & de désordres dans
ceux de beaucoup d'autres. Ele-
vé ensuite aux plus grands em-
plois , il n'a dans nulle occasion
démenti sa modération naturel-
le. Jamais on ne l'a vû , enyvré
de la bonne fortune , ou étourdi
par la diversité de ses Charges ,
manquer à rien de ce que la po-
liteffe vouloit ; & il a soutenu
les plus grands travaux , avec la
même force d'esprit qu'il a mon-
trée dans la retraite. Il en sortit
pour un temps , & la quitta fort
honorablement. Corellius le nom-
ma son Collégué dans la com-

LIVRE SEPTIÈME. 273

mission dont l'avoit chargé l'Empereur Nerva , pour l'achat & le partage des Terres. Quelle gloire n'est-ce pas d'avoir mérité qu'un si grand homme , & qui avoit tant à choisir , luy donnât la préférence ? Si vous voulez sçavoir quelle est sa fidélité , sa tendresse pour ses amis , consultez-en les testaments de quelques-uns d'entre eux , & particulièrement celui de Musonius Bassus , si distingué par son mérite. Pollion ne se contente pas d'en vanter sans cesse la mémoire , & de publier par tout ce qu'il luy doit : il en a même fait la vie ; & cet ouvrage est excellent , car il n'a pas moins cultivé les Lettres que tous les autres beaux Arts. Ce procédé me paroît d'autant plus louïable , qu'il est plus rare dans un temps où il semble que la plupart ne se souviennent des morts ,

274 LES LETTRES DE PLINÉ,
que pour s'en plaindre. Croyez-
moy donc ; accordez votre ami-
tié à un homme de ce caractere,
& qui la désire si passionnément.
Recevez-le ; ou plutôt, allez au-
devant de luy, & l'aimez, comme
si la reconnoissance vous y enga-
geoit. Dans le commerce de
l'amitié, c'est peu de rendre : on
doit du retour à celui qui a com-
mencé le premier. Adieu.



LETTRE XXXII.

A Fabatus , ayeul de sa femme.

JE suis bien aise que la visite de mon cher Tiron vous ait fait plaisir : mais j'ay sur tout une joye singuliere de ce que vous me mandez , que la présence de ce Gouverneur a donné lieu d'affranchir plusieurs esclaves. Je souhaite de voir multiplier les autres biens de notre Patrie , & plus encore le nombre de ses Citoyens. C'est à mon sens , toute la force & toute la beauté d'une Ville. Je suis touché , non par un sentiment de vanité , mais pourtant je suis touché , de ce que vous ajoutez , que l'on nous a comblez de remerciments & d'éloges. Xenophon l'a fort bien dit. La

276 LES LETTRES DE PLINÉ,
louange sonne toujours bien aux
oreilles, particulièrement quand
on croit n'en être pas indigne.
Adieu.

LETTRE XXXIII.

A Tacite.

J'AY un pressentiment, & mon
pressentiment ne me trompe
pas, que vos histoires seront im-
mortelles : c'est (je l'avouë ingé-
nuement) ce qui redouble ma
passion d'y trouver une place. Si
nous avons coûtume de prendre
tant de soin, que notre portrait
soit de la main d'un bon ouvrier,
pouvons-nous trop souhaiter,
qu'un pinceau comme le vôtre
daigne peindre nos actions, &
leur donner du relief ? Je vous
indique donc un fait, qui ne peut

échapper à votre attention, parce qu'il est dans les Registres publics; mais je ne laisse pas de vous l'indiquer, afin que vous soyez plus persuadé quel plaisir j'auray, si une action d'autant plus périlleuse, qu'elle fut plus favorablement regardée, reçoit de votre esprit & de votre approbation un nouveau lustre. Le Sénat m'avoit donné pour Avocat avec Herennius Senecion à la Province Bétique, contre Bébius Massa. Il fut condamné; & ses biens furent mis à la garde des Officiers préposés à ces emplois. Peu après, Senecion apprit que les Consuls devoient donner audience sur les Requêtes qui leur étoient présentées. Il vient me trouver. Cette union parfaite, dit-il, avec laquelle nous nous sommes acquittés de l'accusation dont nous avons été chargés,

278 LES LETTRES DE PLINE ,
exige aujourd'huy de nous , que
nous demandions aux Consuls ,
qu'ils ne souffrent pas que les
biens des accusez soyent dissipés ,
par ceux à qui l'on en a confié
la garde. Faites attention , luy
répondis-je , que nous avons été
nommez Avocats par le Sénat ,
qu'il a prononcé , & que par son
jugement toute la mesure de no-
tre obligation paroît remplie.
Vous pouvez , reprit-il , donner
à vos devoirs telles bornes qu'il
vous plaira , vous qui n'avez au-
cune autre liaison avec cette Pro-
vince , que par le service que vous
venez de luy rendre. Je ne puis
en faire autant , moy qu'elle vû
naître , moy qu'elle a vû Questeur.
Si votre parti est pris , luy répli-
quay-je , je vous suivray , résolu
de partager avec vous tout ce
qu'on en pourra dire. Nous nous
adressons aux Consuls ; Senecion

LIVRE SEPTIÈME. 279

dit ce qui convenoit ; j'ajoutay peu de mots. A peine avions-nous cessé de parler, que Massa se plaint, que Senecion ne remplissoit plus le ministere d'un Avocat, mais qu'il faisoit éclater toute la fureur d'un ennemi, & en même-temps l'accuse de cruauté. Cette plainte indigna tout le monde. Alors je pris la parole : Je crains, Messieurs, leur dis-je, que Massa qui m'épargne, ne m'accuse de prévarication par son silence. Ces paroles parurent dignes d'être recueillies, & furent bien-tôt après dans la bouche de tout le monde. Nerva, quoyqu'alors encore homme privé, mais déjà plein d'attention pour ce qui se faisoit de bien dans le public, m'en écrivit une très-belle Lettre, où il ne me congratuloit pas seulement, mais le siècle aussi, d'avoir (car c'est ainsi

280 LES LETT. DE PLINE, LIV. VII.
qu'il en parle) un exemple com-
parable aux anciens. Tout ce-
cy, tel' qu'il est, deviendra par
vous plus brillant, plus célèbre,
plus grand. Je n'exige pourtant
pas que vous exagériez. Je sçay
que l'histoire ne doit jamais s'é-
carter de la vérité, & que la vérité
honore assez les bonnes actions.
Adieu.

Fin du Tome second,



De l'Imprimerie de MOREAU.



